

Suite des Réflexions critiques sur l'usage présent de la langue française

Nicolas Andry de Boisregard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Privilège

Par grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 7 Juillet 1693. Signé, Carpot : Il est permis à Laurent d'Houry, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé, Suite des Réflexions Critiques sur l'usage present de la Langue Françoise, par M Andry de Bois-Regard, & ce pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois ; Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre ni distribuer, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de trois mille livres d'amande, de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 9. Juillet 1693. suivant l'Edit, Statuts & Reglemens.

Signé, P. Auboüyn, Syndic.

Achevé d'imprimer le 17. Aoust 1693.

A

Ces deux expressions ne sont pas aussi indifferentes que l'on croiroit. Tomber par terre se dit de ce qui étant déjà à terre tombe de sa hauteur, & tomber à terre de ce qui étant élevé au dessus de terre tombe de haut.

Un homme, par exemple, qui passe dans une ruë, & qui vient à tomber tombe par terre, & non à terre, car il y est déja ; mais un Cou-

vreur à qui le pied manque sur un toit, tombe à terre, & non par terre.

Une maison qui tombe, tombe par terre, un arbre tombe par terre aussi ; mais les fruits de l'arbre tombent à terre, la gresle tombe à terre, une étincelle tombe à terre.

Aussi le Pere Bouhours dit : ce n'étoit qu'une étincelle tombée à terre qui se seroit éteinte d'elle-même, ce qui est bien mieux que s'il eut dit ce n'étoit qu'une étincelle tombée par terre.

S'ils lançoient quelques javelots, dit Monsieur de Vaugelas, ils se rencontroient & s'entrechoquoient en l'air : de sorte que la plûpart tomboient à terre sans effet, il ne dit pas par terre.

Mais s'il s'agit d'une chose ou d'une personne qui soit déja à terre, il faut dire tomber par terre, comme : lors donc que Jesus leur eut dit, c'est moy, ils furent renversez, & tomberent tous par terre.

Aquoy se met fort bien pour auxquels ce sont des choses à quoi il faut songer. Des affaires à quoy il faut tenir la main. Vous croïez élever ces enfans si chers & vous renversez leurs maisons par les recherches odieuses à quoy vous les exposez. Il y a dans la Langue de certains scrupuleux qui ne veulent jamais dire à quoy au plurier, mais ils se gênent mal-à-propos. On dit également bien les signes à quoy vous le connoîtrez, & les signes auxquels vous le connoîtrez.

Araison que, paroît à un de mes Critiques du nombre de ces termes qui sont si mauvais, qu'il n'est pas besoin d'avertir qu'ils ne se disent pas ; je ne l'ay pourtant point condamné comme il le suppose, j'ay dit seulement que je ne le croyois pas si bon, qu'à cause ou que parce que. En effet il se trouve dans de bons Auteurs, & ne passe point pour mauvais parmy les plus polis. Je m'étois contenté d'un exemple tiré de la Traduction de la Rhétorique d'Aristote : En voicy un autre d'un fameux Prédicateur, dont l'authorité vaut bien celle de mon Critique. Un homme qui ne veut observer la Loy, que quand elle

oblige absolument, est criminel devant Dieu, à raison de cette seule disposition.

Je veux parler à luy, dit-on quelquefois, pour, je luy veux parler.

Parler à luy a quelquefois un sens plus fort que luy parler. M. de Vaugelas s'en est servy, ce me semble, fort à propos dans ces deux exemples cy. Ils luy répondirent qu'il reposoit, & que pour lors il n'y avoit pas moyen de parler à luy ; mais qu'il pouvoit, comme son amy, entrer dans le Port, & que le lendemain il le verroit. Le fils de Parmenion, le Colonel de la Cavalerie à qui le Roy confioit ses plus secrettes pensées, fait semblant de n'avoir pû parler à luy, pour amuser toûjours Cebalinus & l'empêcher de s'adresser à un autre.

Ce sont deux choses differentes, passer sur le ventre à son ennemi, c'est le faire à dessein. Passer sur le ventre de son ennemi, c'est le faire ou sans y penser, ou sans esprit de vengeance : comme par exemple, si l'ennemi étant mort l'on ne pouvoit s'empêcher de passer sur lui pour aller outre. Suivant ce principe, en parlant d'un Soldat qui vient de monter à la bréche & de passer sur ses camarades qui ont été tuez, je ne diray pas qu'il a passé sur le ventre à ceux qui avoient combattu avec luy ; mais sur le ventre, ou sur le corps de ceux qui avoient combattu avec luy. Hors ces occasions il faut dire à & non de : comme.

Il luy demanda s'il luy sembloit assez puissant pour passer sur le ventre à son ennemi.

Il se signala entre tous les siens passant sur le ventre à ceux qui s'avançoient trop & tournant les autres en fuite.

Je ne veux que mes chariots armez de faux pour leur passer sur le ventre.

Exemple, il n'y avoit que deux doigts à dire que l'eau n'entrât dans le bateau : il seroit difficile de bien rendre raison de cette maniere de

parler, & de la reduire à une construction reguliere ; mais elle en est d'autant plus belle, & nos meilleurs Auteurs s'en servent. Ces deux mers, dit M. de Vaugelas, venant à serrer la terre des deux côtez, font une pointe qui attache à la terre ferme cette Province, laquelle étant presque toute environnée d'eau a comme la forme d'une Isle, & il n'y a que cette petite pointe à dire que les deux mers ne se joignent.

S'il en faut croire l'Auteur des Remarques nouvelles, affectif, n'est point en usage ; mais s'il faut s'en rapporter à tout ce qu'il y a de gens qui sçavent nôtre Langue, affectif est un bon mot. Cét Auteur ne considere pas qu'affectif a un sens different d'affectueux. Affectif est ce qui produit, ou peut produire des sentimens touchans, & affectueux est ce qui contient les affections mêmes ou qui les exprime. Par exemple, certaines veritez sont affectives, & les sentimens qu'elles inspirent sont affectueux ; ainsi on peut dire : des veritez affectives, des sentimens affectueux, des discours affectifs, des mouvemens affectueux. Et Theologie affective que nôtre Auteur condamne, est sans comparaison mieux que Theologie affectueuse.

Un de nos Critiques demande s'il est permis à un Grammairien de dire que les antitheses sont des especes de jeux de mots. Il n'est pas necessaire, ce me semble, d'être fort habile pour résoudre la question.

Ce mot, selon son étimologie, signifie opposition & combat : & par consequent l'on peut bien appeller ce combat un jeu. Perse dont l'authorité vaut bien celle de nôtre Critique, ne le regarde point autrement, & voulant se railler de ceux qui dans des affaires importantes se joüent sur les mots ; il rapporte l'exemple d'un certain Pedius qu'on accusoit de larcin, & qui pour se justifier ne songeoit qu'à arranger ses mots en cadence & à répondre par antithese. Il compare même ceux qui employent ainsi ces sortes de figures, à des gens, qui aprés un naufrage se mettroient à rire & à chanter pour toucher les autres de compassion.

On peut joindre à ce témoignage celuy de Quintilien, qui dit qu'un Orateur qui s'exprime par antitheses, lors qu'il s'agit de parler avec vehemence & avec douleur, n'est pas à supporter. Si ces authoritez ne suffisent pas, nous pouvons rapporter celle du Dictionnaire Universel, qui dit que l'antithese est une figure de Rhétorique qui consiste dans un jeu, ou dans une opposition de mots & de membres de periodes. Quand l'Auteur du Dictionnaire auroit eu nôtre Censeur en veuë, il n'auroit pû mieux s'expliquer.

Les exemples feront mieux sentir ce que c'est. En voicy de plusieurs sortes qu'un de mes Critiques me fournit. Exemple, nôtre Critique peut, s'il veut, comparer l'idée d'un grand homme, qui resulte de ce jugement avec la sienne : cela est mal rangé ; il falloit, l'idée qu'il a d'un grand homme, avec celle qui resulte de ce jugement, & non pas, l'idée d'un grand homme, qui resulte de ce jugement avec la sienne.

Autre Exemple.

C'est une précaution que la vanité seule & la crainte qu'on ne parle mal de nous, quand nous ne serons plus nous font prendre. Ce verbe à la fin à mauvaise grace, il n'y avoit qu'à ranger ainsi. C'est une précaution que nous font prendre la vanité & la crainte qu'on ne parle mal de nous quand nous ne serons plus.

Troisiéme Exemple.

Il les nomme presque toûjours, soit qu'il les approuve ou les reprenne sans les loüer. Il falloit : il les nomme presque toûjours sans les loüer, soit qu'il les approuve ou qu'il les reprenne.

Quatriéme Exemple.

Il me suffit de vous faire voir que le respect aveugle qu'il leur porte, luy fait admirer tout ce qui vient d'eux sans aucun discerne-

ment. Quel arrangement ! Tout ce qui vient d'eux sans aucun discernement : pourquoy ne pas dire, lui fait admirer sans discernement tout ce qui vient d'eux.

Cinquiéme Exemple.

Il ne faut pas qu'ils pretendent s'en faire honneur & déguiser la vanité qu'ils tirent de sa reputation, sous le voile specieux d'une amitié immortelle. Il falloit : & déguiser sous le voile specieux d'une amitié immortelle, la vanité qu'ils tirent de sa reputation.

Ce mot qui se dit communément pour tromper, ou pour atteindre en courant, s'employe élegamment au sens d'arriver, ou de parvenir à une perfection ; comme, tous les Orateurs cherchent à plaire, mais peu attrapent ces manieres douces & insinuantes qui donnent de la grace aux moindres choses.

Il y a peu de Peintre qui réüssisse dans le coloris ; c'est une chose difficile à attraper.

L'expression est fort élegante. Il s'éleva une tempeste horrible, de sorte que le vaisseau, avec ce qu'il étoit déja vieux, ne pût resister long-temps. Cette maniere de parler est tres-énergique.

Avec l'âge ne se dit qu'au sujet de choses un peu considerables. Les enfans ont bien des défauts qui passent avec l'âge. La plûpart de nos inclinations changent avec l'âge. Le jugement est peut-être la seule chose qui croisse avec l'âge.

On dira d'une chose importante, qui pour s'apprendre demandera de l'experience & de la maturité, qu'elle s'apprend avec l'âge ; mais s'il ne s'agissoit que d'une bagatello, ce seroit parler fort improprement, que de dire qu'on l'a apprise avec l'âge : comme de dire, par exemple, avec l'Auteur des Remarques nouvelles, qu'on a appris avec l'âge, qu'aucun terme ne pouvoit exprimer ce que signifie temporisement ; avec le temps, eut été meilleur dans cét exemple : car il me semble

que la signification d'un mot, & d'un mot tel que temporisement, n'est pas quelque chose de si important à sçavoir, qu'on doive remercier l'âge de nous l'avoir apprise. Temporisement, dit-il, ne me plaisoit pas autrefois ; mais j'ay surmonté ma repugnance naturelle qui étoit peut-être mal fondée, & j'ay trouvé avec l'âge, qu'aucun terme ne pouvoit exprimer ce que celui-là signifie.

Ce qu'on peut dire de meilleur en faveur de cette expression, c'est qu'elle est de l'Ecriture : c'est une raison qu'un de mes Critiques ne devoit pas avoir oubliée. David s'en sert en deux ou trois endroits des Pseaumes, & S. Paul aprés luy dans l'Epître aux Romains. C'est une Phrase Hebraïque qui s'est conservée dans toutes les versions, elle se trouve dans l'Arabe, dans le Syriaque, dans le Chaldéen, dans le Grec, dans le Latin, sans aucune alteration ; mais comme elle n'est point Françoise, je ne voudrois m'en servir qu'en faisant connoître que je fais allusion aux passages de l'Ecriture où elle se trouve : car enfin la crainte n'est pas devant les yeux, c'est dans le cœur qu'elle reside. Avoir la crainte de Dieu devant les yeux, signifie se representer sans cesse les objets qui inspirent la crainte de Dieu. La Phrase Hebraïque met ainsi l'effet pour la cause.

Le titre d'Auteur n'est point un titre dont il faille faire parade. Il y a des gens qui croyent que c'est beaucoup loüer un homme, que de dire, c'est un Auteur. Ils ne sçavent pas apparemment que ce mot a un grand penchant à être pris en mal, je l'ay déja observé dans mes premieres Réflexions ; mais je vois bien que cette remarque a besoin d'être rebattuë, puis qu'un homme aussi poli que l'Auteur des Remarques nouvelles n'en a pas profité. Si j'avois le temps, dit-il, de relire tout ce que j'ay écrit depuis que je suis Auteur, je ne doute pas que je n'y trouvasse bien des choses contre la pureté de la Langue. Pour moy je ne doute pas que les personnes polies qui auront lû cét endroit, n'ayent bien trouvé à redire à ce mot d'Auteur.

Je remarque que autrement se dit souvent pour beaucoup fort extraordinairement ; il ne fait pas autrement froid aujourd'huy, dit-on souvent : quand il me dit cela, je n'y fis pas autrement de réflexion : cette maison est logeable, mais elle n'est pas autrement grande. Ce mot pris en ce sens à quelque chose de naif, Coeffeteau l'employe quelquefois à cét usage. Un Astrologue, dit-il, considerant l'aspect des Astres & la constellation de l'Enfant, prédit deux choses remarquables de lui ; sçavoir, qu'il seroit Empereur & qu'il feroit mourir sa mere. Agripine sans s'effrayer autrement d'un si sinistre présage, poussée d'une prodigieuse ambition s'écria, qu'il me tuë, moyennant qu'il regne.

Il y a une tres-grande difference entre l'un & l'autre. Avoir besoin ne signifie pas toûjours manquer, mais quelquefois il fait entendre que la chose dont on a besoin, nous est seulement necessaire ou utile : comme par exemple, j'ay besoin de mon cheval, je ne veux pas m'en défaire.

Si vous n'avez pas besoin de vôtre carosse, vous m'obligerez de me le prester.

Ce Livre ne sort jamais de mon cabinet, parce que j'en ay toûjours besoin.

Au lieu que avoir faute signifie toûjours manquer, & emporte necessairement privation. Comme, il n'eut pas faute de Soldats, il n'eut pas faute d'argent. Cette année sera abondante & je ne crois pas qu'on ait faute de bled ; il n'est personne qui ne sente que si je disois qu'on ait besoin de bled, je ne dirois pas ce que je voudrois dire, puisque le bled étant toûjours necessaire on en a par consequent toûjours besoin.

Il faut remarquer cependant qu'avoir faute n'est que du stile mediocre & même du plus mediocre, & que dans un discours un peu élevé ce seroit une faute considerable de s'en servir, au lieu de manquer.

Par exemple, M. de Vaugelas dit dans son Quinte-curce, quand ce vint au jour du combat Alexandre n'eut point faute de Soldats, cela est bon dans l'endroit où il le dit ; mais dans une piece d'éloquence, on ne l'excuseroit pas, il faudroit dire Alexandre ne manqua point de Soldats.

B

Il n'y a personne, dit un de mes Critiques, qui ait besoin d'être averti qu'on ne dit pas barboter. C'est-à-dire que ce Censeur regarde ce mot comme un terme qui ne se dit jamais, enquoy il se trompe beaucoup. Barboter est un terme de chasse qui se dit des cannes & des cannars, & de quelques autres oyseaux aquatiques, lors qu'ils font un certain bruit avec le bec en cherchant à manger dans les eaux bourbeuses ; on appelle même barboteur un canard privé, pour le distinguer des canards sauvages. Barboter se dit aussi dans le discours familier d'un homme qui parle entre les dents.

La définition que M. de Furetiere donne de ce mot dans son Dictionnaire n'est pas exacte. Une beveuë, dit-il, est une faute que l'on commet pour ne sçavoir pas bien les choses, & quand on prend l'un pour l'autre.

Ce n'est pas cela, une beveuë proprement, c'est une méprise grossiere dont on a eu le temps & les moyens de se donner de garde : il ne suffit pas de prendre l'un pour l'autre pour faire une beveuë, il faut qu'il y ait dans la méprise quelque chose de plus que l'inadvertance, & que la legereté ou la passion y ayent quelque part. Une personne qui en parlant dit un mot pour l'autre, ne fait pas une beveuë ; prendre pour son ami un inconnu qui lui ressemble, n'est pas une beveuë non plus : Mais une veritable beveuë, si l'on en veut un exemple, c'est celle

que fait l'Auteur du Livre de la Critique, en reprenant cette Phrase dont je me suis servi dans mes Réflexions.

Au lieu d'impiteux, ay-je dit, on se sert d'impitoyable, qui est un mot qu'on attribuë à Ronsard ; ce relatif qui, demande mon Censeur, ne se rapporte-t-il pas naturellement à impitoyable qu'il suit immediatement ? & cependant n'est-ce pas l'intention de l'Auteur qu'il se rapporte à impiteux ? car c'est apparemment impiteux qu'il entend qu'on attribuë à Ronsard & non pas impitoyable.

Voilà une beveuë dans toutes les formes ; ce relatif qui, demande donc nôtre Critique, ne se rapporte-t-il pas naturellement à impitoyable, je réponds qu'oüy ; mais cependant n'est-ce pas mon intention qu'il se rapporte à impiteux, je réponds que non ; & voicy ma remarque qui n'est pas en termes fort obscurs. Impieusement a été fait par Amiot, aussi-bien qu'impiteux (l'on void déja si j'attribuë impiteux à Ronsard) suivons ; mais on ne s'en sert point aujourd'huy ; au lieu d'impieusement, on dit avec impieté ; au lieu d'impiteux, on dit impitoyable, qui est un mot qu'on attribuë à Ronsard. Qu'y a-t-il de plus clair, puisque je dis en termes exprés, qu'impiteux est un terme qu'Amiot a fait ; c'est donc une grande beveuë de croire aprés cela, que lorsque je dis qu'il faut dire impitoyable, qui est un mot qu'on attribuë à Ronsard, mon intention soit de faire rapporter ce relatif qui à impiteux, & que c'est impiteux que j'entends qu'on attribuë à Ronsard, moy qui ay dit qu'on l'attribuoit à Amiot ; l'Auteur avoit le temps de relire ma Remarque, ainsi sa méprise est une veritable beveuë.

On dit bien, il s'est beaucoup enrichi, il s'est beaucoup distingué, il s'est beaucoup tourmenté, &c. & l'on ne dit pas de même, il est beaucoup riche, il est beaucoup distingué, il est beaucoup tourmenté, beaucoup ne s'accorde qu'avec un adjectif sous-entendu, comme : je le crois habile, & l'on m'a dit qu'il l'étoit beaucoup. Il faut remarquer neanmoins que si la proposition est negative, beaucoup se peut

mettre devant l'adjectif sans qu'il y ait faute. Comme, il n'est pas beaucoup riche, il n'est pas beaucoup sage. Tandis que ces choses se faisoient dans l'Asie, la Grece & la Macedoine n'étoient pas beaucoup tranquilles, dit M. de Vaugelas.

Le Critique dont nous venons de parler, voudroit que l'on confondît beni avec benit, benie avec benite, & il ne trouve aucune difference entre l'un & l'autre. Il faut apparemment que je ne me sois pas expliqué assez clairement là-dessus dans mes premieres Réflexions. Voici ce qui pourra éclaircir la question.

Benir fait beni & benie au participe en plusieurs sens. Premierement, quand il signifie souhaiter du bien à quelqu'un, faire des souhaits pour sa prosperité, pour son avantage, &c. comme : les hommes charitables sont benis des pauvres, les bons Princes sont benis de leurs peuples.

Secondement, quand il signifie loüer Dieu, le glorifier, le remercier : comme, Dieu soit beni, son saint Nom soit beni.

Troisiémement, quand il signifie se réjoüir en memoire de quelque bien ; comme : beni soit le jour & l'heure que, &c.

Quatriémement, quand il signifie proteger, faire réüssir, conduire à un bon succez ; ce qui ne se dit jamais que de Dieu ; comme : nos études sont vaines si elles ne sont benies de Dieu : la sainte Vierge est benie entre toutes les femmes : Ceux qui font l'aumône sont benis de Dieu, &c.

Voilà pour ce qui est de beni & de benie ; voyons à present quand il faut dire benit & benite.

Benir fait benit & benite, quand on l'employe par rapport aux Ceremonies Ecclesiastiques, & aux prieres que l'Eglise fait pour obtenir du Ciel des graces sur les choses ou sur les personnes qu'elle consacre

à son service, comme : de l'eau benite, du pain benit, un cierge benit : cet Abbé n'est pas encore benit, cette Abbesse fut benite hier.

Il fait encore benit, benite, quand il se dit par rapport à quelqu'autre forme de benediction qui approche de celle-là, comme : il ne faut point se mettre à table que les viandes ne soient benites, Jacob fut benit par son pere, &c.

On me reprend d'avoir dit que bon homme se prenoit souvent en mauvaise part, & l'on m'ajoûte qu'il se prend souvent pour un homme qui a de la bonté, & souvent aussi pour un homme fort âgé : & partant en bonne part, (ce sont les termes de l'Auteur) puisque vieux n'est pas une injure.

J'avouë que bon homme se prend souvent en bonne part, & pour un homme qui a de la bonté ; mais il se prend souvent aussi pour un homme qui manque d'esprit & de jugement.

Pour ce qui est de ce que le Critique ajoûte, qu'il se prend souvent en bonne part pour un homme fort âgé ; c'est ce qu'il ne persuadera jamais. Quand bon homme se dit au lieu de vieux, c'est un terme de mépris qui nous fait entendre quelque défaut dans la personne dont on parle. Dira-t-on d'un sage vieillard, d'un vieillard sensé & prudent, que c'est un bon homme : Dira-t-on, par exemple de l'Auteur des Remarques nouvelles sur la Langue Françoise, que c'est un bon homme ? Je doute qu'il prît plaisir qu'on luy donnât cette qualité, puisque Saint Gregoire lui-même, tout grand saint qu'il étoit, ne put s'empêcher de témoigner dans la réponse qu'il fit à un Empereur, qu'il ne trouvoit nullement bon qu'on l'eut traité de la sorte. Quand mes Serenissimes Maîtres, dit-il, m'appellent bon homme dans leurs Lettres, pour m'être laissé surprendre aux artifices d'Arnulphe, il est tout évident qu'ils me font passer pour un sot. C'est ainsi que s'explique ce saint Pape, d'où il est facile de voir si j'ay si grand tort,

d'avoir dit que bon homme avoit un grand penchant à être pris en mauvaise part.

Je croirois le premier meilleur, sur tout dans un discours Chrêtien, parce qu'il semble donner une idée moins réelle de la fortune. Le Pere Cheminais le préfere aussi dans ses Sermons.

La crainte de Dieu est-elle imprimée bien avant dans vôtre esprit ? Vous êtes-vous accoûtumé de longue main à mépriser les biens de fortune.

On compte l'injustice qu'on fait dans les biens de fortune ; mais pour le tort qu'on fait à la reputation, & par lequel on empêche ensuite le bien temporel d'une personne : il ne vient pas seulement dans l'esprit de croire qu'on soit obligé à le reparer.

Le monde est rempli d'estime pour les biens de fortune, & c'est par là qu'il mesure la grandeur.

Quelque estime que fasse le monde des biens de fortune, il ne peut s'empêcher d'estimer ceux qui les sçavent mépriser.

Le monde qui ne peut refuser au pauvre volontaire l'honneur qu'il merite dans sa pauvreté, n'auroit que du mépris pour lui s'il sortoit des bornes de son état par la possession des biens de fortune.

Le pauvre en renonçant aux biens de fortune, perd en même temps le desir d'en avoir.

Je pardonnerois à un homme de quatre-vingts ans, qui depuis plus de cinquante années n'auroit veu le monde, de s'étonner qu'on luy dît que bref n'est plus bon aujourd'huy pour enfin ; c'est pourtant dequoy s'étonne un de mes Critiques.

J'ay approuvé brisement dans mes Réflexions, mais je ne l'ay approuvé qu'en matiere de devotion ; je sçay bien qu'on ne dira pas le

brisement d'un vase de Porcelaine, mais on dira bien le brisement du cœur ; pour dire, la douleur & la contrition du cœur.

C

C'est une maniere de parler fort ordinaire dans le discours familier. Quand ce vint au fait & au prendre, dit-on quelque-fois ; quand ce vint à payer, quand ce vint à compter. Mais quand ce vint à partir, c'est alors qu'il ne put cacher sa douleur. Quand ce vint au jour du combat, dit M. de Vaugelas, Alexandre n'eut point faute de Soldats. Cette expression n'est que du stile mediocre : Il parloit differemment aux Soldats selon l'humeur des Nations ; quand ce venoit aux Grecs, il leur remontroit, &c.

Quand on cite un Auteur sur une chose que chacun sçait être de luy, il est plus élegant de dire cet Auteur, ce Philosophe, &c. que non pas un Auteur, un Philosophe, comme si l'on craignoit que ceux à qui l'on parle, n'eussent pas connoissance de ce qu'on leur veut faire entendre. La soif outrée de l'or & de l'argent, dit le Pere Cheminais, vous fait franchir la barriere du devoir : Rem, disoit cet Ancien, si possis justè ; si non, quocumque modo rem.

Ce qui est beaucoup mieux que s'il eût dit Rem, disoit un Ancien, si possis justè, &c.

Un de mes Critiques s'étonne que j'aye dit que chargeant étoit un bon mot, mais apparemment qu'il ne sçait pas qu'un de nos plus polis Ecrivains n'a pas fait difficulté de s'en servir. C'est le Traducteur de l'Histoire du Cardinal Commendon, dont l'authorité, à ce que je crois, vaut bien celle de l'Auteur du Livre de la Critique ; ils trouvoient (dit-il) que cette dignité étoit tres-chargeante pendant les troubles de ce Siecle.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit que cheminer dans le propre n'est pas d'usage, mais il devoit au moins avoir ajoûté que M. de Vaugelas l'avoit employé dans son Quinte-curce. « Pour la premiere & la seconde journée (dit-il) elles furent assez passables, parce qu'ils n'étoient point encore entrez dans ces grandes & affreuses solitudes, quoy qu'ils cheminassent déja sur une terre séche & comme morte. » Je ne sçay même si cheminer dans cét exemple est si fort à reprendre ; je pense pour moy que ce mot peut se dire en certaines occasions, comme en parlant d'une armée, ou de troupes de gens de guerre. Ces troupes qui étoient venuës au secours s'égarerent dans des bois, & aprés avoir cheminé plus de trois jours dans des déserts sablonneux sans y trouver une goutte d'eau, arriverent enfin toutes hors d'haleine.

Le Pere Bouhours pouvoit encore ajoûter que cheminer se trouvoit employé au propre dans le Livre des Caracteres de ce Siecle. Arfure cheminoit vers le grand Portail de SS***

Il pretend que cheminer se dit dans le figuré, mais je ne sçay quelle authorité il en a. Un tel cheminera (dit-il) s'avancera, poussera sa fortune, il a cheminé fort vîte, il est parvenu en peu de temps à quelque chose de considerable.

Il veut qu'on dise encore d'un discours uni & coulant, que le discours chemine bien ; mais je doute que les gens polis s'accommodent de ce langage, & luy-même ne fait pas honneur à son expression, quand il dit : Il y a d'autres repetitions que la regularité du stile demande, & sans lesquelles le discours ne marche pas bien ; je m'étonne qu'il n'ait pas dit, ne chemine pas bien, l'occasion étoit belle.

Voicy une des plus curieuses Critiques qu'on ait peut-être veuës. J'ay expliqué le mot de pratiquer, & aprés en avoir rapporté les divers sens, j'ay dit que pratiquer se prenoit encore pour bien ménager une chose ; comme : j'ay pratiqué un petit cabinet dans ma chambre. Un

de mes Censeurs, par une subtilité qui fait seule son éloge, trouve que je me suis mal expliqué de m'être servi là du mot de chose. Il est difficile (dit-il) de s'expliquer plus imparfaitement qu'en appellant un cabinet, une chose ; comme si mon dessein avoit été de ne parler que d'un cabinet, & non pas de comprendre sous le terme general de chose, tout ce à quoy le mot de ménager peut s'appliquer. Voilà comme la passion fait faire des fautes.

Les Citations des Auteurs Prophanes ne sont pas toûjours à condamner dans les discours Chrétiens, tout dépend de la maniere dont on en use ; Et en voicy un exemple qui confirme ce que je dis. L'Auteur aprés avoir dit que Dieu s'est élevé en quelque sorte en s'abbaissant pour sauver les hommes, ajoûte : Un sage Payen a reconnu cette verité avec beaucoup de lumiere dans les loüanges qu'il donne à un Empereur, en disant que lors qu'un Prince par sa qualité de Souverain est monté au comble de la grandeur, il ne luy reste plus qu'un moyen pour s'élever encore plus haut, qui est de s'abaisser par les témoignages de sa bonté vers ceux qui luy sont soûmis. Un de mes Critiques dit là-dessus qu'il faut bien aimer Pline ou Trajan pour emprunter comme cela d'eux les loüanges de Dieu ; mais sans être fort éclairé, on pourroit luy répondre que Saint Paul aimoit donc bien les Poëtes Grecs, quand il les citoit ; pour dire que nous sommes les Enfans & la race de Dieu, qu'il aimoit donc bien Menandre pour emprunter, comme il a fait, un vers de luy ; afin de nous dire que les mauvais entretiens corrompent les mœurs.

Exemple. Il étoit encore moins utile d'examiner un mot (c'est du mot de mesquinerie dont il s'agit) qu'Aristote a défini avec sa justesse ordinaire, pour n'en donner qu'une définition tres-imparfaite : sans mentir l'authorité d'Aristote est employée là bien puerilement, & je n'aurois pas crû que pour sçavoir ce que signifie parmi nous un mot François qui n'a nul rapport au Grec, il fallut l'aller demander à Aristote.

L'Auteur de cét exemple, aprés avoir dit que ce n'est pas bien parler de dire, le point & la virgule ; mais que le point & virgule, ou bien le point avec la virgule, seroit beaucoup mieux, il cite ce beau mot, punctum cum virgula. La citation est sçavante.

Mais pour revenir à Aristote, ne diroit-on pas de la maniere que nôtre homme l'a cité, qu'Aristote est un Auteur de Cour, que tous les gens du monde lisent ordinairement, & qu'il suffit qu'il ait écrit une chose pour qu'il soit inutile de la redire aprés luy ? il étoit encore moins utile, nous dit-on, d'examiner un mot qu'Aristote a défini avec sa justesse ordinaire : parleroit-t-on autrement, quand il s'agiroit de quelque remarque de Vaugelas, ou de M. Ménage ?

On dira bien la composition d'une eau, la composition d'un remede, la composition d'un parfum, &c. mais on ne dira pas de même, la composition d'un sçavant homme, la composition d'un grand homme, la composition d'un homme genereux ; quoy qu'on dise, ce qui compose un sçavant homme, ce qui compose un grand homme, ce qui compose un homme genereux, &c. c'est à quoy n'a pas pris garde un certain Auteur, qui croit que faire entrer quelque vertu dans la composition d'un grand homme, est une Phrase élegante. Comment (dit-il) un devot peut-il imaginer un grand homme, sans faire entrer quelque vertu dans sa composition ; mais comment un homme qui se mesle de reprendre les autres peut-il parler si mal ; ne diroit-on pas qu'il s'agit icy de quelque mixtion & de quelques drogues ?

Un de nos Censeurs demande si c'est parler juste, que de dire (comme a fait Monsieur le Maître) que nous avons compris une Loy sans l'avoir ni lûë, ni apprise. Je réponds qu'oüy, que c'est parler juste ; car le mot de comprendre ne suppose point que ce dont on a l'intelligence, ait été appris par la voye des enseignemens & des preceptes ; les principes generaux des Sciences nous les comprenons sans que personne nous les ait appris ; chacun comprend qu'une chose ne peut pas tout ensemble être & n'être pas, & cela sans l'avoir

appris de personne : il en est de même de la Loy naturelle, dont la connoissance est née avec nous, nous la connoissons, nous la comprenons, sans avoir eu besoin qu'on nous l'enseignât ; c'est ce qu'on ne sçauroit nier, à moins que de sentir le contraire en soy-même.

Un de mes Critiques ne peut pas croire que ce mot soit en usage nulle part. Mais un homme qui se pique d'habilité peut-il ignorer que concept est un terme particulier aux Philosophes, & fort en usage parmy eux. C'est tout ce que j'en ay dit dans mes Réflexions. La Philosophie devint pointilleuse, sous les Arabes par ces précisions & par ces concepts abstraits qu'elle introduisit dans l'Ecole.

Monsieur de Vaugelas se sert souvent de cette Phrase, mais le Pere Bouhours la trouve vicieuse, il veut qu'on dise : dans l'esperance qu'ils avoient de remporter la Victoire, je m'étonne (dit-il) que cette faute soit échappée à un si grand Maître ; & moy je m'étonne que cette Critique soit échappée au Pere Bouhours. Que trouvera-t-on, par exemple, à reprendre dans cette Phrase ci. L'on voyoit nos troupes dans la confiance de la victoire fondre sans ordre sur les ennemis, ne suivre que leur premiere fureur & se mêler de telle sorte avec les ennemis, qu'à peine pouvoit-on les reconnoître. Selon ce Puriste, il ne faudra plus dire la crainte du mal, l'amour du prochain, la frayeur de la mort, &c. mais la crainte qu'on a du mal, l'amour qu'on a pour le prochain, la frayeur qu'on a de la mort.

Monsieur de Vaugelas dit dans son Quinte-curce, il leur representoit qu'aprés avoir couru tant de Païs & de hazards dans l'esperance de la victoire, ils n'avoient plus que ce seul peril à essuyer. Nôtre Auteur ne trouvera pas apparemment cette Phrase bonne ; selon lui, il faudra dire : aprés avoir couru tant de Païs & de hazards dans l'esperance qu'ils avoient de remporter la victoire, ils n'avoient plus, &c.

Conspirer à se dit de choses où la volonté n'a point de part. Tout conspire à son bonheur, tout semble conspirer à le rendre malheu-

reux ; il est étonnant que l'homme soit si attaché au monde, tandis que tout conspire à l'en détacher.

Conspirer une chose se dit lors qu'il y a de la volonté & du dessein. Conspirer la mort de quelqu'un, ils se liguerent ensemble pour conspirer la mort de cet Usurpateur. Les Empereurs Romains ont été sujets à voir souvent conspirer leur mort.

Conspirer à une chose s'employe en bonne & en mauvaise part. Il semble que tout conspire à son bonheur. On diroit que tout conspire à sa perte, conspirer une chose ne se dit qu'en mauvaise part, conspirer la ruine de quelqu'un.

J'appelle contre-sens, dire le contraire de ce qu'on veut dire ; Un de nos Critiques nous en fournit un bel exemple dans la Traduction qu'il a voulu faire d'un passage Latin. Un Ancien parlant de cette maxime, qu'il est permis de deffendre sa vie contre la violence des méchans, dit que ce n'est point une maxime que les hommes ayent faite, mais une Loy qui est née avec eux, qu'ils ont trouvé gravée en eux-mêmes, sans avoir eu besoin de l'étudier, de la lire, ni de l'apprendre de personne.

Voicy comme ce passage a été traduit par un homme qui reproche aux autres de ne l'avoir pas sçû traduire. C'est une Loy qui n'est pas faite par les hommes, mais qui est née avec tous les hommes, qui n'est pas écrite au dehors, mais qui est empreinte au dedans de nous, qui n'est ni apprise, ni receuë, ni luë.

Cela n'est-il pas bien tourné ! mais passe pour le tour, si le sens y étoit. Je dis donc que ces mots ni apprise font un contresens, & ne rendent point le passage qui signifie, que nous n'avons point appris cette Loy par l'effort de l'étude, car c'est le propre sens de didiscimus. C'est à dire que nous n'avons pas eu besoin de l'étudier pour la sçavoir ; & non, que nous ne l'avons point du tout apprise, puisqu'on

suppose au contraire que nous l'avons apprise de la Nature. Voila comme nôtre Auteur est heureux quand il se mesle de reprendre.

Mais puisque nous sommes sur ce passage, je suis d'avis de n'en point faire à deux fois, & de montrer tout d'un temps les autres contre-sens qui s'y rencontrent, nous verrons que nôtre homme est également habile en François & en Latin. J'ajoûte donc que le terme de receuë ne rend pas non plus le sens d'accepimus, qui en cet endroit signifie apprendre de quelqu'un, & non, recevoir, en sorte que traduire ici non accepimus, par, qui n'est pas receuë, est une faute aussi plaisante que de traduire : Accepi te bellè valere : J'ay reçû que vous vous portiez bien. Un Traducteur qui se mesle de reprendre les autres, peut-il faire des fautes de cette nature ?

Je dis en troisiéme lieu que ces mots, qui n'est pas leuë, ne rendent point ce que signifient ici non legimus. Le sens de l'Auteur étant que nous n'avons pas eu besoin de lire cette Loy pour la sçavoir ; & non, que nous ne l'avons point leuë absolument, ce qui seroit ridicule à dire. Voila comme il ne suffit pas de sçavoir la signification ordinaire d'un mot, si l'on n'examine encore en quel lieu & en quelle circonstance il est employé : Non tam refert quid dicas quam quo loco : Ce que dit un celèbre Prédicateur en parlant de la restitution, revient à ce passage. Dieu, dit-il, a gravé cette Loy dans l'esprit de tous les hommes ; il n'est point besoin de Maître pour nous apprendre qu'il ne faut point porter la main sur le bien d'autruy ; selon le tour de nôtre Traducteur, il auroit fallu dire : c'est une Loy qui n'est point apprise, qu'il ne faut point porter la main sur le bien d'autruy. L'expression ne seroit-t-elle pas juste ?

On dit couvrir de confusion, couvrir de honte, mais pour couvrir de gloire c'est une Phrase barbare ; quoy qu'un Auteur ait dit : la Cour n'a jamais été plus belle, le Roy y a fait éclater sa magnificence dans la Reception qu'il y a faite au Roy & à la Reyne d'Angleterre ; les hon-

neurs qu'ils y ont reçûs ont couvert le Roy d'une nouvelle gloire, & ont mis sa Grandeur dans un nouveau jour.

Cette expression plaît à deux de mes Censeurs, qui disent qu'ils ne voudroient pas la condamner comme j'ay fait. L'un des deux y a interest parce qu'il s'en est servi, mais cependant elle est à reprendre. Creuser ne s'employe point au figuré dans un sens actif ; je dis actif, parce qu'il s'employe élegamment au figuré dans un sens neutre, pourvû qu'on sçache s'en servir. On dira fort bien, par exemple, que les Modernes ont creusé plus avant que les Anciens dans la Physique, mais on ne dira pas pour cela qu'ils ont creusé la Physique ; c'est à quoy nos Censeurs devoient avoir pris garde. Tout ce que nous avons de bons Ecrivains emploïent ainsi ce verbe dans le figuré. Il faut nous attacher, dit M. l'Abbé Regnier, à reduire cet Exercice en pratique par plusieurs actes, & ne point cesser de creuser dans cette riche veine de la Providence paternelle de Dieu sur nous. Il ne dit pas, & ne point cesser de creuser cette riche veine ; mais, dans cette riche veine.

C'est à cette tranquillité d'ame, dit le même Auteur, que nous devons tâcher de parvenir, en creusant par le moyen de l'oraison dans le trésor de la Providence ; il ne dit pas, en creusant le trésor.

Les Maîtres de la vie Spirituelle, dit-il encore, nous enseignent que quand nous venons à creuser dans la connoissance de nôtre misere & de nôtre foiblesse, il ne faut pas que nous nous arrestions là.

Le Pere Cheminais qui sçavoit sans doute bien nôtre Langue, employe creuser de la même maniere : la raison, dit-il, non contente des maux presens, s'attache à creuser jusques dans l'avenir, il ne dit pas à creuser l'avenir.

Pour ce qui est de creuser un homme, pour dire, penetrer dans sa pensée, c'est une Phrase qu'un de nos Censeurs voudroit faire passer ; mais qui n'est pas en usage, quoy qu'il dise qu'on s'en sert à la Cour.

Il semble que M. l'Abbé Regnier, que j'ai déja cité, se serve de creuser en un sens actif dans le figuré, lors qu'il dit : La veuë de nos pechez est tres-utile pour nous entretenir dans le mépris de nous-mêmes, & il y a bien en cela de quoy creuser & de quoy approfondir ; mais cependant il l'employe là dans un sens neutre, comme j'emploirois dans un sens neutre le verbe marcher ; si je disois, par exemple, ce chemin est si étroit qu'il n'y a pas de quoy marcher.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit que je n'auray pas trouvé dans mes vieux Dictionnaires le mot de creuser, au sens qu'il le prend ; mais que si je l'avois cherché dans le commerce des honnestes gens, je l'aurois trouvé. Je ne sçay ce qu'il entend par ses vieux Dictionnaires, moy qui n'ay cité ni Monet, ni Pajot, ni quelqu'autre Dictionnaire que ce soit, excepté celui que l'on appelle le Dictionnaire de l'Abbé D... où j'ay repris quelques fautes, mais ce n'est pas un vieux Dictionnaire. Je ne réponds point à ce qu'il dit ensuite ; les exemples que j'ay citez font voir comme il a employé à propos le mot de creuser, & si ceux qui parlent bien l'employent comme luy.

L'authorité du Secretaire de l'Academie vaut bien celle de l'Auteur des Remarques nouvelles.

D

Le Critique dont je viens de parler, ne trouve pas que le 6. Aoust, le 7 Octobre, le 8. Février, soient des manieres de parler correctes ; il faut, selon luy, ajoûter de, & dire le sixiéme d'Aoust, ce premier de Septembre, le 7. de Février, le 4. d'Octobre, il ne veut pas même qu'on abrege en mettant 6. de Nov. 5. de Jan. il faut mettre tout du long le 6. de Novembre, le 5. de Janvier. Voila une excellente remarque pour le stile ; En effet pourquoy retrancher ainsi les de. N'est-ce pas estropier le langage ? S'il y avoit songé, il auroit repris aussi le Pont Nôtre-

Dame, la ruë saint Denis, la ruë saint Martin, &c. qui ne sont pas plus corrects que le 6. Octobre & le 8. Avril ; mais il faut esperer que ce Grammairien reformera tout cela, & qu'il fera voir au public qu'on doit dire le Pont de Nôtre-Dame, la ruë de saint Denis, le Fauxbourg de saint Germain, & la Foire de saint Laurens.

Cela ne se doit point dire d'une Dame de qualité. Le Commandeur de... étoit proche parent de la Dame du Logis, dit un Auteur nouveau en parlant d'une Dame qualifiée, chez qui se tint une conversation entre des personnes du premier rang, qui s'y étoient renduës. Mais cet Auteur n'est pas à imiter en cela.

Le mot de démarche dans le figuré emporte d'ordinaire une idée de soûmission. Croyez-moy (diray-je à un ami que j'exhorterai d'écrire à son ennemi pour se reconcilier avec lui,) le bien de la paix & l'interest de vôtre conscience meritent bien que vous fassiez cette démarche. Ce mot dans le propre n'a point de plurier ; la plûpart des femmes & des jeunes gens ont la démarche affectée ; il ne faut rien avoir de contraint dans sa démarche. On connoît les Provinciaux à leur démarche, le bon air veut une démarche aisée.

Dans le figuré il se dit & au plurier & au singulier.

Au singulier. Comme : il s'est fort bien conduit, il n'a pas fait une fausse démarche. Vous avez fait là une démarche que je n'aurois pas voulu faire.

Au plurier. Comme, dans les reconciliations celuy qui fait les premieres démarches est le plus à loüer. Il y a de certaines démarches que c'est une bassesse de ne vouloir pas faire, comme il y en a que c'est une bassesse de faire.

Aprés toutes les démarches qu'il a faites, vous ne devriez pas luy refuser ce qu'il vous demande.

Il ne faut pas les confondre, l'exemple en fera connoître la difference.

Quand la tentation nous presente quelque objet fâcheux pour nous rallentir dans l'exercice des vertus, il faut alors faire face à l'ennemi ; La raison de cette défense est que nous sommes vaincus dés-la que nous cessons de combattre ; dés que nous cessons de combattre, ne diroit pas la même chose, ou ne le diroit pas si bien. C'est que dés est plus propre pour marquer le temps, & dés-la pour marquer la cause, comme : lors qu'un homme se laisse aller à l'oisiveté, dés-la il est perdu ; c'est à dire, par cela même qu'il se laisse aller à l'oisiveté il est perdu.

Ce ne sont pas les richesses qui nous rendent heureux, l'on est malheureux dés-la qu'on croit l'être, c'est à dire par cela même qu'on croit être malheureux. Voila la difference qu'il y a entre dés & dés la ; elle paroîtra encore davantage par les exemples suivans.

On a toûjours honte d'avoüer qu'on a merité la mort, & ainsi il aimera mieux qu'on croye que vous lui avez fait tort, que non pas que vous luy ayiez fait grace, & dés-la vôtre vie est en compromis.

Ah ! Seigneur, s'écrioit Saint Augustin, qu'est-ce que l'homme quelque grand qu'il puisse être dés-la qu'il est homme.

Il est facile de sentir que qui mettroit en cet exemple, dés que pour dés-la ne feroit plus le même sens.

Dés-la qu'on est Chrêtien, on est persuadé que selon les principes de l'Evangile, il n'y a point de salut pour ceux qui refusent de pardonner à leurs ennemis. C'est à dire en cela même qu'on est Chrêtien, en vertu de ce qu'on est Chrêtien.

Ce mot est fort à la mode dans le figuré : si cet Ecrivain entendoit bien les interests de sa communauté, il auroit sçû bon gré à son Adversaire de n'avoir pas déterré cet endroit de la Censure.

Nous n'aurions peut-être jamais entendu parler de cette affaire sans le soin que vous avez pris de la déterrer.

Cette façon de parler pour dire je me suis achetté une telle chose, est fort à la mode aujourd'huy.

Je me suis donné une Pendule, je me suis donné un Meuble ; je me suis donné un service d'argent, &c. mais il faut remarquer qu'elle s'employe plus au sujet du superflu que du necessaire, & que pour s'en servir à propos, il faut que la chose dont il s'agit, soit plus pour la commodité ou pour l'ornement, que pour la necessité. J'ay envie de me donner une garniture de cheminée, je me suis donné six beaux fauteüils, &c.

E

Monsieur de Vaugelas les confond (ce me semble) dans ses Remarques, mais ils sont neanmoins fort differens ; échaper un danger c'est l'éviter, & échaper d'un danger c'est s'en tirer aprés y être tombé. Je retranche les exemples, la chose est assez claire d'elle-même.

Il faut dire edile & non edil, quoy que l'Auteur des Remarques nouvelles pretende que tous les mots qui viennent du Latin ilis & dont la terminaison Latine est longue, font il en François au masculin, comme : gentilis fait gentil ; C'est une raison de College dont les gens du monde ne s'accommoderont pas ; & je ne crois point que pour faire valoir cette regle on s'avise jamais de dire avec nôtre Auteur, pueril, & servil ; au lieu de dire avec tous ceux qui parlent bien, puerile, servile ; le défaut du stile enflé, c'est de vouloir aller au de là du grand. Il en est tout au contraire du puerile, il y a je ne sçay quoy de ridicule & de puerile dans la maniere ordinaire de se venger. Nôtre Auteur veut qu'on dise je ne sçay quoy de ridicule & de pueril ; mais

rien n'est si pueril, pour me servir de son terme, que de vouloir ainsi changer le langage pour établir une regle qu'on a faite.

Il s'en est fui marque à proprement parler une fuite de précaution, & il s'est enfui marque une fuite qui suppose qu'on est poursuivi. Il s'est enfui fait entendre qu'on n'a pas prévenu le danger qui a obligé de fuir, & il s'en est fui fait entendre qu'on l'a prévenu. Si les Soldats, par exemple, entrent dans le Camp ennemi, & que l'ennemi surpris prenne la fuite, je diray qu'il s'est enfui. Mais si l'ennemi prévoyant la surprise s'enfuit avant que l'on vienne, en sorte que les Soldats qui esperoient le surprendre dans son Camp ne l'y trouvent pas, je diray que l'ennemi s'en est fui, & c'est ainsi qu'en use M. de Vaugelas. Parmenion, dit-il, que le Roy avoit envoyé en diligence avec quelques troupes de Cavalerie pour empêcher l'embrasement, voyant que les Barbares s'en étoient fuis sur le bruit de sa venuë, entra dans la Ville qu'ils avoient sauvée.

Avec ce renfort il entra dans le païs des Dances peuple guerrier, dont Barzantes étoit Satrape : lequel apprehendant le supplice qu'il avoit merité, comme complice de Bessus, s'en étoit fui aux Indes.

Il vint de là à une contrée nommée Dedale, que les habitans avoient abandonnée, s'en étant fuis en des montagnes inaccessibles.

Aprés qu'on eut emporté le corps, le Roy commanda qu'on amenât aussi Amintas & Simas ; car Polemon leur plus jeune frere s'en étoit fui, lors qu'il sçût que Philotas étoit à la question.

D'un homme qui aura abandonné son parti & se sera refugié chez les ennemis, je diray de même qu'il s'en est fui du Camp, & non, qu'il s'est enfui, parce que sa fuite est volontaire & deliberée, & c'est aussi comme parle M. de Vaugelas dans son Quinte-curce : Un certain Bion s'en étant fui du Camp des ennemis, vint à toute bride avertir Alexandre que Darius avoit fait cacher sous terre des chausses-trapes de fer du côté qu'il croyoit que la Cavalerie ennemie devoit donner.

On voit des Epîtres dedicatoires au Pere Eternel, au saint Esprit, à la Trinité, à Nôtre-Seigneur, à la sainte Vierge, aux Saints ; & il y a des Auteurs qui y signent froidement, vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur : Il ne resteroit plus qu'à mettre la datte du jour & de charger le Saint à qui on écrit, de faire nos complimens aux autres Saints de Paradis. Il y a un certain Livre qu'on appelle le Bouquet Sacré, où est à la teste une Epître à Nôtre-Seigneur & à la sainte Vierge, dont l'adresse est en ces termes : Au Roy des Rois, Jesus Eternel, Fils de Dieu, Createur des Cieux & des Elemens, Gouverneur de l'Univers, Redempteur du Genre humain, &c. Et à tres-Haute & tres-Puissante Princesse Marie, Epouse du Pere Eternel, Mere du Fils tout-Puissant, Imperatrice des Anges, Reine des Cieux, Avocate des Pecheurs & brise-teste du Serpent Infernal. Cette Epître est un peu ancienne, mais j'en pourrois raporter de plus nouvelles qui sont pour le moins aussi plaisantes. C'est une simplicité bien grossiere d'écrire ainsi des Lettres à Dieu & à ses Saints ; on a beau dire que c'est la pieté qui a introduit cet usage, il faut que la pieté soit raisonnable. On adresse des Prieres aux Saints ; mais pour leur écrire des Lettres, c'est une puerilité plûtôt qu'une devotion.

L'Auteur des Remarques sur la Langue ne trouve pas que ce soit bien dit, il a le van en la main ; on ne tient pas, dit-il, un van comme un évantail, on l'a entre les mains, & non pas à la main. Mais nôtre Grammairien n'a pas pris garde que le sens de saint Jean-Baptiste, de qui sont ces paroles, n'est pas que Dieu vanne déja son bled ; mais seulement qu'il est prest à le vanner ; comme, il ne dit pas non plus qu'il nettoye déja son aire, mais qu'il la nettoyera. Or il me semble que quand on tient le van seulement pour s'en servir, & qu'on ne s'en sert pas encore, il est bien plus naturel de le tenir d'une main que des deux. Le voila qui a déja le van à la main & qui vient pour nettoyer son aire, disoit un Prédicateur qui entend parfaitement nôtre Langue : Qui ne sent que ce seroit une faute de dire, le voila qui a déja le van entre les mains & qui vient pour nettoyer son aire, puisque

quand il n'y a point de grain dans un van, rien n'oblige à le tenir des deux mains comme si l'on vanoit. On void par là qu'il n'eut pas été désavantageux à nôtre Faiseur de Remarques d'être un peu plus Faiseur de Réflexions. Je ne dis rien de ce mot d'évantail dont il s'est servi, on ne tient pas un van comme un évantail ; il y avoit mille autres exemples qui pouvoient venir là aussi-bien que l'évantail, mais ce dernier luy a paru plus joli.

Cette expression qui est de l'Ecriture exprime parfaitement cet excez de tendresse dont Jesus-christ fut émû. Un de nos Grammairiens l'improuve neanmoins, & veut qu'on dise seulement Jesus-christ en eut pitié ; mais j'ay pitié moi-même de cette Critique. Le Grammairien n'en demeure pas là, & aprés avoir renvoyé au stile de Phrase l'expression dont nous venons de parler, il y ajoûte celle-ci, être ravi en admiration, & ne veut pas qu'on dise que quand Jesus-christ parloit, les peuples qui l'écoutoient étoient ravis en admiration, mais seulement l'admiroient ; & il n'y a authorité de l'Ecriture qui tienne, il ne veut pas qu'on dise non plus, tomber dans la condamnation, mais être condamné, ni être assujetti au trouble de ses passions, mais être passionné, qui signifie neanmoins toute autre chose.

Edifier peut se dire en ce sens dans le stile sublime, le plus seur neanmoins est de s'en abstenir, parce que ce terme semble être particulierement destiné pour ces expressions-ci. Edifier le prochain, édifier l'Eglise. Il y a une autre façon de parler, cependant où il se dit au lieu de bâtir, & c'est en celle-ci, ruïner au lieu d'édifier, en sorte que c'est sans sujet que l'Auteur du Livre des Doutes reprend M. de Balzac, d'avoir dit le Courtisan étourdi & interessé met toutes ses affaires en desordre, & ruïne au lieu d'édifier ; bâtir seroit une faute en cet endroit.

Qu'on dise un dessein bien entendu, une maison bien entenduë, cela paroît regulier ; mais qu'on dise un homme entendu, une femme entenduë, pour dire : qui entendent bien ce qu'ils font, c'est une biza-

rerie où l'usage fait bien voir son authorité, car c'est une expression élegante, & d'autant plus élegante qu'elle est plus irreguliere : elle revient à celles-ci qui ne sont pas moins usitées ; une chambre tenduë, des chemins semez de fleurs, un manteau parsemé de fleurs-de-lys.

Monsieur de Vaugelas s'en sert. Sur cela, dit-il, s'étant separez, Nicomachus s'encourt à son frere nommé Cebalinus, luy découvrit tout ce qu'il venoit d'apprendre ; mais cette façon de parler n'est pas du bel usage, & je ne conseillerois à personne de s'en servir, pas même dans la conversation.

Nous estimons trop la vie, dit un certain Auteur, pour envier encore ceux qui n'en joüissent plus. Cela n'est pas correct, on ne dit point envier quelqu'un, mais porter envie à quelqu'un ; on dit bien envier le bien d'autruy, envier une chose à quelqu'un, envier le bonheur de quelqu'un ; mais pour envier quelqu'un, on ne le dit pas. Si la fortune m'accompagne auprés de vous, dit M. de Voiture, je n'envieray pas à Alexandre toutes ses Conquestes ; nôtre Auteur devoit donc dire : nous estimons trop la vie pour porter encore envie à ceux qui n'en joüissent plus ; mais je m'apperçois que vie & envie font là un mauvais effet. Changeons donc la Phrase & disons, nous estimons trop la vie pour envier encore le bonheur de ceux qui n'en joüissent plus ; mais je trouve encore ici une faute : Il y a de l'équivoque en ces mots, le bonheur de ceux qui n'en joüissent plus ; comment donc faire, le voici, je crois : Nous estimons trop la vie pour être encore jaloux contre ceux qui n'en joüissent plus. Il n'y a plus là d'équivoque, ni de faute de construction.

Exercer une colere, exercer une vengeance, ce sont des Phrases à quoy l'on ne prend pas assez garde. On dira bien exercer sa vengeance, exercer sa colere ; mais pour exercer une vengeance, exercer une colere ce n'est point parler correctement. Dieu exercera une vengeance severe contre ces faux Chrêtiens : Nous ne devons pas douter que Dieu n'exerce une plus rigoureuse colere contre ceux qui auront

abusé de cette grace, que contre ceux qui ne l'auront pas reçûë. Cela n'est pas exact, il faut dire : Dieu exercera severement sa vengeance contre ces faux Chrêtiens ; nous ne devons pas douter que Dieu n'exerce plus rigoureusement sa colere contre ceux qui auront abusé de cette grace, que contre ceux qui ne l'auront pas reçûë. On ne dira pas non plus exercer une Critique, mais exercer sa Critique. Il y a des esprits chagrins qui exercent une cruelle Critique sur les meilleures actions ; il faut, qui exercent cruellement leur Critique sur les meilleurs actions.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit dans la Preface de son second Volume, il exerce une impitoyable Critique sur d'autres Ouvrages & sur d'autres Ecrivains. Il devoit dire, il exerce impitoyablement sa Critique sur d'autres Ouvrages & sur d'autres Ecrivains.

C'est une façon de parler qui est plus à la mode que jamais ; on s'en sert dans la conversation, & même dans le haut stile. Un homme integre n'a pas souvent la force de resister aux reproches qu'on lui fait de vouloir cultiver un caractere qui n'est plus de mise dans le monde.

L'exemple fera entendre dequoy il s'agit : quand même nous ne donnerions pas pour indubitable la Critique que nous faisons, elle est obligée de l'être en qualité de Critique, dit un de mes Censeurs. Je dis que ces mots, elle est obligée, ne sont pas propres là, & qu'il falloit dire, elle doit l'être. Et voici là-dessus une remarque qui ne sera pas inutile ; c'est que, être obligé ne se peut dire des choses que lors qu'il marque une necessité Physique comme en ces exemples : Une balle poussée contre un corps dur est obligée de réflechir. Un poids balancé par un plus grand est obligé de monter : un corps est obligé de perdre autant de son mouvement qu'il en communique, &c.

Mais quand être obligé ne marque qu'un devoir moral, il ne se dit que des personnes & jamais des choses ; en sorte qu'on ne doit point dire, par exemple, que l'amitié est obligée d'être constante, quoy

qu'on dise qu'un ami est obligé d'être constant ; on ne dira point non plus, que nos paroles sont obligées d'être sinceres, que la vertu est obligée d'être sans affectation. Il faut dire, on est obligé d'être sincere, la vertu doit être sans affectation. Nôtre Auteur s'explique donc mal quand il dit, que la Critique est obligée d'être incontestable, au lieu de dire, qu'elle doit être incontestable, ou bien qu'un Critique est obligé de ne rien avancer que d'incontestable.

Il y a des expressions qui seroient ridicules étant examinées à la rigueur, lesquelles ne laissent pas d'être tres-bonnes étant considerées par rapport à l'usage ; c'est à quoy un de nos Critiques n'a pas fait assez de réflexion, quand il censure ces exemples : « l'admiration de l'esprit est plus admirable que tout ce qu'il admire : & les desirs de l'homme sont quelque chose de plus noble que tout ce qu'il desire. Je voudrois bien sçavoir, dit-il, si lorsque quelqu'un admire & desire Dieu, son admiration est plus merveilleuse que ce qu'il admire, & son desir plus noble que ce qu'il desire. » Ce Censeur n'a pas pris garde qu'on dit tous les jours, qu'il n'est rien de plus estimable que le bon sens, de plus précieux que le tems, de plus cher que la santé, de si utile que le jugement ; que sont cependant toutes ces choses en comparaison de Dieu ?

Autre Exemple. Quoy qu'il soit vray que Dieu étant l'être Souverain, ne puisse rien ajoûter à sa grandeur ; on peut dire neanmoins que lors qu'il s'est abaissé si profondément pour sauver les hommes, il s'est relevé en quelque sorte au-dessus de lui-même ; nôtre Censeur ne trouve pas cela bien Catholique. « Que Dieu, dit-il, en qui la grandeur & la bonté sont également veritables, infinies & essentielles, se soit élevé en quelque sorte au-dessus de lui-même en s'abaissant pour sauver les hommes ; c'est ce que personne qui pensera juste & dans l'exacte verité, comme on doit penser sur cette matiere, ne dira jamais. » Mais il n'a pas pris garde que celuy qui trouve étrange qu'on dise, que Dieu s'est élevé en quelque sorte au-dessus de lui-même, en

s'abaissant pour sauver les hommes ; doit trouver étrange aussi qu'on dise, qu'il s'est aneanti pour sauver les hommes, puis qu'il n'est non plus possible que Dieu devienne petit, qu'il est possible qu'il devienne plus grand. Cependant l'Ecriture ne dit-elle pas qu'il s'est aneanti, elle le dit même sans y ajoûter ni en quelque sorte, ni on peut dire. Ce qu'il faut donc remarquer ici, c'est qu'il y a une infinité d'expressions fort bonnes & fort en usage, qui ne se doivent point prendre cruëment & à toute rigueur. Je diray, par exemple, avec l'Ecriture, que Dieu oublie les pechez de ceux qui se repentent ; je diray qu'il se repent luimême, selon la multitude de ses misericordes ; & si quelqu'un s'avisoit de répondre, que celui qui est impeccable & à qui tout est present, ne peut ni se repentir, ni oublier ; je ne crois pas qu'on dût beaucoup se mettre en peine d'une objection, qui feroit voir que celuy qui la proposeroit, n'auroit pas seulement les notions les plus communes.

Je ne parle point ici de ces Exemples, qui se tirent des Livres, & qu'on est obligé de rapporter tels qu'on les trouve. Je parle de ceux qui se tirent de l'entretien ordinaire, & qu'il est libre de choisir à sa fantaisie ; & je dis que pour être bons, ils doivent être vrais & ordinaires, en sorte que quand on les cite, chacun les reconnoisse : Par exemple, quand l'Auteur des veritables Principes de la Langue Françoise, pour montrer qu'on se sert souvent de l'actif dans un sens passif, cite ces façons de parler ; un fruit bon à manger, du Tabac propre à mascher, les exemples sont bien choisis ; Mais quand l'Auteur des Remarques nouvelles, en nous donnant cette même observation comme si elle étoit de lui, quoy qu'elle n'en soit pas, cite pour exemples, un homme prest à marier, prest à pendre ; ces exemples sont mal choisis, car le premier n'est point vray, & l'autre n'est point ordinaire : on dit bien, une fille preste à marier, pour dire, preste à être mariée, & c'est l'exemple qu'il devoit prendre ; mais pour un homme prest à marier, cela est nouveau, & j'aimerois autant qu'on me dit, un homme nubile. L'autre exemple n'est point ordinaire, car

enfin entend-t-on dire si souvent, un homme prest à pendre il faut bien manquer d'exemples pour en choisir de semblables. Il cite encore, de la viande qui ne vaut rien qu'à jetter, au lieu de tant d'autres qui paroissent beaucoup plus ordinaires & moins grossiers, comme seroient : une chose facile à faire, une chose facile à trouver, & mille autres qui se presentent d'eux-mêmes. J'ajoûte que les exemples ne doivent rien avoir de trop bas, quelques vrais & quelques ordinaires qu'ils soient d'ailleurs ; & c'est en quoy le même Auteur a un peu manqué de politesse, quand pour nous expliquer ce qu'on entend par le mot de dégoûtant, il nous apporte le bel exemple dont j'ay déja parlé dans ma Preface, car je suis bien aise de me dispenser de le rapporter une seconde fois ; les belles choses ne veulent pas être dites si souvent.

Je puis ajoûter encore, qu'il faut éviter de mettre ensemble certains exemples, dont l'un peut faire prendre quelquefois l'autre en mauvaise part : comme seroit, par exemple, Cordelier à la grand'-manche, & chien au grand collier, que le Pere Bouhours rapporte de suite.

Les équivoques dont il s'agit ici, sont un peu differentes de celles dont j'ay parlé dans mes premieres Réflexions. Exemple. Je l'ay trouvé allant aux Tuilleries. On ne sçait lequel alloit aux Tuilleries. Si c'est moy, il faut que je dise, m'en allant aux Tuilleries ; ou, comme j'allois aux Tuilleries ; si c'est lui, il faut dire, je l'ay trouvé s'en allant aux Tuilleries ; ou, comme il alloit aux Tuilleries.

« Il alla le 8. jour dire la Messe à sainte Geneviéve, de laquelle il crut avoir reçû un grand secours en cet accident. »

Sainte Geneviéve en cet exemple, signifie l'Eglise qui porte ce nom, & non la sainte sous l'Invocation de qui elle est. Ainsi il y a de l'équivoque à dire, qu'il fut dire la Messe à sainte Geneviéve, de laquelle il

croyoit avoir reçû du secours. Qu'on l'examine tant qu'on voudra, cela n'est point correct.

Autre Exemple. J'examineray plusieurs negligences qui luy ont échappé, dit un de mes Critiques. Quand je lûs cet endroit, je crus d'abord que c'étoit des negligences où j'étois tombé, & je fus tout surpris de voir aprés que c'étoit des negligences que je n'avois pas remarquées dans les Auteurs que j'avois lûs. Il n'y a personne qui ne s'y trompât, & cet exemple est un des plus équivoques que j'aye encore vûs.

Un autre Critique trouve de l'équivoque dans cet exemple : Une femme qui mene à la Cour une mauvaise vie. Ne falloit-t-il point, me demande-t-il ? qui mene une mauvaise vie à la Cour. Voyons sur quoy est fondée cette belle difficulté ; c'est, dit-il, qu'en lisant tout de suite, une femme qui mene à la Cour, avant qu'on lise le reste, on entend naturellement que c'est quelqu'un que cette femme mene à la Cour ; & quand aprés cela, continuant de lire, on vient à trouver que c'est, une mauvaise vie, & non pas une personne que cette femme mene à la Cour, alors on reconnoît qu'on s'est trompé.

J'avouë que je ne comprens pas comment on s'y peut tromper, & s'il y a de l'équivoque dans cette Phrase, il faut dire qu'il y en a dans toutes les expressions du monde ; & pour me tenir à un exemple, si je disois, on se loüe fort à la Cour de la conduite d'un tel, il y auroit donc de l'équivoque ; car si le raisonnement de nôtre Puriste est bon, en lisant tout de suite, on se loüe fort à la Cour, avant qu'on lise le reste, on doit entendre naturellement, que c'est que l'on se vante beaucoup à la Cour ; & quand aprés cela continuant de lire, on vient à trouver que c'est d'un tel qu'on se loüe ; alors on doit reconnoître qu'on s'est trompé. Je pourrois rapporter mille autres exemples de cette nature, pour faire voir comme nôtre Censeur se connoît en netteté de stile.

Cette Phrase s'employe souvent dans un sens figuré ; c'est un mot, dit-on, qui est dans la bouche de tout le monde, pour dire, que tout le monde dit, dont tout le monde se sert ; mais il est à remarquer que le mot de bouche, pris en ce sens là, a une certaine signification vague & confuse, qui ne souffre pas bien le rapport d'un pronom ; il me semble, par exemple, qu'on ne s'exprimeroit pas correctement, si aprés avoir dit qu'un mot est dans la bouche de tout le monde, on ajoûtoit qu'il est sur tout dans celle des femmes ; ce pronom, celle, ôteroit ce me semble, l'idée du sens figuré où la Phrase se prendroit, & donneroit en la place l'idée d'un sens propre où elle ne se prendroit pas.

L'Auteur des Remarq. nouv. dit en parlant de, il faut voir, il faut sçavoir, que cela a été quelque tems dans la bouche de tout le monde, sur tout dans celle des femmes, n'auroit-il point mieux fait de dire : dans la bouche de tout le monde, & sur tout des femmes ? Peut-être poussai-je trop loin ma delicatesse, mais je dis ce que je sens. Je ne désaprouverois pas cependant qu'on dist, ce mot sied fort bien dans la bouche d'un homme, & sur tout dans celle d'une femme. Des paroles qui sont indifferentes dans la bouche d'un Seculier, deviennent quelquefois criminelles dans celle d'un Religieux.

Je crois que ce qui est cause que ce pronom celle, ne choque point dans ces derniers exemples, c'est que le mot de bouche n'y est pas pris indéterminement & d'une maniere vague, comme dans le premier.

Enfin, il me semble que de dire qu'un mot a été quelque tems dans la bouche de tout le monde, & sur tout dans celle des femmes, est une Phrase qui ne choque pas moins, que de dire qu'il y a des défauts qui sautent aux yeux de tout le monde, & sur tout à ceux des femmes. Si le mot de ceux ne peut pas s'excuser dans cet exemple, pourquoy dans l'autre le mot de celle s'excusera-t-il davantage ?

J'appelle expression contradictoire toute expression dont les termes se détruisent. Venons aux Exemples.

Je demande, dit un de mes Critiques, si ce n'est point se joüer du Public, que de le payer d'un il n'y a pas d'apparence, quand il faut apporter de bonnes raisons ; car qu'apprend-t-on par ce discours, qu'il n'y a pas d'apparence ? Mais quand il semble contre toute apparence, est-ce assez pour faire voir qu'il n'en est rien, de dire froidement qu'il n'y a pas d'apparence.

Je dis qu'il y a de la contradiction dans ces mots ; mais quand il semble contre toute apparence, parce que ce n'est que l'apparence qui fait que les choses semblent.

L'Auteur de cet Exemple trouve de la contradiction dans cette Phrase ci : « L'on suppose qu'on aura quelque jour le tems de penser à la mort, & sur cette fausse assûrance on prend toute sa vie le parti de n'y penser point. »

Il dit qu'il n'y eut jamais expression qui impliquât une contradiction plus manifeste : & la raison, dit-il, c'est qu'on ne sçauroit prendre parti sur une chose qu'en y songeant, & que prendre toute sa vie le parti de ne point songer à la mort, c'est y songer toute sa vie.

Examinons un peu ce raisonnement, prendre toute sa vie le parti de ne point penser à la mort, n'est-ce pas y songer toute sa vie, oüy ; mais ce n'est pas y songer pour s'y preparer, qui est la seule maniere de songer, dont il s'agit dans cet Exemple. Ainsi c'est là un sophisme des plus grossiers, que de s'appuyer sur un mot qui a deux sens, comme s'il n'en avoit qu'un ; c'est comme qui diroit : penser à la mort, est une chose salutaire. Or penser que la mort ne nous surprendra pas, c'est penser à la mort. Donc penser que la mort ne nous surprendra pas, c'est une chose salutaire. Si le raisonnement de nôtre Critique est bon, il faut que celui-là le soit ; & il faudra dire que prendre le parti de ne point payer ses dettes, c'est songer à les payer.

Que prendre le parti de ne point penser à se corriger, c'est penser à se corriger. Je doute que nôtre homme s'accommodât fort de cette maniere de raisonner, & qu'ayant prié un amy de songer à quelque affaire, il crut luy être fort obligé, si cet amy prenoit le parti de n'y point songer du tout, sous pretexte qu'on ne peut prendre parti sur une chose qu'en y songeant.

On void bien, ajoûte ce subtile Logicien, que l'Auteur a voulu dire, qu'on prend le parti de ne songer à la mort de toute sa vie. Sans mentir, voila un Exemple bien corrigé, de dire que parce qu'on suppose qu'on aura un jour le tems de penser à la mort, on prend à cause de cela le parti de n'y penser en aucun tems. Le Critique a voulu dire luimême, de n'y songer qu'à la fin de sa vie, & non pas de toute sa vie. Quand on veut se mesler de reformer, il faut du moins se donner de garde de tomber dans les fautes qu'on reprend. Non modo accusator sed nec objurgator quidem ferendus est is qui quod in altero vitium reprehendit, in eo ipse deprehenditur, dit un Ancien.

Autre Exemple.

« L'admiration de l'esprit est quelque chose de merveilleux. »

Cette expression paroît contradictoire à nôtre Critique ; parce, dit-il, que l'admiration ne venant que d'ignorance, qui est la chose du monde la plus naturelle à l'homme, on ne peut pas dire qu'elle soit merveilleuse. Ce raisonnement n'est pas tout à fait juste, & l'Auteur me pardonnera bien, si je luy dis qu'il ne prend pas garde que quand on dit que l'admiration de l'esprit est merveilleuse, il s'agit alors de l'action de l'esprit par laquelle il admire, & non de la cause qui le porte à admirer, car on sçait bien qu'il n'est pas merveilleux qu'il admire ce qu'il ignore ; mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est l'action de l'ame par laquelle elle admire. Il n'est pas plus étonnant, par exemple, qu'un homme sente de la douleur quand on le picque, qu'il est étonnant qu'il admire ce qu'il ignore ; cette douleur cependant ne

laisse pas d'être quelque chose de merveilleux, que les Philosophes ont bien de la peine à expliquer. Il n'est pas étonnant, non plus que l'on voye quand on ouvre les yeux, l'action cependant par laquelle on voit, & qui s'appelle vision, est quelque chose de bien merveilleux. Il en est de même de l'admiration : il n'est pas étonnant qu'on admire ce qu'on ignore ; mais l'action par laquelle nous admirons est une chose fort obscure, & dont nôtre Critique seroit peut-être bien empêché de donner la définition, ainsi il ne doit pas s'étonner qu'on l'appelle merveilleuse.

Exemple. Comme nous n'avons aucun avantage que nous n'ayions reçû de Dieu, il ne faut s'élever de rien.

Sans la grace, l'homme n'est capable d'aucun bien, c'est une verité dont il est important que nous soyions persuadez, pour ne nous élever jamais des bonnes œuvres que nous faisons.

Cette maniere de parler est fort bonne aujourd'huy. Je sçay bien que l'Auteur des doutes sur la Langue Françoise, lequel decide plus qu'il ne propose, la désaprouve fort ; mais on doit considerer que ce Gentilhomme bas-Breton n'est pas infaillible.

Le Faiseur de Remarques nouvelles sur la Langue, trouve extraordinaire que le Faiseur de Réflexions l'ait repris d'avoir dit épuiser une remarque ; & pour se tirer d'affaire, il a recours à une distinction scholastique qui ne me paroît pas luy être fort favorable : c'est que, dit-il, remarque, se prend dans cette phrase pour la matiere, ou pour la question que l'on traite, & que si c'est une bonne Phrase, épuiser une matiere, épuiser une question ; ce n'en est pas une fort mauvaise épuiser une remarque.

Si ce raisonnement est bon, il s'ensuit qu'on pourra dire : decider une remarque ; parce qu'on dit decider une question, qu'on pourra dire aussi épuiser un examen, parce qu'il n'y aura qu'à répondre que examen se prend pour la matiere qu'on examine. Voila où nous en se-

rions si les subtilitez & les chicanes scholastiques étoient une fois admises dans le langage ; mais que diroit nôtre Grammairien, si quelqu'un disoit qu'on peut parvenir à épuiser une observation, comme il a dit qu'on pouvoit parvenir à épuiser une remarque ? Pourquoy fera-t-il plus de grace à remarque qu'à observation ?

Ces mots sont fort à la mode : les hypocrites parlent de Dieu avec un fort grand respect, dit un Auteur nouveau ; ils font des éloges éternels de la Vertu & de la Sainteté.

Les personnes qu'on nourrit dans une trop grande contrainte, sont éternellement attentives à épier les momens de s'en délivrer.

Voila la destinée de la plûpart des hommes, il faut souffrir dans la vie d'éternels ennuys pour quelques bons quart-d'heures.

F

Le dernier est le meilleur, M. de Vaugelas, à la verité, dit dans son Quinte-curce, Menidas & Benus faillirent à être blessez ; il eut beaucoup à souffrir des pluyes continuelles & des tempestes qui faillirent à le perdre. Il s'est reglé en cela sur Coeffeteau, qui dit toûjours failli au lieu de pensé. Mais ce mot qui étoit bon en ce sens du tems de ces Auteurs, ne l'est plus gueres aujourd'huy. On dit il s'est pensé tüer, il a pensé mourir, le vaisseau pensa perir, mieux que il a failli à se tüer. Il a failli à mourir, le vaisseau faillit à perir. Alexandre n'eut pas plûtôt passé le Caucase, que son Armée faillit à perir faute de vivres, dit M. de Vaugelas ; il faudroit dire aujourd'huy, pensât perir faute de vivres.

Expression usée dont se parent encore certains Prédicateurs, qui ne croiroient pas avoir fait un beau discours, s'ils n'avoient dit vingt fois, fasse le Ciel.

Fasse le Ciel, que je puisse par le foible son de ma voix, (car c'est là leur stile) faire entrer ces grandes veritez dans vos cœurs.

Fasse le Ciel, que mon foible esprit puisse soûtenir le poids de ces grandes veritez, pour pouvoir vous les exposer dans tout leur jour.

Fasse le Ciel, que tous ceux qui m'entendent ne sortent point de cet Auditoire, sans que les fléches de cette divine parole ayent penetré jusqu'au fonds de leur cœur.

Ils feroient bien mieux, les bonnes gens, d'implorer le secours du Ciel, pour parler plus raisonnablement & de meilleur sens.

L'Auteur des Remarques nouvelles, a raison de dire que Faiseur n'est bon, selon le genie de nôtre Langue, que pour se moquer des ignorans qui font les habiles. Je remarque, en effet, que si l'on peut dire un Faiseur de Réflexions en parlant d'un Grammairien, qu'on n'estimeroit gueres ; on pourroit bien dire de même, un Faiseur de Remarques, un faiseur d'entretiens, un faiseur de Dialogues, un faiseur de Vies, en parlant d'un Auteur qui se mesleroit de faire des Remarques, des entretiens, des Dialogues & d'écrire des Vies sans y réüssir. L'observation de nôtre Auteur est fort juste, je voudrois seulement, que puis qu'il a sçû que faiseur étoit un terme de mépris ; il n'eut pas ajoûté, comme il a fait, à la Remarque qu'il m'a prise sur bresil & brasil, que Samson & Duval disent Bresil avec la plûpart des Faiseurs de Voyage. Puisque le mot de faiseur est odieux, selon luy, il ne falloit pas s'en servir dans cette occasion.

Exemple. « Les gens du monde sont bien aises de nommer les choses, comme il leur est avantageux de les feindre. » J'ay voulu dire, selon un de mes Critiques : Comme il leur est agreable de se les representer les plus criminelles sous des Images innocentes ; car, continuë-t-il, il faut ajoûter tout cela à son discours pour le rendre intelligence.

Certainement voila une Phrase bien corrigée ? Les gens du monde sont bien aises de nommer les choses, comme il leur est agreable de se les representer les plus criminelles sous des Images innocentes. Le beau langage ? Mais que dirons-nous de cette belle maniere de parler : rendre un discours intelligence ? J'aime mieux croire que c'est une faute d'impression.

Exemple. Les Gaulois ont des Idoles d'une grandeur extraordinaire, qu'ils remplissent d'hommes vivans, & où aprés ils mettent le feu. L'un des Critiques dont nous avons parlé, reprend ce mot d'Idoles & soûtient qu'il faut dire, les Gaulois ont des figures d'une grandeur extraordinaire, &c. par la raison que le mot d'Idole ne se dit pas de figures, qui ne sont l'objet d'aucun culte. Mais n'en déplaise au Censeur, cette raison bonne ou mauvaise justifie le mot d'Idole, dont je me suis servi ici aprés M. d'Ablancourt, puis qu'il est certain que ces figures étoient en veneration chez les Gaulois, quelque pensée que nôtre Censeur ait du contraire. Il est vray qu'ils y mettoient le feu, mais c'étoit pour brûler les hommes qu'ils y avoient enfermez, & non pour consumer leurs Idoles qui étant de fer ou d'airain, quoy qu'entre-lassées d'ozier étoient à l'épreuve du feu. Les Ammonites n'adoroient-ils pas l'Idole de Moloch, & cependant ils y mettoient le feu pour y brûler des hommes.

J'ajoûte à cela, qu'une grande marque que le mot de Simulachres que porte le Latin, & que j'ay rendu par celuy d'Idoles, se prend pour des figures qu'on adoroit, c'est que Cesar l'employe en ce même sens quatre lignes plus bas ; ils honorent principalement Mercure, dit-il, dont ils ont plusieurs Simulachres hujus sunt plurima Simulachra. D'ailleurs y a-t-il apparence que si ces figures monstrueuses n'avoient été l'objet de quelque culte, une Nation aussi superstitieuse que celle-là, eut mieux aimé faire construire des figures d'hommes ou d'animaux, pour y brûler des hommes, que de faire élever des Tours ou d'autres choses semblables plus propres à cet usage.

Il ne faut pas croire pour cela, que je pretende défendre ici le terme d'Idole ; j'avouë qu'il seroit mieux d'avoir traduit le mot de Simulachres par celuy de Statuës ou de figures ; mais ce n'est pas par la raison qu'en apporte nôtre Critique, c'est parce que le mot d'Idole se prenant parmi nous en mauvaise part, lors qu'il se prend pour des figures adorées, & renfermant une idée de mépris pour toutes les divinitez du Paganisme : il est visible que c'est une méprise de le mettre dans la bouche d'un Idolâtre comme Cesar qui parle dans ce passage ; ainsi il falloit dire, ils ont des figures d'une grandeur démesurée qu'ils remplissent d'hommes vivans & qu'ils brûlent aprés. Voila à quoy celuy qui m'a repris ne s'attendoit pas sans doute.

On dira bien le discours se fit, la harangue se fit ; mais on ne dira pas de même, la conversation se fit, il faut dire, la conversation se tint. Un Auteur nouveau a dit neanmoins, je crois ne pouvoir mieux vous éclaircir là-dessus, qu'en vous faisant part d'une fameuse conversation, qui se fit il n'y a pas long-tems chez une femme de qualité ; il devoit dire, qui se tint il n'y a pas long-tems chez une femme de qualité, ou mieux, chez une Dame. Cette conversation, poursuit-il, se fit entre trois hommes & trois femmes ; il falloit, se tint entre trois hommes & trois femmes.

Je n'ay jamais oüy dire, que faire métier signifiât se resoudre, être prest ; & je ne comprens pas comment un homme qui se mesle de critiquer les Traductions des autres, a pû croire que lors qu'un Auteur Latin a dit qu'il falloit être sans reproche, quand on vouloit reprendre, il ait voulu dire quand on faisoit métier de reprendre : c'est pourtant ainsi que le Traducteur a rendu ces mots de Ciceron. Carere debet omni vitio qui in alterum est dicere paratus. Il faut être sans reproche, dit-il, quand on fait métier de reprendre les autres. Ciceron cependant ne pretend dire autre chose dans ce passage, sinon que lors qu'on se mêle de reprendre quelqu'un, il faut être si exempt de défaut, qu'on ne donne aucune prise sur soy.

Exemple. Il y a des gens qui dans la premiere entre-veuë nous disent tout ce qu'ils sçavent & qui n'en font point à deux fois, cette expression est ordinaire dans le discours familier ; elle s'écrit, & même l'Auteur des Remarques nouvelles n'a pas fait difficulté de s'en servir dans son dernier Livre : Comme je suis contraint, dit-il, d'avoüer mes fautes & de ne me point ménager, je croi qu'il n'en faut point faire à deux fois, & que je ne puis mieux finir mon Livre, que par une retractation solemnelle, qui marque au Public que je ne suis pas fort attaché à mon sens, & que je sçay me dédire quand il faut.

Cet Exemple est instructif d'ailleurs, & renferme une Leçon importante pour bien des gens ; rien n'étant si beau que d'avoüer qu'on a manqué, & quoy qu'il ne s'agisse ici que de fautes de Grammaire, cet aveu a toûjours quelque chose de genereux.

Se fier en a un sens plus fort que se fier à, ce dernier signifie seulement ce que nous entendons par le mot de croire ; comme, je me fie à vous, ne me trompez pas : On peut se fier à luy, quand il dit quelque chose, ce n'est pas un homme qui aime à mentir, on peut se fier à luy ; au lieu que se fier en, marque une confiance entiere fondée sur la persuasion, où l'on est de la probité & de la fidelité de la personne. M. de Vaugelas s'en sert en ce dernier sens, quand il dit : Il commanda à Thymondas de prendre tous les Soldats étrangers que commandoit Pharnabaze, desirant s'en servir en cette guerre, comme de ceux en qui il se fioit le plus.

Sur ces entre-faites il reçût des lettres de Parmenion, celuy de tous les Grands de sa Cour en qui il se fioit le plus.

Qui seroient desormais les Etrangers qui voudroient se fier en luy, s'il se soüilloit du sang de tant de braves Soldats.

G

L'Auteur d'un certain Livre nouveau, & un de mes Critiques avec luy, croyent que gros Seigneur signifie un homme de qualité, gros de taille & non un homme puissant en biens ; & qu'au lieu de gros Seigneur, en parlant d'un homme par rapport à son bien, il faut dire grand Seigneur, mais ils se trompent ; & cela m'oblige à faire ici une Remarque qui ne sera pas inutile. C'est que ce qui fait le grand Seigneur c'est la naissance, & que ce qui fait le gros Seigneur c'est le bien. On dira d'un homme de rien qui aura fait fortune, que c'est un gros Seigneur, & d'un homme d'une grande naissance, que c'est un grand Seigneur, quoy que même il ne soit pas riche ; c'est pourquoy l'on dit quelquefois dans le monde, que les grands Seigneurs ne sont pas toûjours les plus riches ; c'est un grand Seigneur, mais il n'est pas riche. Voila la difference de grand & de gros Seigneur. Un grand Seigneur est donc un homme d'une naissance illustre ; riche ou non ; un gros Seigneur est un homme de fortune, qui d'une naissance ou basse, ou mediocre est parvenu à de grands biens. Pour ce qui est du mot de gros mis à tout dans le figuré, c'est un mot ridicule.

On appelle Gallicisme une maniere de s'exprimer, particuliere à la Langue Françoise, & qui a quelque chose contre les regles de la Grammaire des autres Langues, comme on apelle Hebraisme une expression particuliere à l'Hebreu ; cependant un de nos Auteurs appelle gallicismes des Phrases qui sont communes au Latin, & même plus particulieres à cette Langue qu'à la nôtre : comme : je réponds de vôtre liberté, & que vous n'aurez point à soûtenir le faste & les fiers regards des Macedoniens ; pour, je vous assûre de vôtre liberté, & vous réponds que vous n'aurez point à soûtenir, &c.

Cesar apprit la verité par ses coureurs, & que la frayeur avoit troublé la vûë à Considius : pour, & connut que la frayeur, &c.

Mon Terence n'est pas si correct que le vôtre, ni moy si correct que vous : pour, ni je ne suis pas &c.

Il y a beaucoup de choses qu'il importe peu ou point de sçavoir. Il faut attendre tout de Dieu, & rien de soi-même.

Il appelle ces Phrases de veritables gallicismes, mais elles n'en furent jamais ; car on en trouve sans fin dans la Langue Latine, dont le genie est de sous-entendre ainsi les verbes & d'en faire servir un pour plusieurs. En voici des Exemples.

Premier Exemple.

Sæpe numero mirari soleo tuam excellentem perfectamque sapientiam tum vel maximè quod Senectutem nunquam tibi gravem esse sensisti. C'est à dire mot à mot : J'admire souvent non seulement vôtre sagesse, qui est parfaite & accomplie, mais sur tout que vous n'ayiez jamais trouvé vôtre vieillesse incommode. Au lieu qu'en François il faut dire : je ne suis pas seulement charmé de vôtre grande sagesse ; mais ce qui me surprend le plus, c'est que vous n'ayiez jamais trouvé vôtre vieillesse incommode. Cet exemple revient à celuy de M. de Vaugelas, que nous avons rapporté ; Je réponds de vôtre liberté, & que &c. ce n'est donc pas un gallicisme.

Second Exemple.

Minime vero assentior iis qui negant eum locum à Panætio prætermissum, sed consultò relictum. C'est à dire à la lettre, je ne suis point du sentiment de ceux qui ne croyent pas que Panætius ait oublié cet endroit, mais qu'il l'a passé à dessein.

Au lieu de dire comme il le faudroit en François ; mais qui pretendent, ou ; mais qui soûtiennent qu'il l'a passé à dessein.

Troisiéme Exemple.

Non veto dimitti verum cruciari fame. C'est à dire : je n'empêche pas qu'on les renvoye, mais qu'ils soient punis par la faim, pour dire : je n'empêche pas qu'on les renvoye, mais je veux qu'on les punisse par la faim ; ce mot, je veux, ou j'ordonne, est sous-entendu dans le Latin.

Quatriéme Exemple.

Nec Hercule si ego Seriphius essem, nobilis nec tu si Atheniensis esses, clarus unquam fuisses.

C'est la réponse que fit un jour Themistocle à un homme de Seriphe, qui luy reprochoit de ne devoir sa reputation qu'à celle de sa patrie. Vous ne seriez pas si celebre que vous êtes, lui dit-il, si vous êtiez d'Athenes, ni moy si celebre que je suis, si j'étois de Seriphe. Cette expression répond juste à celle que j'ay citée de M. de Voiture : mon Terence n'est pas si correct que le vôtre, ni moy si correct que vous.

Voila les Gallicismes de nôtre Auteur, qu'on trouve dans Ciceron & dans Phedre. Voyons si nous n'en trouverons point de la même sorte dans la Langue Grecque.

En voicy quelques exemples que je rapporteray en François, mais que je traduiray mot à mot, & selon l'ordre du texte, pour ne blesser la delicatesse de personne par des citations Grecques.

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moy, & moy pour le monde. C'est dans l'Epître aux Galates, au lieu qu'en François il faudroit dire ; par qui le monde est crucifié pour moy comme je le suis pour le monde.

Autre Exemple.

Vous avez sans cesse de nous un souvenir plein d'affection desirant de nous voir, comme nous vous ; pour dire : comme nous desirons de vous voir ; ce qui revient à ces façons de parler fort ordinaires dans nôtre Langue ; il ne me connoît pas, ni moy luy ; il ne m'a pas veu, ni moy luy. Pour, ni je ne l'ay pas veu.

Autre Exemple.

Afin que le Nom de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ soit glorifié en vous & vous en luy. Pour, & que vous soyez glorifiez en luy. J'omets à dessein plusieurs autres Exemples.

Voila les Gallicismes de nôtre Auteur bien en déroute.

Il devoit sçavoir que nôtre Langue a tiré de la Latine & de la Grecque, plusieurs manieres de parler, & que ce que nous prenons quelquefois pour un tour purement François, est souvent un tour Latin. Cette Remarque peut servir à lever bien des scrupules qui arrétent la plûpart de ceux qui écrivent en Latin, ou qui veulent porter jugement des pieces qui sont composées en cette Langue. Une expression qui leur paroît approcher un peu du François, leur est d'abord suspecte, parce qu'ils ne font pas réflexion, que cette conformité qu'ils y trouvent peut venir fort souvent de ce que l'expression Françoise aura été tirée de la Latine ; & pour en apporter quelques Exemples en passant, combien de gens ne croiroient pas que ce fut parler Latin, de dire : res incipit melius ire. La chose commence à mieux aller. C'est cependant Ciceron qui le dit : Incipit res melius ire quam putaram. De dire, nolo esse longus, je ne veux pas être long.

Id facis cum vis. Vous le faites quand vous voulez.

Quidquid vult, valde vult. Ce qu'il veut, il le veut bien.

Nec habeo quid mandem tibi. Je n'ay rien que je vous puisse mander.

Non est res tam difficilis quam necessaria. Ce n'est pas une chose si difficile que necessaire.

Ad me scribe quod in buccam venerit. Ecrivez-moy ce qui vous viendra à la bouche.

Sumus ambo bellè curiosi. Nous sommes tous deux bien curieux.

Amicitias plurimas & maximas commoditates continet.

Et une infinité d'autres de cette nature qu'il m'ennuye de copier. Voila où nous ont menez les pretendus Gallicismes de nôtre Auteur. Mais aprés avoir montré qu'il a pris pour gallicisme ce qui ne l'étoit pas, il ne sera pas inutile de faire voir quelles sont dans nôtre Langue les façons de parler, qu'on peut appeller veritablement des gallicismes.

Nous avons plusieurs façons de parler irregulieres, qui sont tellement propres à nôtre Langue qu'on ne les trouve en aucune autre. Les unes consistent à mettre le verbe auxiliaire estre pour celuy d'avoir. Ce qui fait une si grande irregularité de construction, qu'on ne peut y trouver de regime, comme : il s'est voulu tuer, pour : il a voulu se tuer. Il ne s'est pas voulu servir de mon cheval, pour : il n'a pas voulu, &c. & plusieurs autres de la sorte où le verbe auxiliaire estre se trouve joint à des verbes qui dans leurs conjugaisons n'en reconnoissent point d'autres que celuy d'avoir, car on conjugue j'ay voulu, tu as voulu. Où est dans cette Phrase, il s'est voulu tuer, le regime de ce verbe est ; quelle construction en faire ? je dis le même de ces autres : Il s'est piqué le doigt, il s'est cassé le bras, il s'est fait peindre, il s'est fait Religieux, il s'est fait passer Docteur. Le sens naturel est : il a piqué à soy le doigt, il a cassé à soy le bras, il a fait peindre soy, il a fait passer soy Docteur ; & c'est comme parlent les Etrangers quand ils apprennent nôtre Langue, parce que ce sont des irregularitez qu'il n'y a que l'usage qui leur puisse apprendre. On dira peut-être que ce sont des Phrases Grecques que nous avons imitées à l'exemple des Latins ;

comme fractus membra dans Horace, pour : fractus secundum membra. Manus revinctum dans Virgile, pour : per manus, juxta manus. Os humerosque Deo similis dans le même, pour : circa os, secundum os. Et qu'ainsi quand on dit il s'est piqué le doigt, c'est comme si l'on disoit : il s'est piqué au doigt. J'en conviendrois s'il n'y avoit que cela, mais que faire de ce pronom reciproque se qui est assurément au datif & qui est joint au verbe estre ? D'ailleurs il ne faut pas donner un sens passif à une Phrase qui en a un actif ; car, il s'est piqué le doigt ne veut pas dire seulement qu'il est piqué en cette partie, mais il veut dire encore que c'est lui-même qui s'est fait ce mal, soit par méprise ou autrement ; car si c'est un autre qui l'ait piqué, on ne dira pas qu'il s'est piqué ; Mais comment encore expliquera-t-on par une Phrase Grecque : il s'est fait peindre, il s'est donné la mort, & plusieurs autres de cette nature ; je sçay bien que nous avons en nôtre Langue certaines Phrases qu'on ne peut expliquer sans recourir à des prépositions sous-entenduës, comme sont : dormir la nuit, joüer le jour, se chauffer l'Hyver, se baigner l'Eté, demeurer une heure, courir les campagnes ; c'est à dire pendant la nuit, pendant le jour, durant une heure, en Hyver, en Eté, par les campagnes, &c. Mais il y a bien de la difference entre ces sortes de Phrases & celles dont il s'agit, car il est visible que le mot de jour, de nuit & d'heures n'est là le cas d'aucun verbe qui précede ; au lieu que dans ces autres cy, il s'est piqué la main, il s'est brûlé le doigt, l'on voit clairement que la main est le cas du verbe piqué, & que le doigt est le cas du verbe brûler.

Les autres consistent à mettre le pronom reciproque se avec un verbe qui ne le sçauroit gouverner, comme en ces exemples cy : il s'en va, il s'enfuit, il se meurt, car on ne dit pas : aller quelqu'un, enfuïr quelqu'un, mourir quelqu'un, &c. Il s'en va, ne peut donc être regulier comme il s'en réjoüit, il s'en fâche, &c. car comment construire ce pronom reciproque se avec le verbe aller.

D’autres consistent dans l’irregularité du nombre, comme : il est neuf heures, il est dix heures, pour : ils sont neuf heures, ils sont dix heures, ce qui se disoit autrefois ; il faut avoüer pourtant qu’à la rigueur il n’y a point là d’irregularité de nombre, parce que neuf heures se prend dans un sens singulier, & que quand on dit il est neuf heures, cela veut dire : il est le tems appellé neuf heures ; mais quand il y auroit de l’irregularité, je n’oserois traiter ces expressions de gallicismes, parce qu’on trouve souvent en Grec des nombres pluriers avec un nombre singulier, comme en Latin des verbes pluriers avec des nominatifs singuliers. On dit encore il luy est deû deux mille écus, il se fait bien des crimes, il a un Livre à moy, qui sont les Confessions de Saint Augustin ; il seroit aisé de rendre raison de ces irregularitez apparentes, mais cet examen nous écarteroit.

Il y a des gens, il y a des hommes &c. autres Phrases irregulieres pour le nombre ; mais que je n’oserois non plus traiter de gallicismes, parce qu’il s’en trouve beaucoup de cette sorte dans la Langue Grecque.

Il y en a d’autres qui ont de la regularité dans la construction, mais qui n’en ont pas dans le sens, à prendre les mots à la lettre, comme sont : se loüer de quelqu’un, se battre contre quelqu’un, &c. car se donner des loüanges à soi-même, se vanter, n’est point ce que se loüer signifie en cette occasion ; se donner des coups à soi-même, n’est point ce que signifie ici se battre. Il n’en est pas de ces expressions comme de celles-ci, se plaindre de quelqu’un, se fâcher contre quelqu’un ; car se plaindre de quelqu’un, c’est veritablement se plaindre soi-même de quelqu’un, comme nous plaindrions quelqu’un de quelque chose ; se fâcher contre quelqu’un, c’est veritablement se fâcher soi-même, s’exciter au chagrin, comme nous y exciterions quelqu’autre ; mais se loüer de quelqu’un, se battre contre quelqu’un, c’est un vray gallicisme qu’on ne sçauroit expliquer qu’en abandonnant la signification naturelle des termes.

Il y a des gallicismes de mille sortes, & je n'aurois jamais fait si je les voulois tous rapporter. J'ajoûteray encore ceux-ci, faire beau, faire sombre, faire chaud, faire froid, faire du Soleil, être sur sa bouche, pour dire : être sujet à sa bouche ; faire bon, pour dire : se faire caution de quelqu'un ; faire bon encore, pour dire, y avoir du plaisir ou du profit, comme : il fait bon se promener le soir en Eté, il fait bon vivre en un tel lieu, il fait bon avec luy ; j'y ajoûte, il fait mauvais, comme : il fait mauvais avoir à faire à luy, faire sa main, pour dire : profiter induëment de quelque maniement qui nous a été confié ; & ces autres encore, se prendre à pleurer, se prendre à rire, dont il seroit assez difficile de rendre raison.

Porter sur une chose, pour dire, être appuyé sur une chose ; connoître quelqu'un de longue main, pour dire, depuis longtems ; se connoître à une chose, s'entendre à une chose, & une infinité d'autres que j'omets à dessein.

La Phrase est bonne, nonobstant ce qu'en croit un de nos Critiques, lequel la trouve si nouvelle qu'il s'imagine que j'en suis l'Auteur ; mais il faut l'excuser, il ne sçait pas qu'elle est d'Amiot, lequel dit dans le Traité du trop parler : c'est une Cure bien fâcheuse & bien mal aisée à la Philosophie, qu'entreprendre de guerir le vice de ceux qui parlent trop. Guerir un vice n'est donc pas une Phrase si nouvelle.

J'ay dit dans mon premier Volume, en parlant de grand homme, que ce terme marquoit un grand sens & une vaste prévoyance, &c. Le Critique dont je viens de parler dans la Remarque precedente ne trouve pas cela juste ; & il demande comment un devot, car c'est ainsi qu'il me fait l'honneur de me traiter, peut imaginer un grand homme, sans faire entrer quelque vertu dans sa composition, comme si la veritable grandeur ne renfermoit ni droiture ni bonté. Mais il me semble qu'on peut bien luy demander comment un homme éclairé peut imaginer un grand sens, sans y comprendre aucune vertu : il devoit sçavoir qu'un grand sens, selon l'Ecriture, est une qualité insepa-

rable de la vertu. C'est pourquoy nous lisons dans l'Ecclesiastique, que si l'on a une fille à marier, il la faut donner à un homme de grand sens. Et dans les Proverbes, que les parens peuvent bien donner des richesses, mais qu'il n'y a que Dieu qui donne la femme prudente & sensée. Voila comme l'envie de reprendre fait de tems en tems égarer mes Censeurs.

Monsieur Menage a dit que grief étoit bon, l'usage n'a point changé là-dessus depuis sa Remarque. Ce mot est encore de bon goût, quoy qu'en disent certains précieux & certaines précieuses ; on le trouve dans les Livres les plus nouveaux & les mieux écrits. Le Pere Cheminais s'en sert en mille endroits de ses Sermons.

Un homme, dit-il, qui se contente d'observer la Loy, lors qu'elle oblige sous peine de peché mortel, ne peut pas prudemment se promettre de ces graces speciales, dont nous avons besoin pour nous maintenir dans la voye des Commandemens ; d'où je concluërai qu'un homme alors, quoy qu'il se flatte de ne vouloir point commettre de peché grief contre la Loy, est dans un peril évident & presque infaillible d'en commettre.

Vous n'êtes pas homme à vous faire violence sur les emportemens continuels qui vous arrivent, vous vous contentez de ne vous échaper pas dans la colere à des paroles ou à des actions qui aillent à une offence griéve.

Si Heli avoit eu pour maxime de ne rien souffrir contre la Religion, Pilate contre la Justice, ils se seroient preservez l'un & l'autre de ces fautes griéves où des illusions si delicates les ont conduits.

H

Il faut dire : haïr à mort, cela est incontestable, & l'usage n'est point pour, haïr à la mort, qui d'ailleurs renfermeroit une équivoque. Les Rivaux se haïssent à mort, dit un de nos Auteurs. La chose est trop claire pour avoir besoin d'exemples.

J'ay dit qu'humainement & faussement étoient presque semblables, & que ce premier cachoit souvent ce que les choses avoient de faux pour n'y laisser voir que ce qu'elles avoient de conforme à la cupidité. Et pour contredire ma Remarque, on me soûtient qu'il porte naturellement l'esprit à entendre qu'on fait abstraction de la Religion en s'en servant, & par consequent de la rigueur de la verité ; & qu'ainsi bien loin de la blesser, il marque en quelque sorte de l'égard pour elle. Je puis me tromper, mais il me semble que dire qu'humainement parlant, porte naturellement l'esprit à entendre qu'on fait abstraction de la Religion & de la verité, c'est dire qu'il le porte naturellement à entendre qu'on va parler d'une maniere qui ne sera conforme ni à la Religion, ni à la verité. Ainsi je dis une chose, & mon Critique pour la combattre la repete en d'autres termes, je ne connoissois point encore cette methode de raisonner.

Il est à remarquer, poursuit-t-il, que cet adverbe humainement ne se prend pas ici dans le sens avantageux de l'adjectif humain, & du substantif humanité, qui se disent d'ordinaire en bonne part, mais bien plûtôt dans un sens désavantageux qui designe la foiblesse & la misere de la nature. Peut-on se contredire davantage ? car enfin puis qu'humainement se prend dans un sens désavantageux qui designe la foiblesse & la misere de la nature, il s'ensuit donc que quand on dit : humainement parlant, c'est comme si l'on disoit : selon la foiblesse & la misere de la nature. Or je demande si parler selon la foiblesse & la misere de la nature, ce n'est pas parler faussement, injustement, dé-

raisonnablement ? Mon Censeur est bien obligeant de prouver ainsi mon sentiment, au lieu du sien.

Ce terme n'est pas toûjours opposé à mal honnestes gens. Par les honnestes gens, on entend souvent les gens polis, les gens qui ont du monde & qui sçavent vivre ; comme par exemple, en parlant d'un mot que l'on désaprouvera : ce mot, dira-t-on, n'est que du petit peuple, il n'est pas en usage parmi les honnestes gens : C'est un homme grossier, dit-on encore quelquefois, lequel n'a jamais vêcu avec les honnestes gens. Un de mes Censeurs l'employe en ce sens, quand il dit : il falloit se défier encore de la prononciation des Parisiens, plus qu'il n'a fait ; je n'entends pas du peuple, j'entends des honnestes gens de Paris. Le Pere Bouhours s'en sert dans le même sens, quand il dit au sujet de la Phrase de parler raison, qu'il y a d'honnestes gens qui usent de cette Phrase : & ailleurs, que quand on dit qu'un Prédicateur n'est suivi que du peuple, on exclud les gens de la Cour & les honnestes gens de la Ville. Il dit encore en parlant de jour ouvrier, qu'il n'y a que le peuple qui dise jour ouvrable, que tous les honnestes gens disent jour ouvrier.

C'est en vain qu'au Parnasse un temeraire Auteur,
Prétend de l'Art des Vers atteindre la hauteur,

dit un de nos meilleurs Ecrivains. Ces Vers, dit le Censeur, dont nous avons parlé en dernier lieu, ne sont pas les meilleurs du Livre d'où ils sont tirez, & pourquoy ? c'est à cause de ce mot de hauteur qui ne luy paroît pas bon en cet endroit ; il ne peut pas croire qu'on puisse dire, la hauteur d'un art, comme si ce terme ne pouvoit s'employer que dans le propre, & qu'il ne fût pas permis de s'en servir dans le figuré, au moins aux Poëtes ; on dit bien la sublimité d'un art, pourquoy ne pourra-t-on pas dire la hauteur, pour la sublimité, on s'en sert en ce sens en plusieurs occasions. La hauteur des Jugemens de Dieu, la hauteur des Mysteres de la Religion, &c. On trouve même

dans Monsieur d'Ablancourt la hauteur des Speculations ; pour, la sublimité, elle se mocque (dit-il) de la hauteur de leurs speculations.

C'est quelque chose d'assez curieux que la delicatesse que fait paroître un de mes Antagonistes, lors qu'il trouve à redire que j'aye mis poli au lieu d'habile dans ce passage de Quintilien : J'appelle usage de la Langue la maniere dont les personnes polies ont coûtume de parler, comme j'appelle usage du monde la conduite ordinaire des honnestes gens : je devois, à ce qu'il dit, avoir mis habiles & non polies, parce que le Latin porte eruditorum, & qu'eruditus signifie habile. Ce Critique fait paroître en cela un grand discernement, & je m'étonne qu'il ne m'ait pas repris aussi d'avoir traduit Vocabo par j'appelle, au lieu de le traduire par j'appelleray. Comment peut-on ignorer qu'un homme habile dans la politesse du langage, s'appelle un homme poli, comme un homme habile en matiere de Theologie s'appelle un Théologien, en matiere de Philosophie un Philosophe, de Mathematique un Mathematicien, &c. Or comme ici par le mot de Eruditorum, Quintilien n'entend parler que de ceux qui sont habiles dans la politesse de la Langue, peut-on mieux le traduire que par personnes polies ; le beau langage que c'eût été de mettre : j'appelle usage de la Langue, la maniere dont les personnes habiles ont coûtume de parler ; Comme s'il n'y avoit pas plusieurs sortes d'habiles gens, & qu'on n'en trouvât pas tous les jours qui ne sçavent ce que c'est qu'élegance & que politesse de langage : nôtre Censeur est allé un peu vîte cette fois.

N'est-ce point se servir d'un terme impropre, dit le même Critique, que de dire de certains Prédicateurs indiscrets, qu'ils disent quelquefois à la face des Autels, ce qu'un homme d'honneur n'oseroit dire dans la moindre compagnie ? Il vouloit dire, reprend-t-il, un honneste homme, un homme sage, poli, modeste si vous voulez ; car pour homme d'honneur, on void bien qu'il ne s'agit pas là d'une affaire d'honneur.

Je ne sçay quelle distinction on peut mettre entre un honneste homme, & un homme d'honneur. J'avois crû jusques ici que c'étoit la même chose, & j'avouë que je ne comprends pas qu'on puisse être homme d'honneur sans être honneste homme, ni honneste homme sans être homme d'honneur. Il faut pour y trouver de la difference avoir la penetration de nôtre Censeur.

Au lieu de dire hors cela, un de mes Censeurs pretend que j'ay dû dire hors de là, mais il n'a pas pris garde que lorsque hors signifie excepté, qui est le sens où il se prend ici, on ne met point la particule de aprés ce mot. On dira en ce sens hors vous, hors luy, & non hors de vous, hors de luy, tout le fâche. Hors une chose, & non hors d'une chose.

L'Auteur des Remarques nouvelles, qui admire le Livre de mon Censeur, a crû sans doute devoir profiter de sa Critique ; car aprés avoir remarqué que Mont se dit, quand on y joint quelque chose, comme : le Mont Liban, le Mont S. Michel, il ajoûte, hors de là on dit toûjours montagne, il n'a osé dire hors cela de peur de dire mal, & c'est pourtant comme il devoit dire ; car hors se prend là pour excepté, & en ce sens hors est la même chose que horsmis ; en sorte que quand on dit hors cela, c'est comme si l'on disoit : cela hors, cela étant mis hors, cela excepté, & ainsi la particule de n'y convient pas. Hors, à le bien prendre, est veritablement là un adverbe & non une préposition, parce que s'il est mis devant le mot, ce n'est que par une transposition qui a passé en usage ; Nous avons dans nôtre Langue plusieurs termes de cette sorte, que l'on prend pour des prépositions, parce qu'ils sont devant les mots, & qui cependant n'en sont pas, comme : durant & excepté ; car on dit, durant cette saison, durant la guerre, excepté eux, excepté lui ; pour dire, eux exceptez, luy excepté, cette saison durant, la guerre durant. Ce qui fait qu'on ne s'apperçoit pas de ces transpositions, c'est que l'oreille y est accoûtumée ; nous en avons de bien plus fortes que celles-là, dont nous ne nous apperce-

vons pas, comme sont : en son corps défendant, en chemin faisant, &c. pour, en défendant son corps, en faisant chemin ; l'usage ôte ce qu'il y a de rude dans une expression si-tôt qu'il l'authorise.

I

Impur ne se doit point dire quand il est question des impuretez légales des Juifs. Hors cela on peut dire impur, au lieu d'immonde ; comme, par exemple, en parlant du demon : l'esprit impur, l'esprit immonde, & c'est critiquer à plaisir que de pretendre, comme fait l'Auteur des Remarques nouvelles, que l'esprit impur n'est pas une expression correcte. J'avouë que l'esprit immonde est bien dit, mais cela n'empêche pas que l'esprit impur ne soit bien dit aussi. Tout dépend de l'occasion, ou l'on place les mots.

Nous disons fort bien : impeccable, intarissable, innombrable, inépuisable, & cependant l'on ne dit point peccable, tarissable, nombrable, épuisable ; j'en dis autant d'insurmontable, incurable, insatiable, & de quelques autres, comme : inéfacable, inéfable, inscrutable, inextricable : à quoy j'ajoûte imperceptible, indicible, infructueux, inadvertance, indolence ; car on ne dit point, perceptible, dicible, fructueux, &c. On y peut joindre, invincible, inévitable, indispensable, indubitable, & impie, que j'ay remarqué dans mon premier Volume être inusités au simple.

Il est vray que l'Auteur des Remarques nouvelles, en parlant d'évitable, m'attribuë de n'avoir observé que celuy-là ; mais il fait voir en cela ou sa bonne foy, ou son exactitude. Ces quatre ou cinq mots que j'ay rapportez valent bien inéxorable, implacable & irreconciliable, qu'il me reproche d'avoir oubliez, & qu'il regarde apparemment comme les seuls qu'on puisse ajoûter à inévitable.

Les mots qui commencent par R. prennent ir au lieu de in, devant eux, comme : irreligion, irreverence &c. Et de ceux-là nous en avons quelques-uns, dont les simples sont aussi hors d'usage, comme : irreparable, irrevocable, irreconciliable, irremediable, irreprochable.

J'ay oublié de rapporter avec ceux en, in, incomprehensible, incongruité, indecis, inenarrable, infatigable, intrepide, intrepidité, inviolable, invulnerable ; car on ne dit point comprehensible, congruité, decis, enarrable, fatigable &c. Ajoûtons-y incontestable, indomptable, inexpiable, immanquable, imprenable, intraitable, infiniment, inopiné : car on ne dira pas finiment, opiné &c.

Les mots qui commencent par une L. prennent il, au lieu de in. comme illicite, illegitime. Nous n'avons, je crois, que ces deux là où il ait la force d'une negation ; ils sont tous deux usités au simple, comme : licite, legitime.

Avant que de finir cette remarque, il n'est pas inutile d'observer qu'il y a des mots composez de in, lesquels sont inusitez au simple, quand la proposition est affirmative, & usitez quand elle est negative, tels que sont, incompatible, inconsolable, inconcevable, inexplicable ; par exemple, on dira bien, cela n'est pas concevable, cela n'est pas compatible, & cependant l'on ne dira pas, il est consolable, cette difficulté est explicable, cela est concevable, cela est compatible &c. ce sont des bizarreries de l'usage.

Exemple. La jalousie que les Connoisseurs ont les uns des autres, fait qu'au lieu de se rendre justice mutuellement, ils gardent un silence religieux sur le merite des Livres.

On dit : avoir de la jalousie d'une chose, mais on ne dit point avoir de la jalousie de quelqu'un, il faut dire : contre quelqu'un. L'Auteur devoit donc mettre : la jalousie que les Connoisseurs ont les uns contre les autres ; & non, les uns des autres. Il est vray qu'on dit, être

jaloux de quelqu'un, mais on ne dit pas pour cela, avoir de la jalousie de quelqu'un.

Je suis bien trompé si ce n'est là une Phrase Provinciale : Je sçay qu'on dit, il se dit bien des choses de luy, il se dit bien des nouvelles, il se dit bien des mensonges ; mais pour, il se dit que, c'est une Phrase barbare. Il se dit de Saint Ignace, qu'il lisoit tous les jours au matin un des Chapitres de ce Livre, dit un certain Traducteur de l'Imitation. Voila une authorité, je l'avouë ; mais tous les Traducteurs de l'Imitation ne sont pas des modelles de politesse en nôtre Langue.

Cette façon de parler : il n'y a si &c. n'est que du stile mediocre & du discours familier, mais elle y est tres-élegante : Il n'y eut si petit espace qui ne fut rempli de ses troupes, dit M. de Vaugelas. On se portoit, dit le même Auteur, la pointe de l'épée contre le visage les uns des autres, & il n'y avoit homme si lâche qui s'en pût défendre.

Dans le discours sublime, j'aimerois mieux un autre tour, quoi que plus long. Dans l'entretien, par exemple, je ne crois pas qu'on dût faire difficulté de dire : il n'y eut famille si pauvre qui ne s'efforçât de contribuer par ses charitez à une œuvre si sainte ; mais dans un discours d'un stile un peu élevé, je crois qu'il faudroit dire : il n'y eut point de famille, pour pauvre, ou, quelque pauvre qu'elle fût, qui ne s'efforçât de contribuer par ses charitez à une œuvre si sainte.

Imiter ne se dit que du moindre au plus grand, ou d'égal à égal ; & une personne qui parlera bien, ne dira point par exemple, que Dieu imite les hommes, à moins qu'il ne veüille marquer que Dieu prend quelquefois plaisir à s'abaisser jusques-là. On dit, imiter ses Ancestres, imiter les Grands, imiter les Saints, imiter un Auteur. Selon ce principe, je ne sçay si l'on doit approuver l'expression d'un certain Ecrivain, qui aprés avoir parlé du Testament de ce Philosophe, qui ordonna que son corps fût jetté à la voirie, pour être encore bon à quelque chose aprés sa mort : ajoûte qu'un saint Evêque imita la ge-

nerosité de ce Philosophe, dans une maladie dont il crut mourir à Padouë, en legant son corps aux Chirurgiens de cette Ville pour en faire une Anatomie. Il me semble que ce n'est pas bien s'y prendre pour loüer un saint, que de dire qu'il imita la generosité d'un Payen, puisque la vertu d'un Philosophe est fort au-dessous de celle d'un Chrêtien.

Voicy la difference qu'il y a entre ces trois mots. Intestin adjectif ne se dit que dans le figuré, interne que dans le Physique, & interieur que dans le moral. Une guerre intestine, une maladie interne, une joye interieure.

Intestin se dit en mauvaise part, & interne & interieur en bonne & en mauvaise. On ne dira pas une paix intestine, comme on dit une guerre intestine : mais interieur & interne se disent également en bien & en mal : une fiévre interne, un remede interne, une joye interieure, une tristesse interieure.

Personne, à ce que pretend un certain Puriste, n'a besoin d'être averti que ces mots ne se disent pas ; On ne voit neanmoins aujourd'huy que précieux & que précieuses affecter ces sortes de termes, & il n'y a pas long-tems que j'entendois dire de sang froid, Intheologien, Inphilosophe &c. Il faut pourtant tenir ici un milieu, car il y a des mots qui s'accommodent mieux que d'autres de cette particule in, & je me souviens là-dessus d'inconvertible, que j'ay oüy dire avec beaucoup de grace en un sens moral, à un Prédicateur qui possedoit bien nôtre Langue. Si les personnes du Siecle, disoit-il, se convertissent dans le monde, serez-vous inconvertible dans le Monastere ? ce mot est hardi ainsi employé dans le figuré, mais il est bien placé dans cet exemple.

J'ay dit dans mes premieres Réflexions, que ce mot n'étoit bon qu'en Poësie ; je m'en retracte, il est tres-beau en Prose quand on sçait bien le placer ; & il me semble que M. de Vaugelas l'employe si à

propos, en parlant de cette fameuse Ville de Persépolis qu'Alexandre brûla, qu'on pourroit dire encore aujourd'huy avec la même grace qu'il l'a dit autrefois : Tel fut le destin de cette Ville, l'œil de l'Orient & le Siege de son Empire, où venoient autrefois tant de Nations emprunter des Loix pour se policer, qui fut jadis l'unique terreur de la Grece, & qui ayant équipé une Flotte de mille voiles, & assemblé les Armées prodigieuses, dont l'Europe fut inondée, couvrit la Mer de vaisseaux, perça les Montagnes, & les rendit navigables.

J'en dis autant de cet autre Exemple : alors Marie avoüa que le tout-Puissant avoit accompli en elle les promesses qu'il avoit fait jadis à leurs Peres. Ce terme a sur tout de la beauté dans le stile sublime, parce que les vieux mots donnent souvent de la majesté au discours. Le Prédicateur dont nous venons de parler dans la remarque precedente, disoit dans un celebre Auditoire, en parlant de la profession Religieuse, ce seroit une chose bien digne de nos larmes, qu'une profession jadis si venerable vint à tomber dans le mépris par nôtre tiedeur & nôtre negligence. C'est suivant ces Exemples qu'on a dit dans l'Edition nouvelle de l'Imitation, qui paroît à present sous son ancien Titre de Consolation Interieure. David ce Roy si pieux, dansa devant l'Arche par un transport divin, en repassant dans sa memoire les faveurs que Dieu avoit jadis accordées à ses Peres.

L'un des deux Auteurs, dont nous avons déja rapporté tant de fautes, pretend qu'Idole ne convient qu'à des figures fabriquées, pour être l'objet d'un culte Religieux ; il a voulu dire, d'un culte superstitieux, ou bien d'un culte Divin ; car nos Images, par exemple, ne sont pas des idoles, mais cela n'est rien, voyons ce que signifie le mot d'Idole : selon le Grec, il se dit de toute figure, qui nous represente quelque chose ou de vray, ou de fabuleux, si ce n'est dans les Auteurs Ecclesiastiques où il se prend particulierement pour les Dieux des Payens. Homere & Plutarque appellent même de ce nom, les images que l'esprit se forme des objets ; & un autre Auteur appelle ainsi le

corps de l'homme, quand il est mort : l'ame (dit-il) abandonnant le corps son domicile, ne laisse aprés elle qu'un idole froid & corruptible.

Nous n'étendons pas moins en François la signification de ce terme, & nous appellons Idole les spectres, les phantômes, & tout ce qui n'ayant qu'une apparence de verité peut imposer aux yeux : comme, par exemple : Orphée croyoit ramener Euridice, & il ne trouva qu'une vaine idole. Cerisi a dit dans sa Metamorphose :

Et que le sens charmé d'une trompeuse Idole,
Doute si l'oiseau nage, ou si le poisson vole.

Ainsi c'est se tromper que de croire avec nôtre Censeur, que ce terme ne puisse signifier que des Images de faux Dieux.

C'est une expression fort irreguliere, mais fort en usage. Voila un grand orage, il n'y a pas d'apparence de partir par ce tems-là ; pour, il n'y a pas moyen. Il envoya dire aux Grecs, que de penser tirer la guerre en longueur, il n'y avoit pas d'apparence, à cause que l'Hyver étant proche, il n'y avoit pas assez de vivres pour une si grande Armée.

Ce qui rend cette façon de parler irreguliere, c'est qu'il y a quelque chose de sous-entendu. Quand je dis, par exemple, il n'y a pas d'apparence de partir par ce tems-là, cela veut dire ; il n'y a pas d'apparence qu'il soit raisonnable, qu'il soit convenable de partir par ce tems-là. Il y a peu d'expressions irregulieres dans nôtre Langue, dont on ne pût rendre ainsi raison, si l'on vouloit un peu les examiner.

C'est une Phrase dont la construction ne paroît pas d'abord, mais qu'il est neanmoins facile de trouver. Il est, est mis là pour, il y a. Comme quand nous disons, il est des hommes, pour ; il y a des hommes : il est force, est donc mis pour, il y a force. En sorte que quand on dit : il est force que cela soit, c'est comme si l'on disoit : il y

a force, c'est à dire, necessité, afin que cela soit : car le que est mis là pour afin que. Quand une fois les membres plient, il est force, dit M. de Vaugelas, que le corps cede & succombe sous le poids.

Il y a des personnes qui n'oseroient se servir de ce mot que dans la conversation ; on peut neanmoins l'employer ailleurs, & le Pere Cheminais s'en sert, ce me semble, fort à propos dans cet Exemple : je ne dis rien de ces refus outrageans, qu'il faut souvent essuyer ; de ces brusques incartades & de ces éclats fâcheux de creanciers avides, d'autant plus acharnez à nous faire insulte, qu'ils esperent nous contraindre plus aisément par les voyes d'honneur.

Il semble à quelques personnes qu'il suffise de dire inventer sans ajoûter le premier, & qu'on ne puisse inventer, qu'on n'invente le premier. On entend neanmoins dire fort souvent, ces Peuples sont les premiers qui ont inventé la Musique, qui ont inventé la navigation, &c. & c'est fort bien parler ; car comme on peut ignorer une chose qui aura déja été inventée par d'autres, on peut par consequent l'inventer soi-même aprés, & les autres l'auront inventée les premiers ; Aussi M. de Vaugelas ne fait pas difficulté de dire, en parlant des Tyriens. Ce Peuple a été le premier qui a inventé les Lettres. Les raffinemens gâtent tout en matiere de langage.

Ce n'est pas la même chose ; la personne à qui l'on demande des nouvelles d'une autre, est celle à qui l'on s'informe, & la personne dont on demande des nouvelles, est celle de qui l'on s'informe. Si, par exemple, je suis en peine d'un amy & que j'en demande des nouvelles, je m'informe de mon amy : & la personne à qui je m'adresse pour en sçavoir, est celle à qui je m'informe. Les Provinciaux ont besoin de cette Remarque.

Cette façon de parler n'est que du discours familier, mais elle y est élegante. Quoy ? vous verrez regner ce monstre, & vous le souffrirez ?

Pour moy il me tarde que je ne le voye attaché en Croix, payer à tous les Rois & à tous les Peuples de la Terre, la peine de sa perfidie.

Incapable, en quelque sens qu'on le prenne ne convient qu'à la personne. Un homme incapable d'une lâcheté, incapable de faire du mal. La vieillesse rend les gens incapables de travail, &c. on ne dira pas de même, qu'une chose est incapable, & ce ne seroit qu'à un Etranger qu'on pourroit pardonner, de dire : qu'une chambre est incapable de tenir tant de monde ; que ce carosse est incapable de tenir plus de six personnes, c'est à quoy n'a pas pris garde l'Auteur du Dictionnaire Universel, quand il a dit : Cette digue est incapable de resister ; ni l'Auteur des Remarques nouvelles, lequel appelle un roseau, une chose incapable de faire du mal, j'aurois crû ce Grammairien incapable de faire une telle faute.

Ce mot se prend en des significations differentes, quelquefois il marque l'étenduë ou la durée, comme : jusqu'aux extrêmitez du monde, jusques aux Siecles à venir, jusques à la nuit ; & quelquefois seulement la qualité de la chose, sans aucun raport au tems ni au lieu, comme : estre affligé jusques aux larmes, estre triste jusques à la mort, c'est à dire estre affligé jusqu'à verser des larmes, estre triste jusqu'à mourir. Tout le monde entend cela.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit neanmoins que cette derniere expression renferme une équivoque, & que je suis triste jusqu'à la mort, signifie : je suis triste jusqu'au tems de ma mort, ma tristesse doit durer jusques à ce que je meure ; & pour ôter cette pretenduë équivoque, il veut qu'on dise : je suis saisi d'une tristesse capable de me faire mourir. Cette Critique est pour le moins aussi delicate, que celle de celuy qui ne trouvoit pas que ce fut parler nettement, de dire ; vous aimez la chasse, mais je l'aime encore plus que vous. Je crois que nôtre Puriste seroit assez de ce sentiment, & que s'il étoit consulté là-dessus, il diroit que de la maniere que la Phrase est conçûë ; on ne sçait, si je l'aime plus que vous, veut dire : je l'aime plus que je ne

vous aime, ou je l'aime plus que vous ne l'aimez. Ce qu'il dit ailleurs sur les Puissances Ecclesiastiques & Seculieres, me persuade qu'il est d'un discernement assez fin pour cela. Selon ce Puriste, estre malade à la mort, ne signifiera autre chose sinon, estre malade à l'heure qu'on doit mourir, ou lors qu'on va mourir. Je doute qu'un si grand ennemi des équivoques, osât dire : jetter les yeux, & prester l'oreille ; pour dire, regarder & écouter.

L

On me reproche dans un certain Livre, d'avoir dit que labiale étoit bon. La parole labiale. On pretend même que ce n'est pas un mot qui se dise. Voyons ce qui en est. On appelle labiale, en terme de Palais, les offres qui se font simplement de bouche ; & ceux qui étant faits par écrit n'ont pas plus de force, à cause qu'il n'y a point de deniers effectifs qui soient offerts. Labiale est outre cela un terme de Grammaire, les Grammairiens distinguant les lettres en labiales, dentales, gutturales, &c. Peut-on croire aprés cela, que ce ne soit pas un mot qui se dise.

J'appelle faire de mauvaises liaisons de mots, joindre ensemble des termes qui ne sont pas faits l'un pour l'autre, comme : la privation de ce bien (c'est de la vie dont il s'agit) renferme la privation de tous les autres.

La privation ne renferme pas, elle exclud : ainsi le mot de renfermer ne convient pas en cet endroit, il falloit dire : la privation de ce bien exclud tous les autres, ou bien exclud la possession de tous les autres, & non pas renferme la privation de tous les autres, qui est une Phrase Françoise-Allemande, s'il m'est permis de parler de la sorte.

Autre Exemple.

Un Ecrivain assûré du succés de son Livre..... n'y regarde pas de si prés, comme il n'est point éclairé par la crainte du Jugement des hommes, il est sujet à se laisser ébloüir par la premiere lueur de raison & de verité. L'Auteur a voulu dire : comme il n'est point retenu par la crainte, car la crainte n'est pas une lumiere pour éclairer. On dira bien être éclairé par les lumieres de la raison, du jugement, du bon sens, &c. mais par la crainte, cela est nouveau.

Autre Exemple.

Un Livre où le bon sens, l'érudition utile & la veritable politesse brillent de toutes parts.

Le bon sens ne brille pas, c'est l'esprit qui brille ; c'est pourquoy on dit souvent, il n'a pas de brillant, mais il a bon sens ; il ne dit rien qui brille, mais ce qu'il dit est solide. Il ne faut point tant chercher ce qui brille, il faut s'attacher au bon raisonnement ; les pensées brillantes ne sont pas toûjours les plus solides.

On dira bien : le plus grand genie de nôtre Siecle, le plus grand genie de nôtre tems ; mais pour, le plus grand genie de nôtre Langue, pour dire : le genie qui a le mieux sçû nôtre Langue, c'est une Phrase qui m'est suspecte. Si quand on dit : le plus grand genie de nôtre Siecle, cela signifioit : le genie qui a le mieux entendu nôtre Siecle, j'approuverois qu'on dît : le plus grand genie de nôtre Langue ; mais comme le plus grand genie de nôtre Siecle ne se prend point en ce sens, il me semble qu'on doit passer avec peine le plus grand genie de nôtre Langue, pour dire : le genie qui a le mieux possedé nôtre Langue ; autrement il faudra donc dire aussi le plus grand genie des Mathematiques, le plus grand genie des Fortifications, le plus grand genie de la Musique, pour dire : qui entend le mieux, ou qui a le mieux entendu les Mathematiques, les Fortifications, la Musique. Je doute donc que lorsque l'Auteur des Remarques nouvelles, en parlant de la Province où est né M. de Vaugelas, a dit qu'elle a porté le plus

grand genie de nôtre Langue, il ait dit bien correctement ce qu'il a voulu dire.

L'Exemple fera entendre ce qu'on veut dire : il le prit par le bras, il le tira par le manteau. Le premier est bon, & il y a faute au second, il faut : par son manteau, & non : par le manteau. Pour ne point se tromper en ces sortes de Phrases, il n'y a qu'à observer si ce dont on parle, fait partie de quelque chose de nous ; comme la main, le bras, &c. ou s'il nous est purement exterieur, comme nôtre épée, nôtre habit, &c. car dans le premier sens, il ne faut point se servir de son, ni de mon, ni de ton, quand le verbe qu'on employe peut souffrir le pronom se. Ainsi l'on dit : il s'est cassé le bras, il l'a pris par la main, & non il a cassé son bras, il l'a pris par sa main. Mais dans le second sens, c'est à dire lorsque la chose est purement exterieure, il faut se servir de mon, de son & de ton ; comme : je l'ai tiré par son manteau, & non, par le manteau, il m'a tiré par ma robe, & non, par la robe.

Où il les faut placer dans certaines Phrases.

Exemple. Je le veux voir, je veux le voir ; l'un & l'autre est bon ; On peut mettre ces pronoms comme ils se presentent, tantôt devant, & tantôt entre les deux verbes : l'on en trouve des exemples dans les meilleurs Auteurs.

Devant, comme : Si les Payens ont envisagé cette passion comme une honteuse servitude, avec quels yeux les Chrêtiens ne la doivent-ils point regarder : pour, ne doivent-ils point la regarder.

Si vôtre main vous devient une occasion de peché, il la faut couper : pour, il faut la couper.

Ceux qui ont été touchez d'un desir sincere de faire leur salut, se sont persuadez qu'il n'y avoit point d'autre moyen de marcher par la voye étroite, que de l'aller chercher dans les Deserts : pour, que d'aller la chercher.

Cette incertitude de la mort est le plus seur motif qu'on luy puisse proposer, pour le faire sortir de l'état où il est : pour, qu'on puisse luy proposer.

Vous vouliez qu'il vous vinst rendre compte de sa conduite ; le voila, soûtenez si vous pouvez la terreur de ses regards : pour, qu'il vint vous rendre, &c.

Entre les deux verbes ; Comme : c'est bien ici que je puis vous adresser les paroles du Sage : pour, que je vous puis.

Ayez soin de plaire à Dieu, qui ne peut se resoudre à vous perdre : pour, qui ne se peut resoudre.

Pecheurs, quand on veut vous guerir du trop grand soin que vous avez de vôtre corps, cela vous touche peu : pour, on vous veut guerir.

Il y a des occasions où la Phrase est rude, quand le pronom est placé devant, & d'autres où elle est rude, quand il est placé ailleurs ; alors c'est à l'oreille à en juger. Il n'y a personne, par exemple, qui ne sente qu'il est mieux de dire, nous ne pouvons nous en délivrer ; que non pas, nous ne nous en pouvons délivrer. C'est l'épreuve la plus rude ou se puisse trouver la vertu ; que non pas, où puisse se trouver la vertu. Et ainsi de plusieurs autres Exemples.

Apprenons de Zachée comment nous nous devons comporter envers nôtre prochain. Il falloit, comment nous devons nous comporter, cela eust été plus doux ; mais ce ne sont pas là de grandes fautes. Cependant comme on est obligé de montrer toûjours ce qu'il y a de meilleur, il faut souvent éplucher les plus petites choses & descendre jusqu'à des minuties ; & quoy que je me sois peut-être trop étendu dans cette Remarque, je ne crois pas neanmoins pouvoir me dispenser d'ajoûter, qu'encore qu'il soit indifferent de mettre le pronom devant ou aprés, comme nous venons de le montrer : cependant la maniere la plus naturelle de le placer, c'est de le mettre devant les deux

verbes, ou avant les particules qui precedent le verbe : comme sont pas, point, plus, &c. & je remarque que M. de Vaugelas le fait presque toûjours : Il arriva à la Ville de Castobule, où Parmenion le vint trouver : pour, vint le trouver.

Rien ne fit tant paroître la puissance de la fortune, comme de voir que les mêmes Officiers, qui avoient dressé la tente de Darius avec tout l'appareil & le luxe qu'on se peut imaginer, peu d'heures aprés gardoient toutes ces richesses pour Alexandre : pour, qu'on peut s'imaginer.

Je vous veux montrer que je sçay vaincre & obliger les vaincus, pour ; je veux vous montrer.

Ce sable ardent penetroit jusqu'aux os, & s'y attachoit tellement qu'on ne l'en pouvoit tirer : pour, qu'on ne pouvoit l'en tirer.

Un Corbeau volant pardessus l'Autel & s'allant percher sur la prochaine Tour, s'empêtra tellement les aîles, qu'il fut pris à la main : pour, & allant se percher.

La guerre qui luy alloit tomber sur les bras, &c. pour, qui alloit luy tomber. Ce que j'ay dit des pronoms, se doit entendre de la particule en & de la particule y. Comme : s'il en faut croire la renommée, le Peuple de Tyr a été le premier qui a inventé les Lettres : pour, s'il faut en croire.

Il étoit accouru à Peluse une grande multitude de peuple, croyant que le Roy y dust passer. Pour, dust y passer.

J'appelle langage creux un discours où il semble qu'on dise quelque chose, & où cependant l'on ne dit rien ; comme par exemple : ce qui fait qu'on est si tiede pour le Service de Dieu, c'est qu'on n'a que de l'indifference pour accomplir ce qu'il nous commande, c'est qu'on ne se soucie pas de marcher dans ses voyes.

Quel verbiage est-ce la ? J'aimerois autant qu'on me dît, que ce qui fait qu'on est tiede pour le Service de Dieu, c'est qu'on n'a que de la tiedeur pour son Service. En voici un autre exemple d'un de mes Censeurs.

Je conviens avec l'Auteur, que ces mots, prophetisoient au son des instrumens, transportez de l'esprit de Dieu, sont mal rangez ; mais ce n'est pas par la regle qu'il fait qu'il faut toûjours mettre à la fin de la periode les mots qui marquent l'action du verbe, la raison veritable & tout autrement aisée à trouver, pourquoy il le faut corriger comme il le corrige, c'est qu'il semble que transportez se rapporte à instrumens.

Rien n'est plus creux que ce discours. J'ay remarqué que la Phrase n'auroit pas renfermé cette équivoque, si l'on avoit mis à la fin le mot qui marque l'action du verbe, en lisant par exemple : qui transportez... prophetisoient au son des instrumens : & l'on me vient dire, que la raison veritable & tout autrement aisée à trouver, pourquoy elle est defectueuse, c'est qu'elle est équivoque ; c'est comme si l'on disoit, que la raison veritable & tout autrement aisée à trouver, pourquoy un tel est malade, c'est qu'il a la fiévre.

Autre Exemple.

Le meilleur moyen pour bien parler & pour bien écrire, c'est de parler & d'écrire comme faisoit un de nos amis, qui étoit la gloire du Bareau. J'aimerois autant qu'on me dit : le meilleur moyen pour se bien porter, c'est de se porter comme un tel qui n'est jamais malade.

Ces mots sont fort bons, quoy qu'un certain Auteur n'en demeure pas d'accord ; ce n'est pas que son autorité ne vaille quelque chose, mais une raison vaudroit encore mieux, & il n'en a point apporté. Qu'y a-t-il de plus rude dans Latiniser, Franciser, Catholiser, que dans Evangeliser ; ce dernier neanmoins est fort bon. Fonde-t-elle des Hôpitaux, dit un de nos plus polis Ecrivains, elle y joint des Mis-

sions, afin que les Pauvres soient nourris & Evangelisez ? Mais venons à Latiniser : Les Ecrivains François, dit un Auteur dont l'ouvrage paroît depuis quelques années, pour vouloir Latiniser leurs noms, font en sorte qu'on ne les connoît plus. Et l'on a été contraint, poursuit-t-il, de faire un Dictionnaire pour entendre M. de Thou, à cause des mots qu'il a Latinisez.

Selon l'Auteur des Remarques nouvelles, il faut dire : Les Puissances Ecclesiastiques & les Puissances Seculieres, ou bien, les Puissances Ecclesiastiques & les Seculieres ; parce qu'autrement, dit-il, il y a de l'équivoque. Je crois qu'il suffit de proposer cette Remarque, pour faire voir le cas qu'on en doit faire. Le Pere Cheminais, qui pour n'être pas Puriste de profession, n'en sçavoit pas moins nôtre Langue, dit dans un de ses Sermons : Les Libertins qui méprisent toutes les autres Loix divines & humaines, se soûmettent à celle-là. L'Auteur des Remarques auroit dit : les Libertins qui méprisent toutes les autres Loix, les divines & les humaines, ou bien, qui méprisent toutes les autres Loix divines, & toutes les autres Loix humaines : ce langage ne seroit-t-il pas poli ?

Monsieur de Vaugelas dit dans son Quinte-curce : Ils avoient saccagé leurs Villes, brûlé les Temples de leurs Dieux & violé toutes sortes de droits divins & humains. Voila comme a parlé M. de Vaugelas ; mais voicy comme auroit parlé le Pere Bouhours : Ils avoient brûlé les Temples de leurs Dieux & violé toutes sortes de droits divins & toutes sortes de droits humains : ou bien, ils avoient brûlé les Temples de leurs Dieux & violé toutes sortes de droits, les divins & les humains. Cet Auteur n'est-il pas heureux de s'entendre si bien en netteté de stile ?

Les periodes trop longues sont un des plus grands défauts du stile. En voici des Exemples que j'ay tirez d'un Livre que l'Auteur des Remarques nouvelles sur la Langue, regarde comme un modelle de politesse.

Exemple.

La premiere, par exemple, & la plus generale de toutes les regles de la prononciation, puis qu'elle ne souffre pas une seule exception ; & c'est pourquoy je commence par celle-là, cette premiere regle, dis-je, est que toutes les syllabes où il y a une s, qui s'écrit & qui ne se prononce pas, ou qui s'écrivoit, & qui ne s'écrit plus à present, que toutes ces syllabes là sont longues, sans exception. Voila une periode de belle taille, celle qui suit ne l'est pas moins.

Autre Exemple.

Mais un Ecrivain assûré du succez de son Livre, quel qu'il puisse être, & persuadé que personne n'oseroit s'y opposer, qui se sent porté comme sur les aîles des vents par le credit d'une grosse caballe, preste à élever jusqu'aux nuës tout ce qui luy viendra au bout de la plume, & aussi prévenuë pour lui, que lui-même n'y regarde pas de si prés. Ce verbe à la fin est quelque chose à considerer.

Autre Exemple.

La raison veritable & tout autrement aisée à trouver que sa regle, pourquoy il faut corriger ce passage comme il le corrige. C'est qu'au lieu que transporté se rapporte à Prophetes. Il semble de la maniere qu'il est placé, qu'il se rapporte à instrumens qui est tout contre, & avec lequel il s'accorde en genre, en nombre & en cas : qui prophetisoient au son des instrumens transportez de l'esprit de Dieu ; & c'est afin que transportez se rapporte clairement à Prophetes, & qu'il ne puisse pas se rapporter à instrumens, comme il semble s'y rapporter, qu'il faut corriger comme nôtre Critique dit, cette troupe de Prophetes qui transportez de l'esprit de Dieu, prophetisoient au son des instrumens, quoy que cette maniere de construire soit moins naturelle & moins aisée que l'autre, comme je l'ay dit ; mais parce que la necessité d'éviter un faux rapport, doit l'emporter sur ce qu'il y a de

plus aisé dans cet autre ; car il vaut mieux perdre une beauté que de tomber dans un vice, & qu'une Phrase soit moins naturelle, que non pas qu'elle soit équivoque.

Cette derniere periode vaut bien les deux autres ; croiroit-t-on qu'elle fût d'un homme qui me reproche de ne m'être pas assez declaré contre les longues Phrases. Mais en voila assez pour faire voir quel défaut c'est de donner dans les longues periodes.

L'un l'autre sans & ne se dit que dans un sens reciproque, comme : ils s'estiment l'un l'autre, ils s'aiment l'un l'autre. Qui diroit : ils s'estiment l'un & l'autre, ils s'aiment l'un & l'autre, feroit un sens tout different, & cela voudroit dire que l'un s'estime, & que l'autre s'estime aussi. Mais quand le sens n'est pas reciproque, il faut mettre & & dire l'un & l'autre, & non, l'un l'autre : ses parens & ses amis, dit M. de Vaugelas, qui luy devoient la vie, & à qui il avoit donné des Roïaumes, lui avoient ravi l'un & l'autre. Il est visible que l'un l'autre seroit une faute grossiere en cet Exemple.

Ce sont deux choses differentes, de dire : ils se sont tuez l'un l'autre, & de dire : ils se sont tuez l'un & l'autre : le premier signifie qu'ils se sont entre-tuez : & le second, que chacun s'est tué soi-même.

M

Je diray bien d'une personne qui aura offensé quelqu'un par des paroles trop hardies, qu'il a mal parlé ; mais s'il ne s'agissoit que d'une faute de Grammaire, je m'expliquerois tres-mal de me servir de cette expression : il faudroit dire qu'il a parlé mal, parce que c'est parler mal que de se servir d'une expression hors d'usage, & c'est mal parler que de dire des paroles offensantes, sur tout à ceux à qui l'on doit du respect. Ainsi c'est se servir d'une expression propre, que de dire par

exemple : Jesus luy répondit, si j'ay mal parlé, faites voir le mal que j'ay dit : & c'est en employer une impropre, que de s'expliquer comme l'Auteur des Remarques nouvelles, qui dit : c'est mal parler que de dire : Toutes les troupes étoient dans l'étonnement.

Ce Critique en reprenant les autres d'avoir mal parlé, a parlé mal.

Exemple. Les Gaulois ont des figures d'une grandeur démesurée, dont ils remplissent d'hommes vivans les parties qui les composent, & où aprés ils mettent le feu. Un certain Critique dit que ce n'est pas traduire mot à mot, que de rendre membra par, les parties qui les composent ; car cet Exemple est la Traduction d'un passage de Cesar, il pretend qu'il falloit avoir mis les membres & non les parties qui les composent. Cela me fait souvenir de ce Traducteur, qui ne vouloit pas qu'on rendît le mot de domus que par celuy de maison ou de logis, parce qu'il trouvoit dans ceux de demeure & d'habitation plus de syllabes qu'en domus. C'est aimer le stile court, que cela ; & c'est sans doute pour cette raison que nôtre Critique voulant corriger la Traduction de ce passage, dit : ils ont des figures de grandeur démesurée pour d'une grandeur, &c. ce qui est plus court en effet d'une syllabe, il poursuit : dont ils remplissent d'hommes vivans les membres faits d'ozier. Le Latin porte entre-lassez & non faits ; mais apparemment qu'il n'a osé le dire, parce qu'il a trouvé le mot d'entre-lassé plus long que celuy de contexta que porte le Latin ; voila des mysteres que les d'Ablancours & les Vaugelas ne connoissoient pas.

Un Auteur qui se pique de sçavoir parfaitement les bien-seances du langage, a crû qu'il y avoit beaucoup de bien-seance à examiner à fonds, toutes les differentes applications qu'on pouvoit faire du mot engendrer ; & il y a si bien réüssi, que je ne crois pas qu'on puisse rien ajoûter à sa Remarque. On peut dire qu'il l'a épuisée, pour me servir de son terme ; & ceux qui liront à present le Nouveau Testament, auront au moins la consolation d'en mieux entendre la premiere page, pourvû qu'ils y fassent les saintes réflexions que nôtre Auteur y a

faites. Il y a une chose neanmoins où je crois qu'il s'est trompé, c'est lors qu'il pretend qu'au lieu d'engendrer, il faut dire : mettre au monde. Je m'étonne qu'il ne sçache pas que c'est une mere qui met au monde, & que ce terme ne se dit proprement que des femmes.

Cela n'empêche pas qu'on ne puisse s'en servir fort bien, en parlant du pere & de la mere confusément : comme par exemple, si l'on disoit que les parens doivent songer que les enfans qu'ils ont mis au monde, seront un jour leurs Accusateurs devant Dieu, s'ils en negligent l'éducation.

Qu'un pere & une mere qui negligent le soin de leurs enfans, peuvent dire qu'ils les ont mis au monde pour les rendre éternellement malheureux.

Le nouveau Traducteur des Satyres de Juvenal, cité par l'Auteur des Remarques nouvelles, pourroit donc bien n'avoir pas parlé assez juste, quand il a dit : Une simple servante prend un tel ascendant sur l'esprit foible de cet homme, que par des artifices assez grossiers, elle lui fait desheriter les enfans qu'il a mis au monde, & qu'il a élevez. Il eût mieux parlé, s'il eût dit : les enfans dont il est le pere, & qu'il a élevez.

Marescageux ne se doit dire que du lieu, un Païs marescageux, un lieu marescageux ; mais d'une plante qui croistra dans les marescages, ou d'un oyseau qui s'y plaira, on ne doit pas dire que c'est une plante marescageuse, que c'est un oyseau marescageux ; il faut dire : une plante de marescage, un oyseau de marescage. Et l'Auteur des Remarques nouvelles, qui dit que le rozeau est une plante marescageuse, auroit parlé plus proprement, s'il eût dit, est une plante de marescage.

On dit bien les aises de la vie, chercher les aises de la vie ; mais je doute que mesaises se dise, quoy qu'un Auteur nouveau ait écrit : la

delicatesse de sa complexion ne peut soûtenir si longtemps de si cruelles fatigues ; Theore mourut enfin de mesaises.

Cette expression n'agrée pas à tout le monde, je crois neanmoins qu'elle est bonne en parlant d'une armée, d'un train, d'un équipage, & de quelque attirail, comme : il n'étoit pas possible autrement de se faire entendre à tant de gens, à cause du grand bruit que menoient les deux Armées. Mais s'il s'agit, par exemple, d'une personne qui fera du bruit, en parlant & sans sortir d'une place, je doute qu'on puisse se servir de cette expression ; j'aimerois mieux dire alors, quel bruit on fait, il fait bien du bruit, que non pas, quel bruit l'on mene, il mene bien du bruit.

Exemple. Ils interpretoient toutes ses actions en mauvaise part, ils appelloient la frugalité de sa Table une mesquinerie honteuse. Un de mes Critiques reprend là ce mot, parce que, selon lui, la mesquinerie consiste à faire des dépences avec chagrin ; mais il ne prend pas garde que mesquinerie signifie proprement une épargne qui paroît. De là vient qu'on a appellé mesquin tout ce qui laisse voir quelque épargne basse, un habit mesquin, des meubles mesquins. Il est si vray, que le propre de ce terme est de marquer particulierement ce qui paroît d'une épargne, que quelques Arts, comme : la Peinture, la Sculpture & l'Architecture l'ont emprunté, pour signifier une chose pauvre, de mauvais goût, sans air, & où il paroît qu'on a voulu plaindre la dépense, ou le travail.

Quand un mot se doit prendre dans un sens general, il ne faut point se servir de mon & de ma, mais de le & de la. Par exemple, je ne dois point dire que ma lumiere naturelle m'a fait connoître telle & telle chose, que ma compassion m'a porté à faire cela, que ma bienseance m'a obligé à ne rien dire, &c. il faut dire : la lumiere naturelle, la compassion, la bienseance, &c. L'Auteur des Remarques nouvelles n'a pas pris garde à cela, quand il a dit, en parlant des Sentimens de Clearque : ma sincerité m'oblige de dire, que je n'ay rien trouvé de

raisonnable dans ces six Lettres, qui ont pour titre, Sentimens de Clearque, il falloit : la sincerité m'oblige, & non, ma sincerité ; à moins qu'il n'ait voulu dire, que ce n'étoit pas en effet la sincerité, mais sa sincerité seulement qui le faisoit parler de la sorte, c'est ce que je laisse à decider à Clearque & à ceux qui le connoissent.

Il n'y a personne qui ne sçache ce que l'on entend par le nom de mot, & je ne comprens pas quelle faute ce peut être, de dire que gros-Seigneur est un vieux mot qu'on a fait revivre. Gros-Seigneur sont deux mots, me dit-on, & non pas un seul : la judicieuse Critique ? qui ne sçait qu'on n'appelle pas seulement du nom de mot, les expressions qui consistent en un seul terme, mais encore toutes celles dont les termes qui les composent, sont liez ensemble par l'usage, pour porter tout d'un coup à l'esprit l'idée de ce qu'on veut dire : comme sont, par exemple, grand'pere, grand'mere, grand'Messe ; il en est de même de grand'Seigneur. Ce sont deux mots à la verité, mais deux mots que l'usage à joints pour n'en faire qu'un : autrement il faudra dire, que ciel-de-lit n'est pas un mot ; car à bien compter il y en a trois. Arc-en-Ciel, ne sera pas un mot non plus, ni haute-contre, ni basse-contre, ni hautbois, ni paravent, ni parapluye ; car à le bien prendre, c'en est deux, para-pluye, para-vent : comme qui diroit, qui pare la pluye, qui pare le vent. Il en sera de même de contredire, de contremander, &c. & de tous les verbes qui sont composez de la particule entre, comme s'entr'aider, s'entr'aimer, s'entr'accuser, &c. Je dis le même des noms substantifs précedez de cette particule : comme entremets, entremise, entrepas, entretemps, entreveuë, entr'acte, &c.

On ne pourra pas dire non plus que aujourd'huy soit un mot, car aujourd'huy est pour au jour de huy : alors ne sera pas un mot encore, ni doresnavant, ni desormais ; car alors est pour à la hore, ou à la ores, c'est à dire à l'heure ; car on sçait qu'anciennement pour dire heure on disoit ores, & l'on trouve même dans de vieux Livres alors écrit avec un H à l'hors. Doresnavant, ou dorsenavant est venu de là,

car c'est comme qui diroit de ores en avant, c'est à dire de l'heure qu'il est en avant ; desormais en vient encore, & c'est comme qui diroit de ores en mais ; car mais en vieux langage signifie plus du mot Latin magis, on le dit même en quelques Provinces. Il se trouvera encore, que Lieutenant ne sera pas un mot, non plus que demi-Dieu, demi-Lune, demi-vol, demi-ton, demi-lieuë, &c. Plutost ne pourra pas s'appeller un mot non plus, car c'en est deux, plus-tost ; je dis le même de plustard, & d'une infinité d'autres.

Ce qui a trompé nôtre Critique, c'est qu'il n'a pas remarqué qu'il y avoit des mots composez aussi-bien que des mots simples ; car les Grammairiens divisent les mots en primitifs, dérivez, composez, sinonimes, équivoques, &c. or un mot composé est appellé un mot, parce que ceux qui le composent n'en font qu'un avec lui : comme sont, Arc-en-ciel, aujourd'huy, & les autres, que nous avons rapportez.

J'ajoûte à cela, que le nom de mot se donne encore par extension à une sentence, à un apophtegme, à une maxime contenuë en peu de paroles, comme : voila un beau mot de l'Evangile ; il y a sur cela un beau mot de S. Augustin ; S. Ignace disoit qu'il falloit tout faire pour la plus grande gloire de Dieu, c'étoit son mot.

Il ne sera pas inutile, puisque nous sommes sur cette matiere, de remarquer que les mots composez que nous avons, sont faits les uns d'un verbe, & d'un nom, comme : porte-crayon, porte-manteau, porte-enseigne, porte-faix, porte-épée, porte-lettre, &c. ajoûtons-y para-pluye, paravent, passetemps, passeport.

D'autres d'un verbe & d'une préposition jointe à son cas, comme : passepartout.

D'autres d'un verbe & d'une préposition, comme : passe-avant, terme de finance.

D'autres d'une préposition & de son cas, comme : avant-propos, avant-coureur, avant-garde, contr'escarpe, contre-cœur, contre-coup, contre-jour, contre-poids, contre-pied, entre-veuë, entre-mets, entr-acte.

D'autres de deux verbes, comme : peut-être, le sçavoir-faire, le sçavoir-vivre. D'autres d'un adjectif ou d'un substantif, comme : libre-arbitre, grand-pere, grand-mere, grande-Messe, grand-Seigneur, gros-Seigneur, &c. Platte-bande, platte-forme, chauve-souris, chat-huant, sage-femme, sourde-oreille, rouge-bord, main-basse, main-morte, faux-bourg, faux-pas, &c.

D'autres de deux substantifs, comme : gens-d'armes, gens-de bien, porc-épic, corne-muse, &c.

Les noms des jours de la Semaine, comme : Lundy, Mardy, &c. car Lundy est pour dilun, di signifiant jour, & lun signifiant Lune, du Latin dies Lunæ, le jour de la Lune ; Mercredy est pour dimercre, jour de Mercure, & ainsi des autres ; Il y a des Provinces où au lieu de dire Lundi, Mardi, &c. l'on dit même par un langage corrompu : dilun, dimar, dimercre, &c.

D'autres sont composez de deux adjectifs, comme : vray-semblable, faux-semblant, faux-frais, faux-fuyant, faux-bon : D'autres de deux pronoms, comme : quelques-uns, quelqu'un ; D'autres d'un adverbe & d'un adjectif, ou d'un adverbe & d'un participe, comme : bien-faisant, mal-faisant, bien-venu, bien-seant, bien-heureux, mal-heureux, mal-contant, mal-habile, mal-gracieux, mal à droit, un mal entendu, &c.

D'autres d'un adverbe & d'un nom, comme : bien-venuë, bienseance, bien-veillance, bienfait, bien-faiteur, mal-honnesteté.

D'autres de deux adverbes, comme : mal-aisément, mal-heureusement, plustost, plustard, &c.

D'autres d'une préposition & d'un verbe, comme : contre-faire, contre-dire, entre-mettre, entre-lasser, &c.

D'autres de deux particules, comme : bien que, quoi-que, pourquoy, pour que. J'ajoûte qu'entre les mots composez que nous avons, les uns sont faits d'une préposition Grecque & d'un mot François, comme : anti-chambre, anti-cour, anti-datte, anti-Pape.

D'autres d'une préposition Grecque & d'un nom Grec, comme : Antidote, antipathie, antitheze, Catalogue, catastrophe, periode, periphrase, epigramme, épilogue, Epiphanie, Episcopat, Epitaphe, &c. Parenthese, paralysie, paraphrase, Anachorette, Anagramme, Anatomie, analogie, &c. Amphiteatre, amphibie, apoplexie, apostat, apostolat, apostrophe, &c.

D'autres d'un nom Grec & d'un verbe Grec, comme : antropophage, misantrope.

D'autres d'une préposition toute Latine & d'un mot François, ou Francisé, comme : interdire, intérdiction, interjection, interposer, interregne, intervenir, intromission, circonference, circonlocution, circonvoisin, transcrire, transformer, transformation, transmettre, transmission, transmigration, transporter, transposer, transplanter, transfiguré, transfiguration, subalterne, subdelegué, subdiviser, subdivision, subordonner, subordination, subvenir, préjugé, préliminaire, prémediter, prémunir ; à quoy nous pouvons ajoûter extraordinaire.

D'autres d'un adverbe Latin, & d'un mot François, comme : satisfaite.

Je finis cette Remarque, en observant que les noms de nombre sont la plûpart des mots composez, comme : dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt-un, &c. en sorte que dix-neuf, quoy que composé de dix &

de neuf, est regardé comme un seul mot, vingt-un tout de même, trente-un & les autres.

Cette Remarque peut servir à decider la question que l'on propose quelquefois, s'il faut dire : vingt-un cheval, ou vingt-un chevaux ; car vingt-un étant regardé comme tout un mot, & ce mot marquant un plurier, il est visible qu'il faut dire vingt-un chevaux, & non pas, vingt-un cheval.

Le genie de nôtre Langue ne sçauroit s'accommoder de ces mots Latins, dont certaines gens ont coûtume d'entre-lasser leurs discours, pour s'épargner la peine de chercher des mots François qui puissent exprimer ce qu'ils veulent dire.

Je ne veux qu'un ou deux Exemples pour faire voir combien ce défaut est désagreable.

Exemple. Quoique le mot de garde soit regulierement masculin quand il signifie custos, & qu'il ne dût être feminin que lors qu'il signifie custodia, neanmoins lorsque l'on parle d'un corps entier, l'usage l'a fait feminin : les Gardes Françoises.

Je suis surpris que l'Auteur de cet Exemple n'ait pas évité ce Latin, quand ce n'auroit été qu'en faveur des Dames.

Mais ce qui rend encore le Latin de plus mauvais goût dans le François, c'est lors qu'il n'y sert de rien ; & qu'au lieu de suppléer à quelque mot, il se trouve inutilement joint avec le mot François qu'il signifie : En voici un Exemple du même Auteur : Fastidieux se dit aujourd'huy d'un homme désagreable, qui dit des choses frivolles & qui s'applaudit de ses sottises, je n'ay jamais veu un homme si fastidieux ; il est pris là dans la signification active, qui parit fastidium, qui donne du dégoût. Il falloit : il est pris dans la signification active qui donne, ou qui cause du dégoût ; & retrancher ce Latin qui ne sert de rien.

C’est une maniere de parler assez ordinaire que, je vous demande mille pardons, mais je ne sçay si elle est du bon usage. On ne demande ni deux ni trois pardons, mais on demandera bien deux fois & trois fois pardon. Je crois qu’il en est de même de mille, & qu’on doit dire, demander mille fois pardon, au lieu de demander mille pardons. Je vous demande mille fois pardon, Monsieur, si &c. & non, je vous demande mille pardons, Monsieur, si &c. le premier est asseurement plus correct & plus poli.

On dit mortellement blessé, & blessé à mort : mortellement malade, & malade à la mort. Il y a en cecy beaucoup de bisarrerie, car encore qu’on dise blessé à mort, on ne dit pas de même malade à mort, mais à la mort : & quoy qu’on dise malade à la mort, on ne dit pas de même blessé à la mort, mais à mort, pour dire : avoir une blessure mortelle.

Je sçay bien qu’on peut trouver de l’équivoque à dire, malade à la mort, au lieu qu’il n’y en a point à dire, malade à mort. Mais l’usage ne se regle point sur ces rafinemens grossiers ; il les faut laisser à ceux qui trouvent de l’ambiguité dans ces paroles de l’Evangile, mon ame est triste jusqu’à la mort, & qui croient que cela veut dire, jusqu’au tems de ma mort, jusqu’à ce que je meure.

N

De ce qu’un mot se dit par licence en Poësie, il ne s’ensuit pas qu’on puisse s’en servir en Prose : cependant pour persuader que je me suis trompé, de croire que natal n’avoit point de feminin, on me cite ce Vers cy :

Renonçant aux douceurs de sa natale Terre,
Aux plus lointins Païs alla chercher la Guerre,

Comme si une licence de Poëte pouvoit faire authorité pour la Prose ; On ne dit point en Prose sa ville natale, sa terre natale, sa demeure natale, sa journée natale, pour son lieu natal, son païs natal, son air natal, son jour natal.

Exemple : Paris, Lyon & Vaugelas, se servent tous trois de ce mot.

Je dis que ces noms propres sont ridicules ensemble de la maniere qu'ils sont mis icy ; il faudroit, afin qu'il n'y eût point de faute, qu'ils fussent ou tous trois des noms d'hommes, ou tous trois des noms de païs : l'Auteur des Remarques nouvelles n'y a donc pas fait réflexion, sans doute, quand il a dit Genéve, Louvain & Marolles, disent tous trois, je ne boiray point de ce fruit de vigne ; Qui ne croiroit à ce langage, que Genéve, Louvain & l'Abbé de Marolles, sont trois personnages dont nôtre Auteur veut parler ?

O

Il y a des occasions où il est plus poli & plus modeste de se servir de on, en parlant de soi-même, que de se servir de je.

L'ouvrage qu'on donne au public, dit le Pere Bouhours, en parlant de son propre ouvrage, n'a rien de commun avec celuy qui a pour titre l'Art de penser : Il est visible que cela est mieux, que de dire : l'ouvrage que je donne au Public.

Le même Auteur dit ailleurs ; l'exemple fera entendre ce qu'on veut dire, pour, ce que je veux dire. Il est certain que ces manieres de parler ont quelque chose de plus poli que de dire toûjours je, quoi qu'un de mes Censeurs me reproche, comme une grande faute, d'avoir dit dans la Preface de mon premier Volume, « Ce qu'on se propose dans ces Réflexions, est d'éclaircir les doutes que l'incertitude de nôtre Langue fait naître tous les jours. En revoyant cet ou-

vrage on s'est crû obligé ». Il pretend que je devois dire, Ce que je me propose dans ces Réflexions est, &c. en revoyant cet ouvrage je me suis crû obligé. Cela est assez digne de la politesse d'un homme, qui pour condamner un Livre qui luy déplaît, dit froidement que quelque peu de bruit que ce Livre fasse dans le monde, il n'en est pas moins bon à fournir des exemples, des sentimens & des manieres qu'il n'approuve pas. Mais il faut pardonner ce langage à un Auteur, qui avouë que s'il n'écrit pas poliment, ce n'est pas faute d'en avoir envie, & d'estimer ceux qui le font. Sur quoy je ne puis m'empêcher de luy adresser ces paroles d'un Ancien. Eum ego si te putem cupere esse, facilè intelligo esse non posse. Cic. orat. in Quint. Cæcil.

Il ajoûte que cette maniere de parler de soi-même, en se servant du terme de on, est une espece de pluriel équivalent au nous, dont se servent les Rois & les autres Puissances. Froide raillerie, il faut commencer par apporter de bonnes raisons, & puis on peut, si l'on veut, se donner carriere.

On ne se dit que des hommes & jamais de Dieu, c'est une Remarque dont plusieurs personnes ont besoin. On ne parle point de Dieu par on. C'est à quoy l'Auteur des Remarques nouvelles devoit bien avoir pris garde dans cette Traduction de l'Imitation dont il fait de si grands Eloges. Au jour du Jugement, dit-il, on ne nous demandera pas ce que nous avons leu, mais ce que nous avons fait.

Aquoy cet on se rapporte-t-il, qu'à Dieu ? Il falloit donc : Dieu ne nous demandera pas, & non pas, on ne nous demandera pas ; jamais un on, dit un judicieux Critique, ne fut souffert par rapport à Dieu dans un discours raisonnable.

Il y a des personnes qui aiment mieux dire, le peché d'Origine, que le peché Originel, c'est une delicatesse un peu poussée. J'avouëray cependant que dans un discours d'éloquence, le peché d'origine seroit

peut-être meilleur que le peché Originel. Le Pere Cheminais se sert presque toûjours du premier.

On sçait assez quelle corruption le peché d'origine a laissé dans toutes les puissances de nôtre ame.

Le peché d'origine a produit dans l'homme deux effets également dangereux.

Il ne s'ensuit pas qu'on puisse dire, la grace d'origine, on dit toûjours la grace originelle, la Justice originelle.

On dit le onze mieux que l'onze, mais on dit l'onziéme plûtôt que le onziéme, nonobstant l'autorité d'un de nos meilleurs Ecrivains, qui dit : il prit avec luy Antoine & la onziéme Legion. J'ay déja touché dans mes premieres Réflexions cette Remarque, qu'un de mes Critiques n'a pas entenduë, m'attribuant tout le contraire de ce que j'ay dit.

P

Exemple. Cela ne peut être qualifié de cette sorte, que par une injustice extrême, dit un de nos Critiques ; il falloit : qu'avec une injustice extrême, ou bien, sans une injustice extrême : l'autre Phrase est Provinciale.

On dira bien, il commença par dire que, &c. il commença par nous marquer ses sentimens. Il n'y a gueres que ce verbe commencer qui se construise de la sorte avec un infinitif précedé de la particule par. On ne dira pas de même, il finit par dire que : il finit par luy marquer ses sentimens ; mais on dira bien, il finit par des réflexions sur l'éloquence : il finit son discours par deux ou trois réflexions sur l'aveuglement des hommes. Ce que je dis de finir, je le dis de la plûpart des

autres verbes ; & je ne comprends pas comment l'Auteur des Remarques nouvelles a pû parler si improprement, que de dire : je m'étonne que des gens qui se piquent de politesse ayent traduit, Abraham genuit Isaac, par dire Abraham engendra Isaac. Quelle Phrase ! traduire un passage par dire ; il falloit mettre : je m'étonne que des gens qui se piquent de politesse, ayent traduit, Abraham genuit Isaac, par, Abraham engendra Isaac, & non, par dire. Il y a bien plus lieu de s'estonner, qu'un Censeur aussi éclairé, & qui se mesle de tout reprendre, fasse des fautes si sensibles.

C'est une faute que mille gens font de dire, c'est un Livre qui parle bien, ce Livre parle mal ; il faut dire, c'est un Livre bien écrit, ce Livre est en beau langage, &c.

Le Pere Bouhours a été repris d'avoir dit : il ne se faisoit gueres de discours, qui ne parlât d'Epaminondas & de Cambisez. Et il avouë dans la suite de ses Remarques, qu'on l'en a repris avec raison, & qu'il devoit dire, où il ne fût parlé, & non pas, qui ne parlât d'Epaminondas, &c. En effet on dira bien qu'un Livre, ou qu'un discours traite de telle chose, mais non pas, qu'il parle, la Phrase est Provinciale. Mais si l'on ne dit pas qu'un Livre parle, on dit encore moins qu'un Livre s'exprime : C'est neanmoins la Phrase dont se sert un de mes Critiques en voulant me reprendre. Je serois bien fâché, dit-il, de relever toutes ses fautes contre la justesse & la netteté de l'expression, ce ne seroit pas si-tôt fait, pouvant dire avec verité, que je n'ay gueres veu de Livre qui s'exprime moins proprement & plus imparfaitement. Nôtre Critique cette fois pouvoit s'exprimer plus proprement & plus parfaitement.

La question est au sujet de ces paroles de Quintilien : parco nominibus viventium. Qu'un certain Auteur a traduites de cette sorte : mais je ne parle point des vivans, sans prendre garde qu'il y a bien de la difference entre, ne parler pas d'une personne, & ne la nommer

pas ; par exemple : je parle à present du Traducteur de ce passage, & je dis qu'il l'a mal traduit, mais je ne le nomme pas.

Grand parleur marque une habitude, comme a fort bien remarqué l'Auteur des Remarques nouvelles : ainsi il ne faut pas s'en servir dans des endroits où il n'est question que d'un acte, comme il l'observe encore fort bien. On ne dira donc pas à quelqu'un, qui ira prononcer un discours, ne soïez pas grand parleur dans vôtre discours, parce qu'il n'est question là que d'un acte, ce qui ne peut pas faire une habitude : mais si parlant de tous les discours que peut faire une personne, je disois, ne soïez pas grand parleur dans vos discours ; je dirois bien, parce qu'il s'agit alors de plusieurs actes reïterez, qui peuvent former une habitude : je ne diray donc pas à une personne qui se mettra à prier Dieu, ne soyez pas grand parleur dans la priere que vous allez faire, parce que ce seroit luy dire, ne vous faites pas une habitude de parler beaucoup dans la priere que vous allez faire : ce qui seroit ridicule.

Mais si parlant en general des prieres qu'on a coûtume de faire tous les jours, je disois : qu'il ne faut pas être grand parleur dans ses prieres, je m'expliquerois bien ; parce que c'est comme si je disois, qu'il ne faut pas se faire une habitude de parler beaucoup dans ses prieres, qui est une expression qu'on ne sçauroit reprendre en cette occasion, comme dans l'autre Exemple ; parce qu'il s'agit ici de toutes les prieres generalement, & par consequent d'un grand nombre d'actes qui étant reïterez, peuvent former une habitude. Il faut donc que l'Auteur des Remarques nouvelles sur la Langue se soit mépris, quand il a trouvé à redire qu'on ait mis dans le Nouveau Testament, ne soyez pas grand parleur dans vos prieres, puis qu'il luy étoit facile de voir qu'il ne s'agissoit pas dans ce passage d'une seule priere en particulier, mais de toutes les prieres en general.

On ne dira point que le Soleil apparoît, que la Lune apparoît ; mais s'il paroissoit quelque chose de nouveau dans le Ciel, qui tinst du pro-

dige & qu'on regardât comme un signe particulier envoyé de Dieu, alors il faudroit se servir de apparoître ; on dira mieux, par exemple, que les hommes seront effrayez à la fin du monde, par les signes qui apparoîtront dans le Ciel, que non pas, par les signes qui paroîtront. Et si en parlant de l'Etoille que virent les Mages à la naissance de Nôtre-Seigneur, je disois qu'Herode s'informa du tems que l'Etoille leur étoit apparuë, je m'exprimerois mieux, que si je disois, du temps que l'Etoille leur étoit paruë. Je sçay bien que l'Auteur des Remarques nouvelles sur la Langue, reprend les Traducteurs du Nouveau Testament d'avoir traduit de la sorte ; mais c'est que ce Grammairien pretend qu'apparoître ne se dit que des Spectres & des esprits, & c'est en quoy il se trompe. Apparoître se dit de tout ce qui paroît, ou miraculeusement, ou magiquement, pour disparoître peu aprés.

Cet Auteur pour appuyer son sentiment, rapporte entr'autres exemples celui-ci ; Jesus-Christ apparut à ses Disciples, mais cet Exemple est fort mal choisi ; car lorsque Jesus-Christ apparut à ses Disciples, ce ne fut point en qualité de Spectre ni d'esprit, puisque même dans une de ses apparitions il demanda à manger à ses Apôtres, pour leur faire voir qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre. Nôtre Grammairien est sujet à se méprendre quelquefois.

Exemple. L'Infamie consiste dans les choses, mais un mot participe de cette infamie, quand il expose la chose infame qu'il signifie plûtôt comme plaisante, que comme criminelle.

Cette Phrase : participer d'une chose paroît barbare à un de nos Critiques ; je demande, dit-il, s'il n'est pas mieux de dire : participer à une chose, que participer d'une chose. Je réponds, que lorsque participer signifie entrer en partage, on dit participer à, comme : Un associé participe à tous les droits de la Societé, la Communion des Saints nous fait participer à toutes les prieres des fideles ; celuy qui porte les autres au mal, participe à leur peché ; celuy qui écoute le médisant, participe à sa médisance.

Mais quand participer signifie tenir de la nature ou de la qualité d'une chose, on dit participer de, comme : les termes participent quelquefois de l'infamie des choses qu'ils signifient, le loup participe du chien, l'abricot est un fruit qui participe de la pêche & de la prune, dit l'Auteur du Dictionnaire Universel. Cette fille participe de l'humeur de sa mere.

C'est à dire que participer à, se dit à l'égard d'une chose purement exterieure : comme participer aux frais, à la dépense, participer au peché d'autruy ; participer aux prieres des fideles. Et que participer de, se dit de ce qui est propre à la chose qui participe, comme : la grenoüille participe du cris du corbeau, Il y a des animaux qui participent de l'homme, la plûpart des couleurs participent les unes des autres ; Les pierres dont on tire l'alun, dit un de nos Auteurs, participent de la nature du plomb. Ce seroit un plaisant jargon de dire, avec nôtre Censeur, qu'il y a des animaux qui participent à l'homme, que les couleurs participent les unes aux autres, & que les pierres dont on tire l'alun participent à la nature du plomb.

Exemple. L'observation des Loix ne passe point pour honteuse, quand les grands en font une publique profession, & l'on fait gloire de suivre ceux que la gloire suit toûjours. Je demande, dit un certain Auteur, en quel païs du monde c'est que l'observation des Loix passe pour honteuse ? Cette demande fait voir que les choses les plus claires sont souvent ignorées, & qu'il n'est pas toûjours inutile d'examiner les mots les plus ordinaires ; il faut donc remarquer que quand on dit qu'une chose passe pour telle, on n'entend pas qu'elle passe generalement pour cela dans l'esprit de tout le monde, mais seulement de la plûpart ; & si en déplorant le desordre du Siecle, je disois que la Comedie passe pour un divertissement permis, je parlerois bien ; quoy que cependant il y ait une infinité de personnes éclairées & vertueuses, dans l'esprit de qui elle ne passe point pour telle : ainsi quand nôtre Auteur demande en quel païs du monde c'est que l'ob-

servation des Loix passe pour honteuse, on peut lui répondre que c'est dans tous les païs parmi le monde corrompu ; mais puisque nous sommes sur ce passage, je suis d'avis de n'en pas faire à deux fois, & de raporter tout d'un tems la Critique que cet Auteur fait du reste de l'Exemple, quoy qu'elle n'ait pas beaucoup de raport à nôtre Remarque : cela fera toûjours voir quel fonds on doit faire sur ce qu'il avance.

Et l'on fait gloire de suivre ceux que la gloire suit toûjours. Qui luy a dit, s'écrie nôtre Critique, que la gloire suit toûjours les grands ? Est-ce qu'ils observent toûjours les Loix ? Il n'auroit pas fait cette demande, s'il avoit pris garde qu'il y a une gloire naturellement attachée à la grandeur, laquelle attire aux grands le respect & la veneration des peuples, sans que les grands en soient pour cela plus fideles Observateurs des Loix de l'Evangile.

Ce mot en terme de mépris, se met à bien des choses. Un pauvre raisonnement, un pauvre ouvrage, de pauvres remarques, un pauvre Sermon, une pauvre raison, un pauvre genie, &c. On dira d'un homme riche, mais sans esprit, c'est un pauvre homme que cet homme là ; enfin il n'y a presque rien à quoy l'on n'applique aujourd'huy le mot de pauvre dans le sens méprisant, où je le prends ici : C'est un pauvre signe que de ne pas aimer le travail : quand en citant un Livre, on met à la marge, comme a fait l'Auteur des Remarques nouvelles, à quelle Enseigne il se vend : c'est une pauvre marque, il faut que ce soit un pauvre Livre.

On se sert du mot de pauvreté au même sens, comme : il y a quantité de Livres qui sont pleins de pauvretez ; cet Auteur ne dit que des pauvretez : il y a des gens qui quand ils sont en colere vous disent cent pauvretez : les petits esprits se choquent aisément, & pour une bagatelle ils vous diront cent pauvretez.

Ce mot mis à cet usage emporte toûjours avec soy une idée de bassesse & de petitesse ; si un homme, par exemple, qui devroit avoir de la gravité & de la sagesse, & qui seroit en effet d'une Profession & d'un âge à cela, venoit à se piquer mal à propos, & à se répandre en injures, les emportemens de sa bile meriteroient d'être appellez des pauvretez, parce que cette colere marqueroit de la petitesse d'esprit ; comme, s'il traitoit par exemple de mal-honneste homme une personne qu'il ne trouveroit pas de même avis que luy sur le stile de quelque Auteur, ou sur quelque point de Grammaire. Horace tourne agreablement en ridicules ces especes de gens dans quelqu'une de ses Epîtres.

J'avouë que si en reprenant un Auteur d'une faute de langage & de quelque défaut de stile, on prenoit de là occasion d'attaquer ses mœurs ; qu'on le raillast par exemple, sur un mot, comme on a raillé autrefois un de nos Grammairiens sur Prosateur ; j'avouë dis-je, que ce procedé interesseroit assez la charité Chrêtienne & l'honnesteté civile, pour qu'on pût avoir du chagrin contre celuy qui en seroit l'Auteur, sans que ce chagrin dût meriter le nom de pauvreté. Mais ce n'est pas dequoy il s'agit ici, & je ne parle que de ces emportemens bas & pueriles qui n'ont point de fondement, & je dis qu'on les doit qualifier du nom de pauvretez, parce qu'ils font voir en effet dans ceux qui en sont capables, un grand besoin d'esprit & de jugement.

Ce mot qui déplaît tant à un certain Auteur, peut neanmoins trouver sa place dans le discours. Peinturer, c'est appliquer des couleurs sans art. Un barboüilleur peinture, il ne peint pas ; c'est ce qui a fait dire à un de nos Ecrivains, on vous taillera un Hercule, on le peinturera comme étoit le vôtre. Au lieu que peindre, c'est representer avec le pinceau la figure de quelque objet : comme, d'un oiseau, d'un arbre, d'un homme, d'une campagne, &c. Mais il faut remarquer, qu'en parlant de l'objet representé, on doit dire peint, peinte, un païsage bien peint, un homme bien peint : au lieu qu'en parlant du sujet

surquoy l'objet est representé, il faut dire peinture, peinturée, des volets peinturez, une maison peinturée. On dira d'un beau carosse, qu'il est bien doré & bien peinturé, & non bien peint. Un carrosse peint, est un carrosse en peinture. Je diray de même, voila une Eglise bien dorée & bien peinturée : & si pour donner à quelqu'un l'addresse d'un chemin, je luy disois qu'il trouvera une maison peinte, voulant luy faire entendre qu'il trouvera une maison peinturée, ce seroit luy parler d'une enseigne plûtôt que d'une maison : car enfin une maison peinte, c'est une maison en peinture. J'ay dit que peinturer, c'étoit appliquer des couleurs sans art ; mais il ne faut pas conclure de là, qu'il ne se dise jamais qu'en ce sens : peinturer s'employe quelquefois aussi-bien que son participe, en parlant du sujet sur lequel on applique les couleurs, soit que l'on peigne effectivement quelque chose, ou que l'on n'applique que des couches ; on dira par exemple, d'une personne qui fera faire des peintures à sa maison de campagne, qu'il fait peinturer sa maison, & non pas qu'il l'a fait peindre, ce qui seroit équivoque : car faire peindre sa maison, c'est la faire mettre en tableau. Voila ce que c'est que peinturer & peinturé.

Je m'étonne que M. Richelet & M. Furetiere se soient trompez là-dessus, comme ils ont fait ; l'un, de dire que peinturé signifie qui n'est couvert que d'une seule couleur ; & l'autre, de croire qu'il signifie seulement ce qui est couvert de couleur sans aucun art particulier, surquoy il cite ces exemples qui ne laissent pas d'être bons : en plusieurs lieux les maisons sont peinturées en dehors, on peinture les volets, les travées, la menuiserie : ce que disent ces deux Auteurs, fait toûjours voir qu'ils n'ont pas regardé peinturer comme un mauvais mot.

J'ay remarqué que ce terme se disoit du sujet sur lequel les couleurs étoient appliquées ; mais il ne faut pas oublier ici qu'il y a une exception à cela, & que l'on dit de la toile peinte, un habit de toile peinte, des rideaux de toile peinte.

Je ne pretends pas soûtenir non plus qu'il n'y ait point d'exception dans ce que j'ay dit de peinturer, car je crois qu'il faut dire : par exemple, qu'un homme se peint la barbe, les sourcils, que les femmes se peignent le visage, &c.

J'adjoûte encore qu'il vaut mieux quelquefois dire, mettre en couleur, que peinturer : comme, je veux faire mettre cette cheminée en couleur, j'ay fait mettre en couleur la porte de mon jardin, &c.

J'ay déja fait une remarque là-dessus dans mes premieres Réflexions ; mais le Pere Bouhours qui a voulu encherir, sur ce que j'ay dit, me donne occasion de la retoucher. Voici donc ce qui en est.

Je pense à vous, marque une pensée qui ne fait que passer, & je pense en vous, une pensée qui dure & dont on s'occupe avec complaisance. Un ami qui vous remerciera d'avoir jetté les yeux sur luy pour une affaire dont vous l'aurez jugé capable, vous doit remercier d'avoir pensé à luy. Mais un autre à qui vous aurez mandé que vous n'êtes occupé que de luy, & que vous attendez avec impatience son retour, vous doit remercier de ce que vous pensez en luy. Le Pere Bouhours qui a voulu reformer ma remarque dit que penser en, regarde les sentimens tendres du cœur ; mais il est certain que quelque tendre que soit une pensée, si l'on ne s'en occupe point, si elle ne dure pas, on doit dire penser à, & non, penser en.

Quoi qu'on dise imperceptible, on ne dit point perceptible, comme je l'ay déja observé dans la Remarque sur les mots composez de in ; c'est une bisarrerie de l'usage contre laquelle les meilleures raisons ne peuvent rien. Mais ce n'est pas dequoy je me suis proposé de parler principalement dans cette Remarque : c'est du mot imperceptible que quelques personnes employent mal à propos, faute d'en sçavoir l'usage. Je dis donc qu'imperceptible ne se dit gueres que par rapport aux objets de la veuë, comme : le Microscope nous découvre plusieurs

choses imperceptibles. Il sort de la terre des vapeurs imperceptibles qui s'épaississent dans l'air & y forment des nuées.

Ainsi on dira fort bien que les parties de l'air sont si petites & si delicates, qu'elles sont imperceptibles, c'est à dire qu'on ne les voit point : que ce qui fait l'odeur d'une fleur sont des parties fines & imperceptibles qui s'en détachent & qui viennent à nous.

Imperceptible se pourra peut-être dire aussi en d'autres occasions, que par rapport à la veuë ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne se dit point du bruit ni du son ; & un bruit, un son imperceptible, est un langage peu exact, pour dire, un bruit, un son qu'on n'entend presque pas. C'est une faute que l'Auteur des Remarques nouvelles devoit avoir corrigée dans sa Traduction de l'Imitation. Heureuses, dit-il, les oreilles qui sont bouchées aux tumultes du monde pour recevoir le son presque imperceptible de ce divin langage. Si on pouvoit voir les sons, l'expression seroit bonne.

Exemple. Le pain dont nous nous nourrissons, c'est une inhumanité, &c. de peur que nous ne nous nourrissions, &c. ces sortes de Phrases sont à éviter, parce qu'elles sont rudes à prononcer. J'aimerois mieux dire, le pain que nous mangeons, ou bien, le pain qui nous sert de nourriture, c'est une cruauté, &c.

Exemple. On ne doute point qu'aprés la Sainte-Ecriture, il n'a paru jusqu'ici aucun ouvrage dont la lecture soit si salutaire à une ame qui a dessein de se donner toute entiere à Dieu, dit un certain Traducteur de l'Imitation. Cet il n'a paru, est une faute en cet endroit, parce que le verbe douter, veut toûjours le subjonctif, comme : je ne doute point que cela ne soit : on ne doute point qu'il ne soit parti. Mais est-ce que pour corriger cet exemple, il faut dire : on ne doute point qu'aprés la Sainte-Ecriture il n'ait paru jusqu'ici aucun ouvrage ; non sans doute ce seroit tres-mal parler, parce que la particule ne qui vient aprés le verbe douter se prend toûjours dans un sens affirmatif ; comme : je

ne doute point qu'il ne l'ait dit, ce qui est la même chose que, je suis seur qu'il l'a dit. Or on ne peut pas tourner de la même maniere l'exemple dont il s'agit, en disant, on est seur qu'aprés la Sainte-Ecriture, il a paru, &c. Ainsi de quelque côté qu'on le regarde, il est deffectueux. Pour le corriger, il faut changer la Phrase en sorte que cette particule ne devienne affirmative ; & pour cela, il n'y a qu'à mettre : l'on ne doute point qu'aprés la Sainte-Ecriture, cet ouvrage ne soit un des plus utiles & des plus salutaires à une ame qui a dessein de se donner à Dieu.

Un amour éclairé, dit un autre Traducteur de l'Imitation, considere plus l'affection que la valeur du present. Je dis que cette Phrase est impropre, parce qu'on ne dit point l'affection d'un present, pour dire l'affection avec laquelle un present est fait. Le Pere Bouhours devoit avoir corrigé cet Exemple, en mettant : un amour éclairé considere plus l'affection qui fait faire le present, que la valeur même du present, ou bien, l'affection qui accompagne le present que la valeur du present ; ou encore : considere moins la valeur du present, que l'affection qui le fait faire. Il y avoit mille autres tours à prendre.

En voicy des Exemples d'un Auteur, que le Pere Bouhours cite dans la Suite de ses Remarques nouvelles, comme un modele sur la Langue.

« Si le mot que cette nouvelle maniere de parler détourne de son vray sens, n'y étoit pas si necessaire & si frequent dans le langage qu'il y est, elle pourroit durer ; mais donnant, comme elle fait, occasion à tout moment à des équivoques dans le nouveau sens, où l'on s'en sert : il est seur que quand la fureur de la mode souveraine pour un tems en toutes choses sera passée, la necessité que l'ancien sens de ce mot en a, & la suite de l'équivoque qu'il fait quand on l'employe au lieu de grand, le feront rentrer dans ses premieres bornes. »

C’est du mot de gros dont il s’agit ; si ce n’est pas là du galimatias, il n’y en a point au monde.

Autre Exemple.

« Vous jugerez si l’Auteur que vous m’avez envoyé des Réflexions sur l’usage present de la Langue Françoise, n’est point de ce nombre » ; quelle Phrase ! l’Auteur que vous m’avez envoyé des Réflexions.

Autre Exemple.

« On met le Critique dans une espece de necessité de se défendre à son tour, qui au lieu de pardonner quelque chose au chagrin naturel, à tout Auteur d’être critiqué, oublie qu’il est le premier aggresseur. » Cela n’est point net, & ce pronom qui est trop éloigné du mot auquel il se rapporte, il falloit prendre un autre tour & dire : le Critique se trouve dans une espece de necessité de se défendre à son tour, & au lieu de pardonner quelque chose, &c. il oublie, &c.

Autre Exemple.

« Ciceron a trouvé que Demosthene, & Horace qu’Homere même sommeilloient de tems en tems. » Ne semble-t-il pas que cela veüille dire que Ciceron a trouvé qu’Horace sommeilloit ? & cependant le sens est, que c’est Horace qui a trouvé ce défaut dans Homere.

Autre Exemple.

Ce genre d’écrire ne devroit être permis que contre des Auteurs qui meritent châtiment, tels sont les Livres qui offensent la Religion & l’Estat.

Cela n’est pas net, il parle des Auteurs ; & puis il dit, tels sont les Livres, il falloit : ce genre d’écrire ne devroit être permis que contre

des Auteurs qui meritent châtiment, comme sont ceux, ou bien tels que ceux qui offensent la Religion ou l'Estat, cela eust été plus clair.

Autre Exemple.

Il n'est pas permis de nommer les Auteurs, quand ils ne se nomment pas, quelques connus qu'ils puissent être d'ailleurs, comme a fait un celebre Grammairien de nôtre tems.

Que signifie cela ? & qu'a donc fait ce Grammairien ? est-ce qu'il s'est nommé ou qu'il ne s'est pas nommé dans son Livre, ou bien qu'il a nommé, ou qu'il a évité de nommer ceux qui n'ont pas mis leurs noms à leurs Livres ? voila quatre sens differents, dont on ne sçait lequel est le veritable ; & si l'Auteur ne s'expliquoit une page plus bas, il seroit impossible de sçavoir ce qu'il a voulu dire.

Autre Exemple.

Vous voyez par là que nôtre Critique n'a pas raison de dire que M. de Vaugelas sçavoit beaucoup mieux le François que le Latin, qu'il n'en devoit rien au celebre Grammairien, dont j'ay parlé, & que ce Critique releve si fort au-dessus de luy.

Cela n'est point net, il semble que ces mots qu'il n'en devoit rien, se rapportent à il n'a pas raison de dire, comme s'il y avoit, il n'a pas raison de dire, qu'il n'en devoit rien, & cependant ils se rapportent à vous voyez ; ce qui est une équivoque des plus vitieuses, il n'y avoit qu'à mettre : vous voyez par là que M. de Vaugelas ne sçavoit pas moins le Latin que le François, qu'il n'en devoit rien à ce celebre Grammairien, &c.

Les Exemples suivans sont tirez du même Livre que ceux que nous venons de rapporter : Exemple, il s'agissoit en cette occasion de traduire Quintilien, & non pas de détourner son sentiment pour le faire rencontrer avec M. de Vaugelas.

Aquoy se rapporte ce pronom le ? Si c'est à Quintilien, il est équivoque à cause du mot de sentiment qui est devant, ainsi il falloit mettre : & non pas de détourner son sentiment, pour faire rencontrer cet Auteur avec M. de Vaugelas.

S'il se rapporte à sentiment, c'est encore une faute contre la netteté, d'avoir mis pour le faire rencontrer avec M. de Vaugelas ; car on ne dira point : vôtre sentiment s'accorde avec moy, mais s'accorde avec le mien.

Autre Exemple.

Il ne cite jamais qu'en approuvant des Auteurs, que tout le monde doit éviter ; suivant les principes que j'ay posez, ce mot d'Auteurs ne semble-t-il pas être le cas du verbe approuver ? en approuvant des Auteurs, & cependant nôtre Ecrivain veut dire : il ne cite jamais que des Auteurs ; il falloit donc mettre : il ne cite jamais qu'avec éloge des Auteurs que tout le monde doit éviter, ou mieux, dont tout le monde doit éviter la lecture. Je diray en passant, que je n'ay pourtant cité que des Livres reconnus pour bons, & qui sont entre les mains du Public, avec autant d'estime que d'édification. Je vois bien que si j'eusse cité quelques Romans ou quelques autres Livres de galanterie, mon Censeur m'auroit fait plus de grace.

Autre Exemple.

Il y a quatre especes de flatterie : les deux plus vitieuses sont celles qui pechent contre la verité, en loüant ceux qui ne sont pas loüables, soit que la chose dont on les louë ne soit pas veritable, ou si elle est veritable, qu'elle ne soit pas digne de loüange.

Cela n'est point clair, car il n'y a là qu'une espece de flatterie, il a voulu dire : il y a quatre especes de flatterie, les plus vitieuses sont celles qui pechent contre la verité : la premiere, en loüant les autres

sur des choses qui ne sont pas veritables ; & la seconde, en les loüant sur des choses veritables, mais qui ne sont pas dignes de loüanges.

Autre Exemple.

« Il y a deux autres especes de flatterie qui ne sont pas moins à blâmer ; c'est lors qu'on louë d'une chose veritable & vrayement digne de loüange, mais pour une mauvaise fin : comme pour corrompre ceux qu'on louë, ou pour mépriser d'autres gens qu'on ne louë pas de même, quoy qu'on ait la même occasion de les loüer. »

Cela n'est pas clair non plus, car il n'y a encore là qu'une espece de flatterie ; il falloit dire, il y a deux autres especes de flatterie qui ne sont pas moins à blâmer : la premiere, c'est lors qu'on louë d'une chose veritable & vrayement digne de loüange, pour corrompre ceux qu'on louë ; la seconde, lors qu'on le fait pour mépriser d'autres gens qu'on ne louë pas de même, quoi qu'on ait la même occasion de le faire.

Autre Exemple.

Comment ose-t-il avancer à la veuë de toute la France, que c'est une audace blâmable dans un Ecrivain de cette qualité, que d'écrire à un jeune Prince sur les vertus les plus convenables à sa condition ? Y a-t-il quelque Loy qui deffende à ceux qui ne sont pas chargez de leur éducation, de leur dire de bonnes choses, de traiter avec eux des matieres de morale qui les regardent.

Il s'agit d'un Prince, & l'Auteur dit, ceux qui sont chargez de leur éducation, traiter avec eux des matieres de morale, leur dire de bonnes choses. Cela s'accorde tout à fait.

Voicy des Exemples où la diction n'est pas moins obscure ni moins embarrassée que dans les precedens : ils sont toûjours du même Ecri-

vain, c'est à dire de cette plume, que l'Auteur des Remarques nouvelles cite dans son Livre, comme un modele de politesse.

Exemple. Les ridicules subtilitez qu'il alleguoit, pour soûtenir sa grossiereté, meritoient-elles d'y répondre si regulierement ? Il falloit : meritoient-elles qu'on y répondît si regulierement, ou bien d'être refutées si regulierement ? autrement c'est, comme si l'on disoit, les menteurs meritent-t-ils de se fier à eux, pour, qu'on se fie à eux ; une plainte ridicule merite-t-elle de s'en fâcher, pour, qu'on s'en fâche ; les honnestes gens meritent de les croire, pour, qu'on les croye.

Il y a dans cet Exemple une autre faute qu'il est bon de remarquer : les ridicules subtilitez qu'il alleguoit, pour dire : la subtilité ridicule des raisons qu'il alleguoit ; car alleguer des subtilitez & alleguer des raisons subtiles, sont deux choses bien differentes.

Autre Exemple.

C'est un usage inoüy que je sçache jusqu'icy, que j'ay fait une fois de la ponctuation. Quel embarras de termes !

Autre Exemple.

Quelques mauvaises que soient ces autres choses, il faudroit qu'elles le fussent étrangement, pour n'avoir pas toûjours un merite en France, quand elles sont nouvelles ; & ce merite joint à celuy que les Lecteurs de mauvais goût y trouvent, quelques méchantes qu'elles puissent être, suivant cette réflexion de Ciceron : Tanta fæx est in urbe ut nihil sit tam invenustum quod non alicui venustum esse videatur. Ces deux merites joints ensemble, donnent souvent assez de vogue à de fort chetifs ouvrages. Qu'est-ce que tout cela qu'un long galimatias ?

Autre Exemple.

C'est vouloir étendre bien loin le sentiment de Saint Augustin, que tout ce qui est purement humain est vitieux, que de pretendre qu'on s'y conforme dans les manieres de parler, même les plus communes, & qu'on ne doive pas dire : humainement parlant.

Ces mots sont équivoques : que de pretendre qu'on s'y conforme : On ne sçait en les lisant si le sens est, que nous nous y conformons ou que nous devons nous y conformer. Ce qui fait cette obscurité, c'est que ce verbe conformer, n'a pas au subjonctif une terminaison differente de celle qu'il a à l'indicatif, au lieu que la plûpart des autres verbes ont des sons differens, qui distinguent ces deux modes. Car, par exemple, je fais a je fasse au subjonctif, je dis a je dise, &c. en sorte que la difference de ces terminaisons ôte l'équivoque ; car lorsque je dis par exemple, on pretend qu'on fasse, je donne autre chose à entendre que si je disois, on pretend qu'on fait, au lieu qu'icy pretendre qu'on s'y conforme, n'a rien qui fasse connoître que le verbe soit au subjonctif : que faut-il donc faire quand on a à se servir de ces sortes de verbes, il n'y a qu'à en ajoûter un autre auparavant pour déterminer le sens de celuy qui suit, comme : doive, faille, &c. L'Auteur devoit dire, par exemple, qu'on doive s'y conformer, ou bien qu'il faille s'y conformer, & non pas : qu'on s'y conforme.

Exemple. Cette personne que vous m'avez fait si petit, si petite. L'Ecrivain poli dont nous venons de rapporter toutes ces Phrases obscures, pretend qu'il est mieux de dire, en parlant d'un homme : cette personne que vous m'avez fait si petite, que non pas avec M. de Voiture : cette personne que vous m'avez fait si petit ; & la raison, c'est, dit-il, que le pronom cette détermine le mot de personne au genre masculin, mais M. de Voiture l'entendoit mieux que nôtre Censeur. Le mot de petit au masculin, fait d'abord connoître qu'il s'agit d'un homme & non d'une femme, au lieu qu'au feminin il ne détermine à rien, & l'on ne sçait si ce feminin est mis à cause du mot de personne, ou si c'est qu'il s'agisse d'une femme ; il est vray que nôtre Censeur

ajoûte pour sa raison, qu'il faut selon la Grammaire, que l'adjectif s'accorde avec le pronom comme avec le substantif ; mais il ne sçait pas apparemment qu'il y a bien de la difference entre parler poliment, & parler selon le College.

Quand le mot de personne est pris indéterminement, il ne faut pas le faire masculin, & c'est une negligence qui a échapé à l'examen du Pere Bouhours dans cette Traduction de l'Imitation, qu'il appelle la meilleure de toutes : quand une personne s'humilie pour ses défauts, alors il appaise facilement les autres. Il falloit : alors elle appaise facilement les autres.

Si ce mot n'a pas d'autre recommandation que celle de capax, d'où l'on a fait capacité, & de deux ou trois autres encore, que l'Auteur des Remarques nouvelles rapporte comme de grands suffrages ; je ne crois pas qu'il soit si-tôt reçû ; autrement il faudroit approuver procacité de procax, fallacité de fallax, mendacité de mendax, contumacité de contumax, mordacité de mordax, &c. Il est vray que le Pere Bouhours cite là-dessus une ou deux authoritez ; mais il ne s'ensuit pas que, parce que des Auteurs auront hazardé un mot, ce mot doive être regardé comme bon.

L'Auteur des Remarques nouvelles critique cette Phrase du Nouveau Testament : Vous m'avez presenté cet homme comme un Perturbateur du peuple. La raison qu'il en apporte est singuliere ; c'est, dit-il, que ce mot de perturbateur ne se met qu'avec ce qui peut être troublé ; c'est donc à dire qu'il ne croit pas que le peuple puisse jamais être troublé. Voilà une Critique bien fondée.

J'ay veu des personnes polies & éclairées qui condamnoient ce mot, & qui pretendoient qu'il falloit dire alors, au lieu de pour lors ; mais il y a en cela plus de dêgoût que de delicatesse : & je ne crois pas qu'il y ait rien à reprendre en cet exemple de M. de Vaugelas ; ils luy

dirent qu'il reposoit, & que pour lors il n'y avoit pas moyen de parler à luy.

On pourroit peut-être faire voir quelque difference entre alors & pour lors, en disant que alors est plus general & plus vague, & que pour lors marque un tems plus précis.

Un de mes Critiques trouve que j'ay tort d'avoir approuvé ce mot, & un autre soûtient que j'ay raison ; cela fait voir comme nos Censeurs s'accordent. Celuy qui soûtient que j'ay raison, est l'Auteur des Remarques nouvelles, lequel fait dans son second Volume la même observation que j'ay faite sur ce mot dans mes premieres Réflexions. Ce qui m'obligeroit à préferer le sentiment de ce dernier, quand je ne sçaurois pas que pour que est aujourd'huy tres en usage. C'est que j'avois repris cet Auteur d'avoir condamné ce terme, & que maintenant il avouë qu'il s'est trompé, il s'en sert même en plusieurs endroits de son Livre ; la Cour de Savoye, dit-il, est assez polie, pour que son témoignage soit ici receu.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit que prest à mourir signifie qui est preparé, qui est disposé à mourir, & il a raison : il ajoûte que prest de mourir signifie seulement qui est sur le point de mourir, & il se trompe.

Prest à mourir & prest de mourir signifient tous deux, qui est disposé à mourir ; & s'il y a quelque difference, elle n'est que pour le tems, comme nous le verrons à la fin de cette Remarque ; ce qui a trompé nôtre Auteur, c'est qu'il a confondu prest avec pres, qui sont pourtant bien differents : l'un est un adjectif, & l'autre est une préposition : un homme sur le point de mourir est prés de mourir, c'est à dire prés de la mort ; & un homme qui est disposé à mourir, est prest à mourir, ou prest de mourir ; & si l'on trouve quelquefois prest au lieu de prés dans des Livres bien écrits, c'est une faute dont la negligence des Correcteurs est l'unique cause. Je diray, par exemple :

Abraham avoit déja la main levée, & comme Isaac étoit prés de recevoir le coup, un Ange vint, &c.

Les libertins ont beau faire les esprits forts, ils tremblent plus que les autres quand ils sont prés de mourir, & non prests. Je me suis veu bien prés de mourir, il s'est veu bien prés du danger, bien prés d'être tué.

Suivant cette distinction, ce que dit un de nos Historiens en parlant de Charles le bel, ne me semble pas bien correct, que quand Charles le bel se sentit prest de mourir, il fit appeller les grands Seigneurs qui étoient à la Cour. Je crois qu'il devoit dire : se sentit prés de mourir.

Le même Historien fait dire à la mere de Saint Loüis, j'aime le Roy mon fils ; mais si je le sentois prest à mourir, & que pour luy sauver la vie je n'eusse qu'à luy permettre d'offenser Dieu, je laisserois mourir mon fils. Il falloit, mais si je le sentois prés de mourir, & non pas prest de mourir, comme le corrige neanmoins l'Auteur des Remarques nouvelles, car prest signifie preparé, disposé. J'ay dit que prest de & prest à, marquoient quelque difference pour le tems ; voyons en quoy elle consiste.

Prest de marque qu'on est disposé de faire la chose sur le moment ; il étoit prest de partir quand je luy apportay une lettre, qui l'obligea à remettre son voyage. Si vous voulez lui parler, il ne faut point perdre de tems, car il est prest de partir. Il étoit prest de se tuer quand on luy arracha le coûteau des mains.

Prest à marque un tems indéterminé, il est prest à signer quand on voudra, il est prest à vous rendre vos papiers, il est prest à vous rendre service.

Un certain Auteur refuse de reconnoître ce mot, qui est pourtant un terme de Jurisprudence. On diroit même de la maniere qu'il en a

parlé, que ce soit un mot particulier à l'Auteur de l'Histoire de Charles IX. que j'ay cité, un terme qu'il ait fait, & dont personne ne se soit servi avant luy. Il ne sçait pas apparemment que ce mot se dit d'un fonds dont on n'a pas la pleine proprieté, dont on ne peut disposer, & que dans les constitutions de rente, on met la clause de constitut précaire ; qu'un doüaire, un usufruit ne se possede que par précaire.

On me reprend d'avoir dit qu'une grande preuve qu'il faut dire Arsenal, c'est qu'on dit arsenaux au plurier : il falloit, à ce qu'on pretend, me servir du mot de marque & non de preuve. C'est pourtant la même chose pour quiconque entend le François. Ce n'est pas qu'à la rigueur il n'y ait quelque difference entre ces deux mots ; mais l'usage les confond, & l'on s'en sert indifferemment en mille occasions, comme : Dieu nous donne tous les jours des preuves de son amour, c'est un homme qui a donné mille preuves de son courage, je ne puis douter de son amitié, il m'en a donné trop de preuves, trop de marques ; l'un & l'autre est bon en ces Exemples.

Exemple. Les Pedans sont des gens qui ne respirent que la chicane & la dispute, gens qui vous poursuivent une proposition jusques sur les dernieres bornes de la Logique, &c. Quelle expression, s'écrie un de mes Censeurs ? poursuivre une proposition, & poursuivre sur des bornes ? ce Critique ne void pas que c'est une maniere de parler metaphorique, choisie tout exprés pour mieux exprimer le ridicule des Pedans. Poursuivre sur des bornes, dit-il, quelle expression ? J'avouë que poursuivre sur des bornes ne se dit pas, mais ce n'est pas aussi la Phrase dont je me suis servi, j'ay dit poursuivre jusques sur les bornes, & non pas poursuivre sur les bornes, ce qui est tout different : car on dira fort bien, par exemple, la Victoire balança long-tems ; mais ce Roy fut enfin repoussé, & on le poursuivit jusques sur les bornes de son Empire ; sur les bornes ne se rapporte pas là à pour-

suivre, mais à jusques. Voila qui fait voir la bonne foy ou l'habileté de nôtre Censeur.

Le Critique, dont j'ay parlé dans les trois Remarques precedentes, dit que Jupiter ne sçauroit rimer avec fer, c'est à dire qu'il s'imagine qu'il faut prononcer Jupiter, comme l'on prononce parler, chanter, ce qui seroit une plaisante prononciation. Il ajoûte que dans tiers l'E se prononce autrement que dans hier, dans cher autrement que dans leger. Il croit apparemment qu'il faut prononcer legé sans faire sonner l'R, & c'est la prononciation des Lyonnois, des Picards, & de quelques autres Provinciaux, je ne sçay si ce n'est point aussi celle des Savoyards.

Croire, & sur tout soûtenir, comme fait mon Censeur, qu'il ne faut pas prononcer manege, fleche, these, regne, cedre, Grece par un E fermé, comme s'il falloit prononcer à la maniere des Lyonnois, manaige, flaiche, thaise, raigne, c'est preparer à rire à tous ceux qui sçavent parler.

Trouver étrange que j'aye dit, que l'A se devoit prononcer bref dans tabernacle, miracle, oracle, & long dans collation, prédication, recréation ; c'est ce qui paroîtra extraordinaire à ceux qui ont quelque connoissance de la veritable prononciation.

Dire que c'est une faute de prononcer hureux au lieu de heureux, quoi qu'on l'écrive de cette derniere façon ; c'est condamner la prononciation de toute la Cour, & faire voir une grande attache pour sa Province. Ce n'est pas moins se tromper, de croire qu'il faille prononcer Moïse, parce qu'on l'écrit de la sorte, & non Mouise ; oiseau, & non ouaiseau, quoy qu'on écrive oiseau.

C'est avoir bien de la déference pour le theatre que de s'imaginer, que parce que les Comediens prononcent passi-on, acti-on, réjou-ir, éblou-ir, il faille prononcer de même dans la Prose ; il n'y a que les Gascons, les Provençaux, & quelques autres Provinciaux qui pro-

noncent de la sorte. Dans les Vers cette prononciation est la bonne, mais il n'en va pas de même dans la Prose, c'est à quoy nôtre Critique devoit avoir pris garde ; ce que je dis de passion, d'action, &c. je le dis d'ébloüir, de réjoüir, &c. je le dis d'Historien, de Grammairien, de Science, & de plusieurs autres semblables, excepté d'experience, qui & en Vers & en Prose se prononce en cinq syllabes, & que j'ay rapporté par mégarde dans mon premier Volume, avec les premiers dont je viens de parler.

Le même Critique dit qu'il faut prononcer la diphtongue oi pleinement, comme elle est écrite, mais il y a plus d'exception à cela qu'il ne pense : Dans la conversation, par exemple, on prononcera le Français, la Langue Française, & non le François ; le mot de froideur se prononce dans le figuré autrement que dans le propre, comme le remarque fort bien M. Richelet : on dira, par exemple, il luy a parlé avec beaucoup de fraideur, & dans le propre on prononcera froi. La froideur de l'eau.

Je ne sçay où nôtre Auteur trouvera que l'E des deux premieres syllabes de générosité & de général est feminin ; que dans espérance celuy du milieu est feminin aussi, & dans vérité le premier. Comme si l'on prononçoit, esprance, vrité. Mais où a-t-il appris en même tems, que si ces E sont feminins il faille les prononcer masculins ? comme si ce n'étoit pas la prononciation qui rend un E feminin, ou masculin ; ainsi pretendre, comme il fait, qu'il est feminin ; mais que cependant il faut le prononcer masculin, n'est-ce pas se contredire visiblement ?

La premiere syllabe de ce mot se prononce diversement selon les occasions, elle est longue quand ce mot est à la seconde personne du verbe faire, & elle est breve quand elle est au participe ; on dira, par exemple : la grace que vous me faites, en trainant sur la premiere syllabe ; & au participe, on dira la grace que vous m'avez faite, en passant promptement sur la premiere syllabe. Ce que je dis de faite se doit entendre de quelques autres verbes, comme dans ces deux

exemples : les choses que vous dites à present, & les choses que vous me dîtes hier : dites se prononce diversement, il se prononce bref dans le premier exemple, & long dans le second.

J'appelle expressions prophanes des manieres de parler, qui ne sont pas du caractere de nôtre Religion, & qui quoy qu'employées dans un bon sens, ont quelque chose de payen ; & je dis qu'il faut éviter ces sortes d'expressions, qu'elles sont basses & plattes, parce qu'elles font voir qu'on cherche à s'élever, & qu'on voudroit bien dire de belles choses, si l'on pouvoit ; comme : Je louë tous les jours le destin de m'avoir procuré le bonheur de vous connoître.

Je ne sçay encore ce qu'il plaira au sort de faire de moy.

Depuis que je suis éloigné de vous, je ne fais que me plaindre de la rigueur de ma destinée.

C'est un des plus éloquens hommes que nous ayions, il parle comme les Dieux.

Toutes expressions fades & grossieres qu'un homme poli n'employe jamais. J'ay oublié de rapporter encore celle-cy d'un certain Auteur à un Abbé dans une Epître dedicatoire : Vous parlez quand il vous plaît le langage des Dieux en plus d'une Langue. Ce langage des Dieux est une expression assez plaisante, sur tout en écrivant à un Ecclesiastique ; on peut mettre cela avec le compliment de celuy qui disoit à un Pape, qu'il avoit été éleu par la faveur des Dieux immortels.

David étant cité en qualité de Prophete & non pas de Roy ; il est plus naturel, me dit-on, de le désigner premierement par la qualité en laquelle il est cité, que par celle de Roy, qu'on n'ajoûte que pour le distinguer des autres Prophetes qui n'étoient pas Rois comme lui. Cette objection fait voir seulement que la raison est pour, Prophete Roy, mais non pas qu'il soit plus élegant de dire, Prophete Roy ; car en fait de Langue, la raison & l'usage ont leurs droits à part, l'usage

l'emporte toûjours, & il faut raisonner des expressions de la Langue comme des modes : quand on auroit les meilleures raisons du monde, pour faire voir qu'il seroit plus naturel de s'habiller d'une façon que d'une autre, si la mode est de s'habiller de l'autre, qu'avancera-t-on ? on prouvera qu'on le devroit faire, mais non pas que ce soit la coûtume. Or en matiere de langage les remarques que l'on fait ne sont pas pour reformer l'usage, mais pour le montrer tel qu'il est ; ainsi quand j'ay dit que Roy Prophete étoit plus du bel usage que Prophete Roy, qu'avance-t-on en me voulant prouver qu'il seroit mieux que cela ne fût pas, puis qu'il s'agit précisement de ce qui est, & non de ce qui doit être ; Dans la Langue il faut suivre l'usage, & s'y accommoder quelque bizarre qu'il soit.

L'Auteur des Remarques nouvelles a peine à me passer Roy Prophete, & il dit en voulant décrier ce terme, que les Livres bien écrits où il se trouve ne sont pas venus à sa connoissance : il est pourtant dans cette Traduction de l'Imitation, qu'il cite avec tant d'éloges dans la suite de ses Remarques, & qui est, selon lui, un Livre bien écrit : Lorsque le Demon vous suggere d'agiter ces questions,... Répondez par ces paroles du Roy Prophete, vous êtes juste, Seigneur. Le P. Bouhours ne dira pas que cet Ouvrage ne luy soit pas connu.

Ce qui fait aussi que plusieurs personnes préferent Roy Prophete, c'est que finissant par un E feminin la prononciation en a sans doute paru plus douce ; car ce qui détermine l'usage n'est presque rien quelquefois. Dans les derniers tems, par exemple, on disoit pour ce que au lieu de parce que : d'où est venu ce changement ? c'est que parce que a paru plus doux à prononcer ; car s'il falloit consulter la raison, il est certain qu'il faudroit dire pour ce que, puisque l'interrogation se fait par le mot pour. Cependant l'usage receu veut qu'en répondant on dise, parce que, & non, pour ce que ; & cela pour une petite delicatesse de prononciation qui n'est presque pas sensible ; Consule veritatem, dit Ciceron, reprehendet, refer ad aures, probabunt ; voluptati

autem aurium morigerari debet oratio. Ce passage que j'ay déja cité dans mes premieres Réflexions, me paroît venir icy assez à propos pour être repeté.

Puis, pour ensuite, ou aprés, est un terme que certains pretieux & certaines precieuses condamnent ; mais que ceux qui sçavent la Langue employent sans scrupule, selon que l'occasion s'en presente : ce mot est même tres-souvent necessaire & d'un grand secours dans les récits, pour ne pas toûjours repeter aprés & ensuite, M. de Vaugelas s'en sert fort à propos dans ces Exemples.

Les Mages suivoient chantant des Hymnes à la façon du païs, ils étoient accompagnez de trois cens soixante-cinq jeunes garçons vêtus de robe de pourpre, aprés venoit un Char consacré à Jupiter, trainé par des chevaux blancs, six chariots avec des entailleures d'or & d'argent suivoient aprés, puis marchoit un corps de Cavallerie composé de douze Nations differentes, &c.

Acent pas de là venoit Sysigambis Mere de Darius, il y avoit ensuite quinze grands chariots où étoient les enfans du Roy, & ceux qui avoient soin de leur éducation, puis marchoient les Concubines jusqu'au nombre de trois cens soixante, en équipage de Reines.

Aprés venoient les Princesses les Femmes des Officiers de la Couronne & des plus grands Seigneurs de la Cour, puis les Lavandieres & les Valets d'Armée montez aussi sur des chariots.

Je laisse une infinité d'autres Exemples, qu'on peut trouver soi-même à l'ouverture du Livre d'où ceux-là sont tirez.

J'ajoûteray seulement que les Auteurs les plus nouveaux, se servent de ce terme aussi-bien que M. de Vaugelas. Il resolut à l'heure même de se consacrer à Dieu dans la retraite, puis se tournant vers son amy ; à quoy aspirons-nous, luy dit-il, par ces soins & ces peines que nous prenons au service du Prince.

La mode est venuë de mettre ce mot presque à tout : il danse proprement, il chante proprement, je l'ay veu joüer du luth, il en joüe proprement.

Mais il faut remarquer que proprement ainsi employé, ne signifie gueres autre chose que joliment. Et on ne dira pas d'une personne qui dansera ou qui chantera dans la derniere perfection, qu'elle danse ou qu'elle chante proprement.

Q

Exemple. Les Gaulois se disent descendus de Pluton, qui est une tradition des Drüides ; il faut, dit un certain Auteur : ce qui est une tradition, parce (dit-il) que, qui étant un pronom, il ne peut pas se raporter aussi naturellement à des verbes qu'à des noms, au lieu que ce qui se rapporte tres-naturellement à des verbes, aussi bien qu'à des noms, parce que ce qui, n'est pas un simple pronom comme qui. Mais je demande à nôtre Auteur ce qu'il trouveroit à redire en ces Phrases. La perfection Chrêtienne consiste à s'humilier, qui est la chose du monde la plus difficile à l'homme.

Pour se conduire sagement dans la vie, il faut sçavoir parler & se taire, qui sont deux choses qui ne s'apprennent point bien l'une sans l'autre.

Le pronom qui n'est pas sans doute une faute dans ces deux Exemples, il se rapporte pourtant à des verbes. Ce seroit un beau langage d'y mettre ce qui au lieu de qui, sur tout dans le dernier Exemple.

Faut-il dire ; c'est la vertu & non les richesses qui nous font aimer de Dieu, ou bien qui nous fait.

C’est la lecture & non les Livres qui fait ou qui font un homme sçavant.

C’est le cœur & non les paroles qui nous justifieront devant Dieu, ou bien qui nous justifiera. Je crois pour moy qu’il vaut mieux mettre le verbe au plurier en le faisant rapporter au dernier substantif qui est au plurier. C’est le bon ordre, & non certaines épargnes sordides qui font les grands profits, dit un Ecrivain des plus polis.

Si au contraire le substantif plurier étoit le premier, & le substantif singulier le second, il faudroit mettre le verbe au singulier, parce qu’il est toûjours mieux de le faire rapporter au dernier.

Comme, par exemple : Ce ne sont pas les richesses, mais la vertu qui nous fait considerer.

Ce ne sont pas les Livres, mais la lecture qui fait un homme sçavant.

Exemple. Les Saints qui méprisoient les choses du monde, les quittoient sans regret. C’est à dire, les Saints, parce qu’ils méprisoient les choses du monde, les quittoient sans regret. Tout le monde sent cela ce me semble, c’est pourtant pour avoir rendu par le sens de parce que un qui comme celui-là, qu’un certain Auteur m’a repris ; voici l’Exemple. Ciceron dit que les Anciens ne s’étant pas encore avisez des expressions figurées, & suivant les plus simples & les plus naturelles, ils ont presque tous bien parlé. Le Latin porte, les Anciens qui, &c. Et c’est à ce pronom qui que mon Censeur trouve étrange que j’aye donné le sens de parce que, en le traduisant par le participe : Les Anciens ne s’étant pas encore avisez ; pour : qui ne s’étoient pas encore avisez. Car, dit-il, il n’y a point quia dans le Latin, mais qui. La Critique n’est-elle pas judicieuse ?

Exemple. C’est un ingrat, vous vous sacrifieriez pour luy qu’il ne vous en sçauroit pas le moindre gré, c’est de ce que qu’il est question

dans cette Remarque : il paroît employé à un usage assez bizarre, vous vous sacrifieriez pour luy que, de quoy est gouverné ce que, à quoy se raporte-t-il ? il faut necessairement sous-entendre ces mots cy, il arriveroit : vous verriez qu'il ne vous en sçauroit pas le moindre gré. Ces sortes d'expressions coupées sont fort élegantes dans nôtre Langue, & c'est ce qui donne le plus de feu à un discours : tant que la passion dominera, dit le Pere Cheminais en parlant de l'Impie, cet homme verroit des Miracles qu'il raisonneroit toûjours de la sorte : & M. de Vaugelas, Comme il eut receu un coup de pique au travers du corps & perdu beaucoup de sang, les forces luy manquerent qu'il combattoit encore.

Quand aprés quelque chose il y a un adjectif qui s'y rapporte, il faut mettre la particule de avant l'adjectif, regle infaillible. Faire quelque chose de grand, de considerable, c'est quelque chose de consolant que de, &c. Il est vray qu'un bon Ecrivain a dit, en parlant de Demosthene & de Ciceron, il y a encore quelque chose à dire d'eux plus grand que tout cela ; mais c'est une faute ; est-ce donc que l'Auteur devoit dire : il y a encore quelque chose à dire d'eux de plus grand que tout cela ; non, sans doute ; mais il falloit placer ces mots quelque chose, de maniere que la particule de fût immediatement aprés, en disant : il y a encore à dire d'eux quelque chose de plus grand que tout cela ; mais quand l'adjectif qui est aprés quelque chose veut un de aprés soy, on ne doit plus observer la regle, & il faut alors mettre l'adjectif sans de auparavant, autrement la Phrase seroit rude, & c'est comme en use M. de Vaugelas en plusieurs rencontres, & entr'autres en cet Exemple : Il l'exhortoit à faire quelque chose digne de sa naissance & de la grandeur de son courage, il est visible que de digne de sa naissance blesseroit un peu l'oreille. L'auteur des Remarques nouvelles en use de même ; ces deux mots, dit-il, marquent quelque chose propre de la beste.

Le bon usage est pour qu'il arrive. Quelque chose est là pour le mot de quoy : & comme on ne dit pas quoi qui arrive, mais quoi qu'il arrive, il est constant qu'il faut dire : quelque chose qu'il arrive, & non, qui arrive. Mais ce qui confirme cette Remarque, c'est qu'on ne dira pas quelque chose qui en arrive, quelque chose qui en puisse arriver ; mais, qu'il en arrive, qu'il en puisse arriver. Comment douter aprés cela, qu'il ne faille dire aussi quelque chose qu'il arrive ? Le Traducteur de l'Imitation, dont nous avons cité plusieurs Exemples, dit quelque chose qui arrive, pour, qu'il arrive : Mais quand cette Traduction seroit la plus polie & la plus parfaite de toutes, je ne crois point que cet Exemple dût être imité.

Quoy pour qu'y a-t-il n'est pas bon en Prose, quoy de plus facile, dit un Auteur, que d'exposer les objections de la même maniere que les doutes, il falloit : qu'y a-t-il de plus facile que de, &c. je me suis servi de quoy, pour, qu'y a-t-il dans le premier Volume de mes Réflexions ; & des personnes éclairées m'en ont repris : quoy de plus beau que, &c. j'aurois en effet beaucoup mieux parlé, si j'eusse dit : qu'y a-t-il de plus beau, &c.

Ce mot veut toûjours le subjonctif, & l'on ne peut excuser de faute cet Exemple de l'Auteur 1 des Remarques nouvelles : on sçait bien que recouvrir ne se met jamais pour recouvré, quoique recouvert se met souvent pour recouvré. Il falloit dire, quoique recouvert se mette souvent pour recouvré, cela est constant.

R

Quoy qu'on dise estre ravy de joye, l'Auteur des Remarques nouvelles n'estime pas qu'on puisse dire, soyez ravy de joye, & il trouve étrange que des Ecrivains qui se piquent de politesse, ayent fait dire à Nôtre-Seigneur, parlant à ses Apôtres : soyez ravy de joye. La raison qu'il en

apporte est, dit-il, que les ravissemens & les transports de joye qui saisissent l'ame, sont moins des actions libres que des saillies naturelles, & qu'on ne doit point nous commander ces mouvemens subits, qui ne sont pas tout à fait en nôtre puissance. Je demande à nôtre Auteur, si quand l'Evangile dit, Exultate, tressaillez : ce mot ne marque pas un aussi grand transport de joye, que soyez ravy ; ainsi il faut qu'il censure premierement le texte Grec qui porte la même chose, & ensuite la Vulgate, & qu'il dise que l'Exultate de l'Evangile, est une faute contre le raisonnement, puisque, selon luy, les transports ne se commandent pas. Cela fait voir combien ce Critique fait réflexion sur ce qu'il avance.

Mais pour achever de prouver qu'on ne peut pas dire, soyez ravy de joye, il ajoûte qu'on ne dit pas, par exemple, à un Prince, soyez aimé de vos Sujets, ni à un Prédicateur, ou à un Avocat, soyez suivy, soyez employé, au lieu de dire : faites ce qu'il faut pour être suivy, pour être employé. Cet Auteur n'a pas pris garde que ce n'est qu'en quelques occasions qu'on ne peut pas dire, soyez aimé de vos Sujets, soyez employé, soyez suivy ; & voicy ce qu'il devoit avoir observé.

Quand on parle absolument & sans condition, il est ridicule de se servir de cet imperatif & de dire crûment, soyez aimé, soyez suivy, soyez employé, soyez ravy de joye ; mais si l'on parle avec quelque condition, & qu'on mette quelque circonstance, on peut se servir alors de ces imperatifs sans craindre de parler mal : on dira, par exemple, à un Prince, si vous voulez regner paisiblement, soïez aimé de vos Sujets. A un Avocat, si vous voulez paroître, soyez employé. A un Prédicateur, si vous voulez faire du fruit, soyez donc suivy, & ne negligez point tant ce qui peut vous attirer l'attention : on dira de même, vous serez bien-heureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures & de reproches, qu'ils vous persecuteront, & qu'ils diront faussement toute sorte de mal de vous, réjoüissez-vous alors & soyez-en ravy de joye. Parce que toutes ces propositions sont conditionnelles.

Soyez en santé paroît bien aussi extraordinaire pour le moins que soyez ravy de joye, cependant il y a des occasions où il se peut dire fort bien : comme par exemple, vous êtes encore trop foible pour soûtenir la fatigue de ce voyage, & quand vous partirez, croiez-moy, soyez en santé. C'est bien ici qu'a lieu ce mot de Quintilien, qu'il ne faut pas tant considerer ce qu'on dit, que le lieu où on le dit ; mais pour cela il faut être un peu Faiseur de Réflexions, & nôtre Auteur se contente d'être Faiseur de Remarques.

Je ne sçaurois encore m'empêcher d'observer ici, que cet Auteur qui désapprouve si fort qu'on dise : soyez ravy de joie, a neanmoins souffert qu'on ait mis dans la Traduction de l'Imitation, qu'il cite avec tant d'estime : Pauvres réjoüissez-vous, Pauvres tressaillez d'allegresse, parce que le Royaume de Dieu est à vous. Si la raison qu'il apporte contre, soyez ravy de joye, est recevable, il faut necessairement qu'il passe condamnation sur tressaillez d'allegresse.

L'Auteur des Remarques nouvelles qui nous a déja fourni tant d'Exemples, nous en fournira encore pour cette Remarque, aussi-bien que pour plusieurs autres que nous ferons dans la suite. Immonde, dit-il, est un mot qui signifie proprement impur & qui est consacré ; proprement impur & consacré, voila des mots dont il falloit fuïr la rencontre, non pas pour éviter aucune équivoque, mais pour parler avec plus de politesse ; je ne rapporteray que cet Exemple ; parce que je n'en ay point trouvé de semblable dans aucun des Auteurs que j'ay lûs.

Exemple. Quand les hommes s'abandonnent une fois à la fortune, elle les rend plus avides de gloire que dignes de la posseder & capables d'en acquerir, dit M. de Vaugelas. Ce pronom la, de la posseder, ne peut se rapporter correctement à gloire, qui est sans article ; il falloit : quand les hommes s'abandonnent une fois à la fortune, elle les rend plus avides pour la gloire que dignes de la posseder, ni capable de l'acquerir.

Aces mots, les larmes luy tombant des yeux, firent assez connoître combien ce present luy étoit désagreable ; ce verbe firent ne peut se rapporter à larmes, à cause du participe qui suit, luy tombant des yeux ; il falloit : à ces mots, les larmes qui luy tomberent des yeux firent assez connoître, &c.

Autre Exemple.

C'est le propre d'une grande ame, dit l'Auteur des Pensées ingenieuses des Anciens & des Modernes, de ne pas lasser les vœux des supplians, ni de ne pas rehausser les bienfaits par la difficulté de les obtenir : il a voulu dire, par la difficulté de les accorder, car le mot d'obtenir ne vient pas là & fait un sens tout contraire, il semble qu'il se rapporte à grande ame, au lieu de se rapporter à supplians ; mais sans changer le mot d'obtenir, il n'y avoit qu'à dire : c'est le propre d'une grande ame de ne pas lasser les vœux des supplians, ni de ne pas rehausser les bienfaits qu'on accorde, par la peine qu'on donne à les obtenir ; ou bien, les bienfaits qu'on leur accorde, par la peine qu'ils ont a les obtenir.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer ici en passant, que l'Auteur de cet exemple a beaucoup affoibli la pensée de l'Orateur de qui il l'a tiré, car le Latin porte : ni d'employer dans ses bienfaits l'artifice de la difficulté, artem difficultatis ; c'est à dire, ni de chercher à faire valoir ses bienfaits par des difficultez étudiées ; c'est là proprement la force du Latin.

C'est une espece de consolation & de gloire pour les vaincus, dit le même Auteur des Pensées ingenieuses, que de l'être par de vaillants hommes : Quel rapport ! une consolation pour les vaincus que de l'être, &c. au lieu de dire, pour ceux qui sont vaincus, car autrement de l'estre ne sçauroit avoir de rapport juste à vaincus, qui de la maniere que nôtre Auteur l'employe, est un pur substantif.

Autre Exemple.

Il faut aux approches des grandes Festes renouveller ses pratiques de pieté, & d'invoquer les Saints avec une plus grande ferveur. Ce de ne sçauroit se rapporter à invoquer. Ses pratiques de pieté & d'invoquer les Saints, quelle Phrase ! pour dire : renouveller avec plus de ferveur ses pratiques de pieté, & celle que l'on a d'invoquer les Saints. Cette Phrase est neanmoins de cette belle & élegante Traduction de l'Imitation, dont nous avons déja rapporté de si beaux Exemples, & que l'Auteur des Remarques nouvelles regarde comme l'ouvrage le plus poli & le plus achevé que nous ayions en nôtre Langue.

Autre Exemple.

Si Dieu differe à nous recompenser, dit le même Traducteur, croyons que c'est que nous ne meritons pas encore une si grande gloire, qui nous sera manifestée au tems qui a été marqué. Ce qui ne peut se rapporter regulierement au mot de gloire, à cause que ces termes une si rendent le sens trop fini & trop achevé, pour rien laisser à attendre aprés. Il falloit avoir mis : croyons que c'est que nous ne meritons pas encore cette grande gloire qui nous sera manifestée au tems qui a été marqué.

L'on trouve encore pour titre d'un Chapitre dans la même Traduction : comment il se faut former à la patience, & combattre ses convoitises. Je dis que ces mots : & combattre qui se rapportent à il faut qui est plus haut, y auroient eu un rapport plus juste pour l'expression, si le Traducteur eust transporté aprés le verbe il faut, le pronom se qu'il a mis devant, & qu'au lieu de dire : comment il se faut former, il eût dit : comment il faut se former à la patience & combattre, parce que combattre se rapportant à il faut, il est visible qu'il ne falloit point separer ces deux derniers mots par le pronom se auquel combattre ne se rapporte point : Ces delicatesses sont necessaires quand on veut écrire poliment.

On lit encore dans ce même Livre : Ce n'est point à ces marques qu'on connoît celuy qui aime veritablement la vertu ; à quoy cela se connoît-il donc, Seigneur ? c'est lorsque vous vous abandonnez entierement à la volonté divine sans chercher vos interêts. Je dis que ces mots : c'est lorsque, ne peuvent se rapporter regulierement à ceux-ci, à quoy cela se connoît-il. S'il y avoit : quand cela se connoît-il, ce seroit bien dit, c'est lorsque : mais y ayant ; à quoy, il n'y a nul rapport de répondre, c'est lorsque. Aprés la demande, à quoy cela se connoît-il, Seigneur ? Il falloit mettre : à un abandonnement entier à la volonté divine, &c. & non pas c'est lorsque. Il est important de remarquer ces sortes de fautes pour s'empêcher d'y tomber.

Quand rechercher n'est pas le reduplicatif de chercher, il a souvent une signification differente de chercher, & on l'employe d'ordinaire pour marquer l'attache qu'on a pour une chose, comme : rechercher la gloire, les honneurs. Les gens du monde ne recherchent que les plaisirs : un Courtisan recherche la faveur du Prince, les Pretieuses recherchent les mots nouveaux, il y a des gens qui en parlant recherchent toûjours les Phrases. Chercher ne seroit point propre dans ces Exemples, il ne se dit d'ordinaire, que de ce qu'on cherche avec les yeux ou avec la main, comme : chercher sa canne, son épée, &c. ou bien d'une chose dont on tâche de se souvenir, comme : je cherche son nom, mais je ne sçaurois me le remettre ; il demeura court, & aprés avoir long-tems cherché son mot, il fut obligé de descendre de la chaire. On void par là qu'un de mes Critiques n'a pas eu toute la bonne-foy du monde, quand il m'a fait dire que les Anciens cherchoient certaines repetitions, au lieu que j'ay dit recherchoient, ce qui est bien different ; chercher des repetitions, dit-il, quelle Phrase ! S'il ne tenoit qu'à changer ainsi les termes, il seroit aisé de faire des Critiques.

Cette Phrase est-elle bonne ? car enfin regretter marque du desir pour la chose qu'on regrette, comme : regretter le tems perdu, regret-

ter son argent, regretter un amy, regretter le passé, regretter les premieres années de sa jeunesse, &c. sur ce pied là, il semble que ce soit un contre-sens, de dire : regretter ses pechez ; cependant l'on entend bien ce que cela veut dire, & un fameux Prédicateur n'a pas fait difficulté de s'en servir : Tandis qu'aux Festes solemnelles chacun de vous vient se reconcilier avec Dieu, & qu'il regrette ses pechez aux pieds du Prestre, Marie fait son devoir de mediatrice ; cette autorité me fait suspendre mon jugement.

On dit d'arrache-pied ; étudier trois heures d'arrache-pied ; c'est à dire : être si appliqué, si attaché au travail, qu'on ait de la peine à en tirer le pied, & qu'il faille pour ainsi dire, l'en arracher pour l'en ôter. Je ne sçache pas d'autre etimologie de cette maniere de parler. Richelet ni Furetiere ne l'expliquent pas : il est inutile d'avertir qu'elle n'est que du discours familier.

Exemple. Nous vous declarons, Monsieur, & nous declarons en même tems à toute la Terre, que nôtre compagnie ne prend nulle part à l'heresie nouvelle dans la morale.

Un Ecrivain moins exact auroit dit : nous vous declarons, Monsieur, & à toute la Terre, sans repeter & nous declarons, qui est neanmoins necessaire là pour une plus grande netteté.

Nous croirions manquer à ce que nous devons au prochain, & à ce que nous nous devons à nous-mêmes dans les regles de la charité Chrêtienne, si nous ne declarions publiquement quels sont nos sentimens sur cette matiere : ce qui est mieux que s'il y avoit, nous croirions manquer à ce que nous devons au prochain & à nous-mêmes. Les Exemples suivans sont fort differens de ceux-là, je les ay tirez d'un Auteur que le Père Bouhours cite neanmoins comme un exemple de politesse.

PREMIER EXEMPLE.

La plus inexcusable & insupportable de toutes ses Censures, est celle qu'il a faite du Traité de Morale sur la valeur, il falloit repeter, la plus, & dire : la plus inexcusable & la plus insupportable.

II. Exemple.

L'obeïssance étant un devoir & un moyen de plaire plus seur & honneste pour eux, ils doivent la préferer à la politesse, il falloit plus seur & plus honneste.

III. Exemple.

Vous serez sans doute surpris, qu'un homme capable de tous ces égaremens ait osé écrire sur une matiere aussi fine & aussi delicate que la Langue, quand même il l'auroit fait avec toute la modestie & honnesteté imaginable ; il falloit repeter toute, & dire : avec toute la modestie & toute l'honnesteté imaginable.

IV. Exemple.

Le prompt dégoût de tout ce qu'on a veu, rend en France les nouveautez tout autrement necessaires que dans les autres païs, pour s'occuper & remplir les vuides de la vie ; il falloit, & pour remplir, &c.

V. Exemple.

Les Livres dont le merite est le plus nud & dépourveu de ces avantages étrangers, font toûjours assez de bruit, pour marquer leur valeur ; il falloit : le plus nud & le plus dépourvû, &c.

VI. Exemple.

Tous les sentimens excessifs & affectez, sont sujets à se relâcher d'eux-mêmes & se démentir dans la pratique ; l'Auteur devoit repeter à, & dire : & à se démentir.

VII. Exemple.

L'Auteur ne doit rien laisser en arriere dés sa premiere Réponse, de tout ce qu'il peut dire pour se justifier, s'il a raison, ou se corriger, s'il a tort.

Il eust été mieux de dire, ou pour se corriger, &c.

VIII. Exemple.

Cette licence aboutiroit bientôt à abandonner tous les sentimens & les devoirs de la vie, au caprice de chaque particulier, il falloit : & tous les devoirs.

IX. Exemple.

Ceux qui écrivent bien ont toûjours à se deffendre de plusieurs tours & constructions, que les Langues mortes qu'ils sçavent offrent à leur memoire, l'Auteur devoit dire : & de plusieurs constructions.

Un Auteur nouveau a dit : je ne pretends parler que des qualitez ausquelles ils peuvent atteindre, tant en ce qui regarde leurs manieres d'agir, que de s'exprimer, il falloit repeter manieres, & dire : tant en ce qui regarde leurs manieres d'agir, que leurs manieres de s'exprimer.

L'Auteur des Remarques nouvelles dans la Traduction de l'Imitation, dont nous avons déja rapporté diverses fautes, a fait grace à plusieurs omissions vicieuses qu'il auroit pû corriger : Les Saints Peres se regardoient, comme n'étant rien, & dignes du mépris des hommes : il falloit repeter comme, & dire : se regardoient comme n'étant rien, & comme dignes du mépris des hommes, & non : comme n'étant rien, & dignes.

Quand Dieu nous aura ôté sa consolation, dit le même Traducteur, attendez avec humilité & patience la visite d'enhaut. Il falloit repeter avec, & dire : avec humilité & avec patience.

Que je m'aime uniquement pour vous, & en vous tous ceux qui vous aiment veritablement : il a voulu dire : & que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment veritablement, autrement la Phrase est estropiée. L'Auteur qui a reveu cette Traduction devoit bien l'avoir corrigée avec plus de soin.

Faites mon Dieu, que je regarde toutes les choses comme passageres, & comme devant passer avec elles. Il falloit : & que je me regarde moi-même, comme devant passer avec elles ; autrement la Phrase est dénüée de sens, & je suis seur que l'Auteur des Remarques nouvelles en conviendra, quelque prévenu qu'il soit, en faveur de l'ouvrage d'où j'ay tiré ces exemples.

Le même Critique qui nous a fourny des Exemples dans la Remarque precedente, nous en fournira dans celle-cy.

Premier Exemple.

Monsieur de Vaugelas rapporte cet usage comme luy, mais il ne l'approuve pas comme luy ; il faut qu'il se reglât sur d'autres femmes que luy. Voila trois luy de suite.

II. Exemple.

Vous direz peut-être qu'il en est arrivé autant à M. de Vaugelas qu'à luy, & qu'il a fait dans son Livre les mêmes fautes qu'il y reprend ; mais il ne les y a pas faites comme lui, aprés les avoir reprises, ou pour mieux dire : il s'est repris luy-même aussi-bien que les autres qui les font, aprés les avoir faites.

Je ne dis rien du galimatias de cette Phrase, ce n'en est pas ici le lieu.

III. Exemple.

On trouvera que ce sont ou gens de qui tout le discernement est borné aux paroles, & qui sont incapables de connoître la bonté des choses ; ou s'ils la connoissent, qui ne sont pas bien aises de la sentir dans les ouvrages des autres, & qui se rabattent sur les paroles, pour se consoler de l'approbation qu'ils n'osent refuser aux choses.

Que coutoit-t-il de dire : pour éviter tous ces qui : on trouvera que ce sont gens dont tout le discernement est borné aux paroles, & qui étant incapables de connoître la bonté des choses, ou fâchez de la sentir dans les ouvrages des autres, se rabattent sur les paroles pour se consoler de l'approbation qu'ils n'osent refuser aux choses : il n'y a en tout cela qu'un qui.

IV. Exemple.

Quoy que l'accoûtumance à prendre de certaines peines les rende presque insensibles, elles ne laissent pas de fatiguer à la longue, sans qu'on sçache pourquoy, & l'on ne laisse pas de se sentir de les avoir prises. Ces deux ne laisse pas sont désagreables.

V. Exemple.

Les deux especes de flatterie les plus connuës, sont celles qui pechent contre la verité, en loüant ceux qui ne sont pas loüables, soit que la chose dont on les louë ne soit pas veritable, ou si elle est veritable, qu'elle ne soit pas digne de loüange.

Aquoy bon repeter, ou si elle est veritable, & pourquoy ne pas dire : soit que la chose dont on les louë ne soit pas veritable, ou qu'elle ne soit pas digne de loüange.

Je laisse plusieurs autres Exemples où cet Auteur a repeté des mots, dont il pouvoit se passer ; car je ne donne point dans les raffinemens de certains Puristes, qui portent les choses à un tel excez, qu'il leur suffit pour condamner une Repetition, qu'elle n'ait pas la

grace d'une figure. Il y a des Repetitions qu'on ne peut éviter quelquefois sans rendre le discours languissant ; & quelque estime que j'aye pour l'Auteur des doutes, je ne sçaurois approuver la Critique qu'il fait de cette Phrase cy : Quoy que tout le monde murmurast de ce que Jesus-christ avoit choisy le logis d'un homme d'une profession si odieuse, cette repetition d'un d'une luy paroît vitieuse : tout bas Breton que je suis, dit-il, je sens quelque chose de rude dans ces deux genitifs d'un homme d'une profession : il faut dire, ajoûte-t-il, d'un homme qui étoit engagé dans une profession si odieuse ; mais qui ne sent que ce tour est trop long, & qu'il fait trainer la Phrase ? c'est se détourner de son droit chemin pour éviter un petit ruisseau où tout le monde passe. La trop grande exactitude est un vice ; comme la trop grande negligence en est un autre. Ce sont deux écueils qu'on doit éviter avec soin ; il ne faut pas pour un mot affoiblir une expression, & on doit sçavoir se contenter. Ipsa emendatio finem habet, dit Quintilien. En effet quand le discours est parvenu à une certaine perfection, on le gâte à force de le limer : & pour me servir des termes d'un Ancien, on l'use à force de le polir.

Le Traducteur de l'Imitation souvent cité dans la Suite des Remarques nouvelles sur la Langue Françoise, dit dans le troisiéme Livre : cependant parce que peu de personnes s'efforcent de mourir parfaitement à eux-mêmes, & qu'ils n'en sont pas entierement dégagez, ils demeurent toûjours renfermez en eux-mêmes, & ne peuvent s'élever en esprit au-dessus d'eux-mêmes.

Ces trois eux-mêmes ne me paroissent pas du nombre de ces repetitions, que l'on ne peut ôter sans affoiblir la force du sens ; il me semble que la Phrase n'auroit pas été moins bonne, quand on auroit dit : cependant parce que peu de personnes s'efforcent de mourir à leurs inclinations, & qu'ils n'en sont pas entierement dégagez, ils demeurent toûjours renfermez en eux, & ne peuvent s'élever en esprit au-dessus d'eux-mêmes.

L'un & l'autre est bon, c'est une expression consacrée, en parlant de la Resurrection de Jesus-christ. Il est ressuscité des morts, il est ressuscité d'entre les morts ; je dis en parlant de la Resurrection de Jesus-christ, car on ne dira pas, par exemple, que Lazare ressuscita d'entre les morts. On trouve dans le Livre de Prieres de M. l'Archevêque de Paris, il est ressuscité des morts ; & dans le Nouveau Testament, il est ressuscité d'entre les morts. Je sçay bien que l'Auteur des Remarques nouvelles reprend cette Expression, disant qu'il suffit de mettre : il est ressuscité, sans ajoûter des morts, mais cette Critique ne merite pas seulement qu'on la rapporte : si cet Auteur avoit un peu lû Saint Paul, il auroit sceu que ces termes d'entre les morts, sont tres-mysterieux.

Jesus-christ est appellé par Saint Paul le premier né d'entre les morts, & les premices de ceux qui dorment pour se réveiller un jour ; c'est à dire que de tous les morts il est le premier (comme l'explique le Catechisme du Concile de Trente) qui soit ressuscité à une vie immortelle, plusieurs étans ressuscitez avant Jesus-christ ; mais nul d'eux n'étant ressuscité pour ne plus mourir, ce qui ne peut pas s'appeller ressusciter veritablement.

Ainsi S. Paul ne nous dit pas simplement que Jesus-christ est ressuscité, mais il adjoûte d'entre les morts, pour nous faire entendre qu'il est le premier des morts qui soit veritablement ressuscité, c'est à dire pour ne plus mourir, & que les autres n'ont point eu ce privilege ; c'est pourquoy dans l'Epître aux Corinthiens, aprés avoir dit que Jesus-christ est ressuscité d'entre les morts, il s'explique lui-même aussi-tôt, ajoûtant qu'il est devenu les premices de ceux qui dorment du sommeil de la mort ; ainsi quand on dit il est ressuscité d'entre les morts, c'est comme si l'on disoit : entre tous ceux qui sont morts, il est le seul qui soit ressuscité : parce que en effet, ces resurrections où l'on ne reçoit la vie que pour la reperdre, ne sont pas de veritables resurrections.

Exemple. Le Chevalier étoit jeune, bienfait, les manieres honnestes, l'air un peu fier, &c. pour dire, il avoit : les manieres honnestes, l'air un peu fier. C'étoit un jeune homme d'une qualité à se faire distinguer, beau, bienfait, l'esprit d'un caractere à charmer, pour : il avoit l'esprit, &c. Ces sortes de retranchemens donnent au stile un air aisé & naturel.

Exemple. Vous nous avez fait plus de plaisir que vous ne pensez, en nous informant de la These soûtenuë dans nôtre College de Dijon, & nous ne sçaurions assez vous témoigner combien nous vous sommes obligez, de l'avis charitable qu'il vous a plû nous donner. Un Ecrivain moins poli auroit dit, qu'il vous a plû de nous donner ; mais il est certain que cette particule de doit être retranchée.

Voici des Exemples où un autre Auteur n'a pas été si exact.

Il me souvient bien de vous avoir dit autrefois sur la Critique, beaucoup de choses que vous souhaitiez de voir écrites. Il falloit retrancher le de, & dire simplement que vous souhaitiez voir, &c.

Le repos & la seureté de chaque particulier dépendent de ce principe, & c'est pourquoy, &c. on ne doit point mettre & avant c'est pourquoy ; cet Auteur fait la même faute en mille endroits : je crois être recevable à revendiquer leurs droits ; & c'est pourquoy, &c. les Auteurs mediocres ne meritent pas qu'on y prenne garde de si prés, & c'est pourquoy, &c. j'en laisse plusieurs autres.

Cet usage ne peut du moins que de se trouver souvent contraire à celuy du commun du monde. A quoy sert ce de, que de se trouver ? Il fait cette faute en plusieurs autres endroits. Un pronom, dit-il, ne peut du moins que de se rapporter plus naturellement à des noms qu'à des verbes. Il y a là bien de la Province.

Le Traducteur de l'Imitation, tant cité par l'Auteur des Remarques nouvelles, dit : Quiconque n'obeït à son superieur qu'avec contrainte

& avec peine, il marque bien qu'il est lui-même mal obeï de sa propre chair. Il falloit retrancher il, & dire : quiconque n'obeït à son superieur qu'avec contrainte & avec peine, marque bien, & non, il marque.

L'Auteur favori du Pere Bouhours nous en fournira des Exemples. L'empressement qu'on témoigne pour les ouvrages des Auteurs qui se critiquent, vient plus du plaisir malin qu'on sent à les voir s'entre-déchirer, que d'estime qu'on ait pour eux, il falloit : que d'aucune estime.

Autre chose est dire que, &c. il ne falloit pas retrancher de, l'Auteur devoit avoir mis autre chose est de dire.

Je suppose comme chose certaine. Phrase Provinciale, il falloit : comme une chose certaine.

Si l'on change quelque chose dans l'entretien ordinaire, pour plus grande facilité. Il falloit : pour une plus grande facilité.

Comment peut-on confondre deux termes de signification si claire & si differente, il falloit : d'une signification.

Le Traducteur de l'Imitation dont nous avons parlé dans la Remarque precedente dit : vous ne voulez pas être repris de vos fautes, & vous cherchez des excuses pour les couvrir, parce que vous craignez qu'on vous méprise. Il falloit mettre la particule ne, & dire : parce que vous craignez qu'on ne vous méprise, car on ne dit point, je crains qu'il vienne, qu'il parle, qu'il dise ; mais qu'il ne vienne, qu'il ne parle, qu'il ne dise : le verbe craindre en ces occasions veut toûjours ne aprés soy.

Tout le monde sçait que les rimes & les consonances sont vitieuses en Prose, tout le monde cependant ne les évite pas avec soin. Dans mon premier Volume j'ay remarqué plusieurs fautes là-dessus, & j'en remarqueray encore dans celui-cy ; puisque l'Auteur qui nous a déja

fourni tant d'Exemples au besoin, veut bien nous en fournir en cette occasion.

Relever l'excellence de son sujet, autant que la verité le permet.

Pour avoir ignoré des choses de fait qui appartiennent à son sujet.

Si l'on veut entendre ce mot, il faut necessairement se souvenir en le lisant, de celuy auquel il se rapporte, & les avoir par consequent tous deux en même instant également presens.

Et partant s'agissant également, &c.

Elles ne sont vrayment estimables qu'autant qu'elles contribuent à nous rendre équitables. C'est la faute de l'Auteur, non du Lecteur.

C'est encore un principe important en cette matiere que la prononciation parfaitement reguliere, &c.

La prononciation des Prédicateurs & autres Orateurs.

On ne sçait pas ce que c'est que l'esprit, & quel en est le prix.

Les Auteurs mesmes qui se picquent le plus de politesse, ne peuvent quelquefois se garantir de ces negligences ; c'est pourquoy il est bon de s'observer beaucoup là-dessus.

Cette Traduction, par exemple, si polie & si parfaite de l'Imitation, qui est si vantée dans la Suite des Remarques nouvelles sur la Langue Françoise, est toute remplie de ces sortes de fautes : & sans aller plus loin que le premier Chapitre, que nous sert, dit le Traducteur, de discourir d'une maniere sublime sur la Trinité, si manque d'humilité vous déplaisez à la Trinité.

J'aime beaucoup mieux sentir la componction, que d'en sçavoir la définition. Il falloit : pour le premier Exemple, que vous sert de discourir d'une maniere sublime sur la Trinité, si par vôtre orgueil vous

déplaisez à la Trinité ; ou bien, si n'étant pas humble vous déplaisez à, & non, si manque d'humilité vous déplaisez à la Trinité.

Et pour le second, il falloit : j'aime beaucoup mieux sentir la componction, que de sçavoir comment on la définit.

Je passe une infinité d'autres Exemples, pour ne pas m'arréter à des bagatelles.

Rompre se dit en mille occasions dans le figuré : rompre le silence, rompre un engagement, rompre tout commerce, rompre avec quelqu'un. Nôtre Traducteur de l'Imitation a dit rompre sa volonté, mais je luy conseillerois de rompre avec cette expression qui est fort barbare. Apprenez, dit-il, à rompre toutes vos volontez ; pourquoy ne pas dire : à vaincre toutes vos volontez. Je sçay bien qu'on dit rompre un dessein, mais il ne s'ensuit pas qu'on dise, rompre une volonté ; c'est une Phrase qu'on ne doit point passer dans aucun ouvrage, quelque poli qu'il puisse être d'ailleurs.

S

Sans que je n'ay pas intention de fâcher personne, dit un Auteur nouveau, je pourrois vous répondre que je ne trouve rien en eux qui fasse envie. Cette maniere de parler est bonne, on peut se servir aussi de n'étoit que : n'étoit que j'ay un peu affaire, j'irois avec vous. M. de Vaugelas se sert quelquefois de n'étoit que.

N'étoit que nous sommes tous compagnons de misere, il y a longtems que nous serions tous insupportables les uns aux autres.

Exemple. J'ay appris plusieurs nouvelles, mais entr'autres on m'en a dit une qui m'étonne : sçavoir que, &c. Il y a des personnes polies qui veulent bannir ce mot du haut stile, mais je ne sçay si ce n'est

point être trop delicat ; on le trouve en plusieurs endroits de l'Oraison Funebre du Prince de Condé, par le Pere Bourdaloüe, & le Pere Cheminais s'en sert tres-souvent dans ses Sermons.

C'est de cette verité importante que j'entreprends de vous entretenir aujourd'huy ; sçavoir, qu'il n'est rien de plus digne des soins d'un Chrêtien, que de s'appliquer à regler les commerces qu'il a dans le monde.

Si le mondain étoit vivement persuadé d'un principe qu'il ne peut nier : sçavoir, que le genre & l'heure de la mort sont incertains ; cela remedieroit à ses erreurs.

Je suppose un principe qui vous est connu : sçavoir, qu'on ne peut se promettre prudemment d'observer assez la Loy, pour éviter le peché mortel.

J'avouë cependant qu'on ne le trouve jamais dans les Oraisons Funebres de M. Fléchier.

Avant que de finir cette Remarque, je ne puis m'empêcher de dire : que je ne comprends pas comment M. Richelet a pû mettre dans son Dictionaire, que sçavoir étoit une sorte d'adverbe qu'on rendoit en Latin par an ; aprés quoi il cite cet Exemple, ils examinerent plusieurs questions ; sçavoir, si les Jesuites, &c. car ce n'est point sçavoir qui se rend par an dans cet Exemple, c'est le si qui le suit, sçavoir si.

Lorsque sembler signifie être semblable, qui est le sens où nous le prenons ici, on doit dire : sembler quelqu'un, & non, à quelqu'un. Ressembler a un autre regime, il veut toûjours aprés soy la particule à.

On dira : il étoit magnifiquement vêtu, & il sembloit un Roy ; à un Roy, seroit une faute. Qui semblez-vous, que semble cela, dit-on quelquefois. On ne dit pas ; à quoy ni à qui ; mais en se servant de ressembler, on dira dans l'occasion, à qui ressemble-t-il ? à quoy ressemble

cela ? & non, qui ressemble-t-il, que ressemble cela. Je dis dans l'occasion, car ressembler n'a pas le même sens que sembler : & c'est ce qu'il est bon d'examiner ici.

Sembler va proprement à cette ressemblance parfaite qui fait prendre l'un pour l'autre, & qui est cause qu'on se trompe, comme : il sembloit un Roy ; il sembloit un grand Seigneur ; car que veut-t-on dire par là, sinon : qu'on s'y seroit trompé, & qu'on l'auroit pris pour un Roy, qu'on l'auroit pris pour un grand Seigneur.

Ressembler n'en dit pas tant, il marque seulement une conformité qui n'empêche pas de distinguer l'un d'avec l'autre ; & la signification n'en est pas même si generale, & si étenduë ; car il ressemble à un grand Seigneur, ne veut dire autre chose, sinon : qu'il a de l'air de quelque grand Seigneur en particulier : mais par cette conformité d'air & de visage, que le mot de ressembler fait imaginer ici, on ne doit point entendre une ressemblance qui engage dans l'erreur, & qui fasse qu'on se trompe en prenant l'un pour l'autre : on ne peut point dire, par exemple, qu'un homme qui ressemble à un autre, le semble : pour cela il faudroit, afin qu'on le pût dire, qu'il semblât être effectivement celuy à qui il ressemble.

Selon ce principe, il y a une grande difference entre dire : il sembloit Cesar, & il ressembloit à Cesar. Le premier fait entendre qu'on le prenoit ou qu'on l'eût pris pour Cesar ; & le second, qu'il avoit seulement de l'air ou des traits de Cesar.

On peut encore observer, que ressembler ne se dit gueres que par rapport à ce qui paroît d'abord aux yeux ; au lieu que sembler se dit non seulement à cet égard, mais encore à l'égard de l'humeur, de la conduite, des manieres d'agir & du caractere de l'esprit ; comme : c'est un avare qui ne feroit pas la moindre dépense, il semble son pere. Cette fille aime le jeu, elle semble sa mere. Qui diroit : il res-

semble à son pere, elle ressemble à sa mere, ne diroit pas ce qu'il voudroit dire.

J'ay observé que ressembler ne se disoit gueres qu'au sujet des choses qui paroissent d'abord aux yeux ; mais cela n'empêche pas que ces Exemples cy ne soient bons : tous les esprits ne se ressemblent pas : Les humeurs sont differentes, il y en a peu qui se ressemblent. J'avouë que l'esprit & l'humeur ne paroissent pas aux yeux comme les traits du visage : mais il faut considerer que ces manieres de parler, sont figurées, & qu'alors on se represente l'esprit comme une chose que les yeux voyent ; & c'est cette maniere d'envisager l'esprit, qui fait que l'on dit même le tour de l'esprit, comme l'on dit le tour du visage.

Ces mots ne se prennent pas toûjours en mauvaise part, comme se l'est imaginé un certain Auteur ; & voicy un Exemple de M. de Vaugelas qui le fait voir évidemment.

Les Latins n'ont pas été si scrupuleux que nous en cela, non plus qu'en beaucoup d'autres choses, nous avons nôtre particule y qui nous sauve ces sortes de repetitions ; en quoy nôtre Langue a de l'avantage sur la Latine, car au lieu de dire : le conseil ayant été assemblé, & un tel ayant été appellé dans ce conseil, nous dirions : & un tel y ayant été appellé. Je ne comprends pas aprés cela comment l'envie de reprendre a pû faire croire à l'Auteur, dont je viens de parler, que le mot de scrupule se prenoit là en mauvaise part.

Au lieu de pretendre, dit-il, relever à cet égard nôtre Langue audessus du Latin ; on peut dire que M. de Vaugelas la rabaisse, puis qu'il traite de scrupule sa delicatesse : ne voila-t-il pas un beau raisonnement ? mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que tout aise d'avoir si bien rencontré : il conclud que j'impose donc à M. de Vaugelas, quand je dis qu'il releve en cela nôtre Langue au-dessus de la Latine.

Se soûlever ne marque pas toûjours de la revolte, comme le croit l'Auteur des Remarques nouvelles ; il est vray qu'on ne dira pas que l'Espagne s'est soûlevée contre la France, en luy declarant la guerre : mais on dira fort bien, par exemple, que toutes les Nations de l'Europe se sont soûlevées contre un tel Royaume, parce que se soûlever ne se met pas moins pour conjurer que pour se revolter ; & quand on lit dans la Traduction du Nouveau Testament, qu'on verra se soûlever peuple contre peuple & Royaume contre Royaume, se soûlever se prend là pour, conjurer. Le sens de l'Ecriture étant, que tous les peuples s'armeront pour conjurer la perte les uns des autres.

Exemple. Le plaisir qu'on sent à voir des Auteurs s'entre-déchirer, dit l'Auteur Favori du Pere Bouhours, ne soûtient pas long-tems les honnêtes gens dans cette lecture, & les autres s'en saoulent encore plûtôt que les Auteurs.

Il falloit dire : & les autres s'en lassent encore plûtôt que les Auteurs. S'en saoulent, est une expression peu polie, & assez digne d'un homme qui aime mieux dire se donner au diable, que de dire se tourmenter, se donner de la peine : falloit-il se donner au diable, dit-il, pour traduire ce passage de la sorte. Un Ecrivain poli auroit dit : falloit-il beaucoup se tourmenter pour, &c.

L'Auteur dont je viens de parler, demande si secourt est un mot qui se dise ; mais comment peut-on ignorer que le verbe secourir fait à la troisiéme personne, il secourt, comme : courir, recourir, parcourir, accourir, font : il court, il recourt, il accourt, il parcourt, comme : il parcourt la France. Le Sage recourt à Dieu dans ses besoins. Celuilà n'aime pas son prochain parfaitement qui ne le secourt pas dans le besoin. Les avantages de la nature humaine ne sont pas suffisans, dit un bon Auteur, pour élever un homme à l'état de la grace, si le bras tout-puissant de Dieu ne le secourt.

Il y a des personnes tres-habiles dans la Langue, qui trouvent que cette façon de parler est un peu passée : vous avez à faire à un Juge favorable, si tant est que vous puissiez nier ce que vous n'avez pas dû commettre. Plusieurs Auteurs nouveaux ne laissent pas neanmoins de s'en servir quelquefois, & je crois qu'on la peut employer pourvû qu'on en use sobrement.

On fait un faux sens en se servant de termes, qui signifient tout autre chose que ce qu'on leur fait signifier.

Le Censeur que le Pere Bouhours nous cite comme un modele sur la Langue, nous en fournira des Exemples.

Premier Exemple.

La reprehension est déja assez odieuse d'elle-même, quelque adroitement qu'on la prepare, sans la rendre encore de plus mauvais goût par les termes dont on l'assaisonne.

Le mot d'assaisonner ne convient pas là ; si je disois, par exemple, que la Critique à moins qu'on ne l'assaisonne choque toûjours ceux qu'elle attaque : je parlerois bien, parce que j'employerois alors le mot d'assaisonner dans son vray sens ; mais dire que la reprehension est déja assez odieuse sans la rendre encore de plus mauvais goût, par les termes dont on l'assaisonne, c'est donner à assaisonner un sens qu'il n'a pas, puis qu'on n'assaisonne les choses que pour les rendre de meilleur goût.

II. Exemple.

Rien n'est plus visible que son affectation de critiquer les Auteurs, qui ont été assez temeraires pour oser traiter les mêmes matieres que ces Messieurs, comme entr'autres le dernier Traducteur de l'Imitation de Jesus-christ.

Les Traducteurs ne traitent pas les matieres, ils ne font que tourner en une Langue ce qui est dans une autre.

III. Exemple.

Il étoit encore moins utile d'examiner un mot qu'Aristote a défini avec sa justesse ordinaire, pour n'en donner qu'une définition tres-imparfaite. Il a voulu dire, plus inutile, ou moins necessaire ; car dans l'usage ordinaire, dire qu'il n'est pas utile de faire une chose, c'est dire qu'il est dangereux de la faire ; or je ne pense pas que ce soit là le sens de nôtre Auteur.

Il en est du mot de simplicité ; comme du mot de Bon-homme ; il se prend tantôt en bonne part, & tantôt en mauvaise. En bonne, comme : la franchise & la simplicité sont d'une grande ame, les finesses & les détours sont d'un petit esprit. Jesus-christ a recommandé à ses Apôtres la prudence & la simplicité. En mauvaise, comme : il y a des gens qui s'offensent trop legerement, & qui par simplicité & faute de discernement, prennent feu mal à propos & se rendent ridicules. Traiter quelqu'un de mal-honneste-homme, parce qu'il ne sera pas de même avis que nous sur une piece d'éloquence, c'est bien moins une méchanceté ou un deffaut de vertu, qu'une foiblesse d'esprit & une simplicité.

Ce que je dis de simplicité se doit entendre aussi de simple, qui se prend de même que son substantif en bonne & en mauvaise part. En bonne, comme : il faut être simple & sans ruse. En mauvaise, comme : il faut être bien simple & bien bonhomme, pour s'imaginer faire accroire au Public, que ce soit blesser la charité Chrétienne & l'honnesteté civile, que de remarquer seulement dans un Auteur une faute de stile. J'ômets à dessein plusieurs autres Exemples.

Le stile de Phrase consiste à s'exprimer par des tours éloignez & qui ne sont point naturels, à se servir sans cesse de termes figurez, & à dire cent paroles où souvent il n'en faudroit qu'une. L'exemple fera

mieux sentir le ridicule de ce deffaut, que tout ce qu'on en pourroit dire.

Exemple. « Bien que la verité soit commune à tous les hommes, que sa beauté ne fasse point de rivaux, que les aveugles la reverent aussi bien que les clairvoyans, & qu'elle dépende aussi peu du tems pour se faire connoître, que des sens pour se faire aimer ; bien qu'elle soit infuse dans l'esprit de tous les mortels, que la diversité des climats n'altere pas sa nature, qu'elle soit aussi constante dans Rome que dans Athenes, & que la coûtume qui détruit les Loix ne puisse abolir ses maximes ; neanmoins, &c. »

Voila veritablement du stile de Phrase : cette beauté de la verité qui ne fait point de rivaux : ces aveugles & ces clairvoyans qui la reverent : ces mortels dans l'esprit de qui elle est infuse : Rome & Athenes, tout cela fait un appareil magnifique, qui ébloüit les yeux d'un pauvre Auteur qui ne sçait pas écrire. Que de Prédicateurs auroient besoin d'avis sur ce Chapitre !

Exemple. Ne vous imaginez pas que tout va bien quand personne ne vous contredit : cet Exemple est du Traducteur de l'Imitation si souvent cité par l'Auteur des Remarques nouvelles. Il falloit dire : ne vous imaginez pas que tout aille bien, & non que tout va bien ; car on ne dit point : ne vous imaginez pas que cela est, que je dis cela, mais : que cela soit, que je dise cela. Quand la proposition est affirmative on met l'indicatif, croyez que cela est : & quand elle est negative on met le subjonctif, ne croyez pas que cela soit.

Il y a des occasions où l'on se sert du premier, & d'autres où l'on se sert du second. On dit, par exemple, supléer au défaut, supléer au besoin ; & non, supléer le défaut, supléer le besoin, & cependant l'on dit supléer ce qui manque, supléer un mot, supléer le sens.

C'est à quoy j'aspire uniquement, Seigneur, daignez supléer ce qui me manque pour cela, Ce que je croy mieux que si l'Auteur eut dit,

daignez supléer à ce qui me manque pour cela.

La regle qu'on peut suivre en cecy, c'est que supléer ne veut point d'a aprés soy lorsqu'il signifie donner, mettre, accorder : comme, par exemple quand je dis supléer ce qui manque, c'est comme si je disois, donner ce qui me manque, au lieu qu'en ces Phrases cy supléer au défaut, supléer à la lettre, on ne peut pas faire un sens raisonnable en changeant le verbe supléer en celuy de donner, ou en quelque autre semblable, c'est pourquoy l'on ne peut pas dire, supléer le défaut, supléer la lettre.

Supposition se prend en plusieurs sens : le meilleur Systeme en fait de Physique, est celuy où il y a le moins de suppositions. Pour bien concevoir ce raisonnement, il faut premierement faire cette supposition, &c. mais il y a des occasions où ce mot se prend en mauvaise part ; ce sont des suppositions que tout cela, c'est à dire des choses fausses & inventées de mauvaise foy ; par exemple, c'est une supposition que le reproche que me fait un de mes Critiques, quand il dit que je reprends un Auteur d'avoir dit le Licée & le Portique, pour dire les Stoïciens & les Peripateticiens ; car il n'est nullement vray, que j'aye dit qu'il fallût dire les Stoïciens & les Peripateticiens, au lieu du Licée & du Portique : ces noms ne se trouvent pas même en toute ma Remarque.

C'est une supposition de dire, que je pretends que des mots soient à reprendre, lorsque tout le monde ne les entend pas ; puisque je pretends seulement que des mots, que tout le monde n'entend pas, sont à reprendre lors qu'on en fait parade, n'étant non plus permis de faire parade d'un terme de Science devant les habiles, que devant les ignorans.

C'est une supposition que de soûtenir, que j'aye dit que Ciceron & Cesar étoient infaillibles, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent fait des fautes.

J'ay dit seulement qu'il n'y avoit pas d'apparence, que tout exprés ils eussent fait des fautes ; ce qui est bien different.

C'est une supposition de m'attribuer d'avoir dit, que Prophete Roy étoit plus usité que Roy Prophete, puisque j'ay dit seulement qu'il l'étoit plus que Prophete Royal.

C'est une supposition de pretendre que j'aye condamné, à raison que, Barboter, depiqué : & que j'aye averti qu'on ne devoit pas dire plus bien au lieu de mieux, & mille autres choses de la sorte, ou que je n'ay point dites, ou que j'ay dites de toute une autre maniere que mon Censeur ne me les attribuë : comme, par exemple, ce qu'il me reproche sur amelette, sur Academie, sur visitation, sur viande dégoûtante, sur certaines équivoques dont j'ay rapporté des Exemples, pour en montrer le ridicule, & sur cent autres choses, qui font voir que cet Auteur ne croit pas sans doute, que la bonne foy soit l'ame de la Critique.

On suppose, dit l'Auteur des Essays de Morale, qu'on aura quelque jour le tems de penser à la mort, & sur cette fausse assûrance, on prend toute sa vie le parti de n'y penser point. Un de nos Critiques reprend cet Exemple, & pretend qu'au lieu de on suppose, il falloit dire : on s'imagine, on se flatte. Le Critique s'est imaginé lui-même, il s'est flatté d'avoir bien rencontré ; mais je laisse au Lecteur à juger de ce qui en est.

Il se dit fort bien dans le stile de devotion, quoy qu'un de mes Censeurs pretende que ce n'est pas un mot dont on doive se servir ; c'est la Superbe qui a damné les mauvais Anges. Le Christianisme est ennemi de l'esprit de superbe, dit l'Auteur du Dictionaire Universel : mais ce qui est surprenant, c'est que nôtre Puriste ne se soit pas souvenu, qu'on disoit l'Ange de Superbe.

Ce n'est point pour examiner, s'il faut dire : sur peine de la vie, ou sous peine de la vie, que je fais cette Remarque, ce seroit rebattre ce

que d'autres ont déja dit ; mais c'est pour faire observer que sur peine, se dit à l'égard d'un bien, & sous peine à l'égard d'un mal : on dit sur peine de la vie, mais on ne dit pas de même sur peine de la mort, il faut sous peine : ce que je dis de sur peine, je le dis de à peine : on dira à peine de la vie, & on ne dira pas neanmoins à peine de la mort, parce qu'à peine ne s'employe qu'à l'égard d'un bien dont on nous prive : à peine de cent écus d'amende, à peine de mille livres : on ne dira pas de même à peine de la prison, il faut sous peine de la prison.

Il faut dire sous peine de mort ; & voici par quelle regle : quand la chose est déterminée on dit de la, mais quand elle ne l'est pas, on dit de, comme : sous peine de punition corporelle, sous peine d'amende, sous peine de mort, car il y a plusieurs genres de mort : on dit neanmoins sous peine de confiscation, mais c'est une exception ; quand la chose est déterminée, on dit du ou de la, selon le genre, sous peine du carcan, sous peine de la corde, &c. De ce principe il s'ensuit qu'on doit dire, sous peine de la damnation, & non de damnation ; & c'est aussi comme parle le Prédicateur, que j'ay déja cité plusieurs fois. Dieu a établi les Confesseurs comme les Tuteurs du bien public, en les faisant responsables sous peine de la damnation, du tort qui ne seroit pas reparé, à cause de leur mollesse & de leur indulgence criminelle.

Il s'ensuit est mieux : il s'ensuit de ce principe que, &c. d'où il s'ensuit, & non, il suit de là, il suit de ce principe : il ne s'ensuit pas de là, dit le Pere Bouhours, que la Phrase de M. le Maître soit vitieuse. Il est vrai que en paroît là superflu, mais il n'est pas plus necessaire dans ces autres façons de parler, qui sont cependant tres-bonnes, s'en aller d'un lieu, s'enfuïr d'un endroit, car en étant là proprement pour tenir la place d'un nom, il semble que puisque le nom y est, cette particule soit inutile. Je crois qu'on peut ajoûter que ensuivre, étant un vieux mot qui se disoit autrefois au lieu de suivre, il pourroit bien s'être conservé dans l'expression dont il s'agit ici ; en sorte que quand on

dit, il s'ensuit de là que, &c. Il ne faut point regarder cette syllabe en comme un mot à part, mais comme une partie du mot suivre. Ensuivre quelqu'un de prés, disoit-on autrefois, ensuivre l'Antiquité, ensuivre une opinion.

L'Heritier va pleurant le mort,
Pour la vieille coûtume ensuivre,
Mais si le mort retournoit vivre,
L'Heritier pleureroit plus fort.

T

Il va tant que terre, c'est une expression tronquée fort usitée dans le discours familier & dans le Burlesque : il court tant que terre, il va tant que terre ; c'est à dire, tant que terre se presente, tant que terre le peut porter ; on a retranché ce reste, & l'on s'est contenté de le donner à entendre, en disant seulement : tant que terre.

Mais Alexandre enfin vîte comme un Tonnerre,
Toûjours à ses côtez te voyoit galoper,
Je le perdois souvent, il alloit tant que terre :
Mais quand il s'ennyvroit, on pouvoit l'attraper.

On n'en est pas demeuré là, on a ensuite fait servir cette maniere de parler à presque toutes les exagerations, en sorte qu'il y a des rencontres, où examinée à la rigueur, elle ne paroît pas avoir de sens ; comme : manger tant que terre, faire tant que terre, gronder tant que terre, se fâcher tant que terre : ce que l'usage a neanmoins recû, en sorte que ce ne seroit point une faute de dire, dans le discours familier : ils se mirent à boire tant que terre, ils se sont dit des injures tant que terre, ils se sont querellez tant que terre.

Je crois cependant que lors qu'on dit : manger, ou boire tant que terre, le sens pourroit bien être, manger ou boire autant que la terre sçauroit faire, comme lors qu'on dit : dormir tant que terre, c'est à dire autant que de la terre. Je ne dis rien de ces manieres de parler, battre tant que terre, pâtir tant que terre, souffrir tant que terre ; le sens en est assez clair de soy-même.

L'Auteur des Remarques nouvelles, dit que sur ces entrefaites est une expression usitée dans la Langue. Il me semble qu'il est assez inutile d'ajoûter dans la Langue, puisque une expression ne peut être usitée que dans la Langue.

Le même Auteur dit au sujet de pour que, je l'avois condamné avec M. de Vaugelas, qui ne laisse pas de dire en le condamnant, qu'il y a grande apparence que cette façon de parler étant courte & commode, elle s'établira peu à peu ; il falloit retrancher elle, & dire : que cette façon de parler étant courte & commode, s'établira peu à peu, & non pas, elle s'établira.

Un Auteur nouveau voulant loüer le Roy sur sa liberalité, dit qu'il a fait goûter en France au Roy & à la Reine d'Angleterre, les mêmes douceurs qu'ils goûtoient à Londres avant la revolte de leurs Sujets rebelles. Ce mot de rebelles est inutile là ; en Poësie il ne seroit pas à reprendre, mais en Prose tout ce qui ne sert ni au sens, ni à l'ornement est vitieux.

Ils estimoient les viandes de leur table, dit l'Auteur du Livre, qui a pour titre, Pensées ingenieuses des Anciens & des Modernes, non par le goût, mais par la dépense, ils ne s'attachoient qu'à celles que fournissoient des Mers fameuses par mille naufrages, & qu'ils arrachoient en quelque façon à la nature malgré elle, en exposant des hommes à perir pour les avoir ; le mot d'arracher suffisoit là sans ajoûter malgré elle. Je ne comprends pas comment cette faute peut être échapée à un Grammairien, qui craint si fort les termes inutiles, qu'il ne veut pas

même qu'on dise, que Jesus-christ est ressuscité d'entre les morts, mais seulement, qu'il est ressuscité.

C'est une Remarque de Quintilien, que rien ne rend l'élocution plus basse & plus platte que de se servir de termes, ou qui disent trop, ou qui disent trop peu, comme seroit (pour me servir de l'exemple qu'il apporte lui-même,) d'appeller mal-honneste homme un parricide, ou de traiter de scelerat un homme qui auroit seulement quelques petites intrigues de galanterie ; le premier ne disant pas assez, & le second disant trop. Quelques grossieres que soient des fautes de cette nature, il est peut-être plus necessaire qu'on ne pense de les remarquer. Le plus grand chagrin des Reprouvez au Jugement de Dieu, disoit un certain Prédicateur, sera de voir la face de leur Juge irrité.

Une bonne conscience, disoit un autre, est toûjours tranquille ; elle ne se trouble ni de la malice des voleurs, ni des revers de la fortune.

Voila des termes qui ne sont assûrement pas outrés, mais en recompense je viens de lire un Auteur, qui ne craint pas tant d'exceder dans les mots qu'il emploïe. Il appelle guet-à-pends, critiquer seulement quelques fautes de langage qu'on aura remarquées dans un Livre ; celuy qui le fait, il le traite d'ennemi public, & la liberté qu'il prend d'en user de la sorte, n'a pas chez luy d'autre nom que celuy d'une licence scandaleuse. Les termes sont un peu forts, & je doute que Quintilien les approuvât. En effet un mot impropre, un terme ambigu, une expression peu élegante se peuvent reprocher sans scandale.

L'Auteur des Remarques nouvelles sur la Langue, excede quelquefois de la sorte : Un certain Grammairien pretendu, pour avoir dit de luy dans je ne sçay quel Livre, que ce Pere étoit ennemi des mots terminez en ment, voici comme il se justifie : C'est une calomnie toute pure que cette accusation, & de la nature de celles qui tombent

d'elles-mêmes, quelques noires & atroces qu'elles soient. Ne diroit-on pas qu'on l'a accusé de quelque grand crime ? Il n'en demeure pas là : mais pour faire voir, dit-il, combien l'accusateur est injuste, je n'aurois qu'à dire : que je me suis declaré en faveur de désabusement, & que j'ay même témoigné de l'inclination pour effacement & pour retracement.

Il me semble que pour traiter un homme d'accusateur, il faut qu'il nous ait reproché des choses plus considerables.

Le Critique, dont j'ay parlé plus haut, se sert du mot affliger dans une occasion où ce terme ne paroît pas moins extraordinaire, que celuy de calomnie & d'accusateur, que nous venons de voir : aprés avoir dit, qu'il semble que je ne rende justice au merite que pour chagriner ceux à qui je n'en trouve pas : Il ajoûte : quel horrible détour, si cela étoit, pour affliger des gens qui ne luy ont jamais rien fait ! Qui se defieroit d'un artifice si malicieux & si plausible ? Mais à Dieu ne plaise que je le juge sur les apparences, & que je luy attribuë des intentions criminelles, tandis qu'il en peut avoir d'innocentes.

Il faut sçavoir qu'il ne s'agit là que de bagatelles de Grammaire, & que cette justice qu'il dit que je rends au merite, ne regarde du tout que le langage : ainsi on peut voir comme les mots d'horrible détour, d'affliger, d'intentions criminelles, &c. conviennent dans l'occasion où il les employe ; Mais tout cela se suit : & quand on croit qu'il y a du scandale à découvrir les fautes qu'un Auteur a faites contre la Langue, on peut bien croire que celuy qu'on en reprend a lieu de s'en affliger. Pour moy je pensois que les fautes de langage, n'étoient des crimes que chez les Femmes Sçavantes de Moliere.

Cy-dessus, cy-devant, cy-aprés, sont des termes qui ne doivent point entrer dans un discours un peu poli, non plus que & autres, ce que dessus, & plusieurs de la sorte. On ne verra jamais dans un Livre bien écrit : ce que nous avons dit ci-dessus, ce que nous avons montré

ci-devant, dont nous parlerons ci-aprés, pour : ce que nous avons dit plus haut, dont nous parlerons dans la suite, ou dont nous parlerons plus bas. On n'y verra pas non plus, qu'aprés avoir cité, par exemple, Horace & Virgile, on ajoûte : & autres Auteurs ; pour & quelques autres Auteurs. On n'y trouvera pas encore : il s'ensuit de ce que dessus, il faut conclure de ce que dessus, ni quantité d'autres expressions de la sorte qui ne sont bonnes qu'en stile de Palais.

Le Traducteur de l'Imitation, si estimé par l'Auteur des Remarques nouvelles dit : en faisant parler le Chrêtien à Dieu ; un pot de terre s'élevera-t-il contre l'ouvrier qui l'a fait ?

Un autre Traducteur s'exprime bien plus noblement, ce me semble, quand il dit : l'argile osera-t-elle s'élever contre le potier qui la met en œuvre ?

Et un autre ; la terre pourra-t-elle se glorifier en la presence du potier qui la tient ? car le terme de pot de terre a quelque chose de fort plat. Il y a maniere de dire noblement les choses.

Nous avons plusieurs expressions où l'usage a supprimé des termes qu'il faut necessairement sous-entendre pour le sens, comme sont : retourner d'où l'on vient : donner à qui nous demande : rendre à qui l'on a pris ; obliger qui nous oblige, &c. pour dire : retourner dans l'endroit d'où l'on vient : donner à celuy qui nous demande : rendre à celuy à qui l'on a pris : obliger celuy qui nous oblige. Ajoûtons-y, c'est une chose à dire, c'est une chose à faire, pour : une chose propre à dire, une chose propre à faire. Il y en a encore plusieurs autres, que la memoire ne me fournit pas.

On entend dire quelquefois : ce sont de grandes bagatelles, c'est avoir une grande petitesse d'esprit. Ce mot de grand me paroît bisarrement placé en ces occasions : car enfin grandes bagatelles & grandes petites choses n'est-ce pas le même ? grande petitesse d'es-

prit paroît-il plus raisonnable ? cependant cela se dit, & l'usage l'autorise.

L'Auteur des Remarques nouvelles n'a pas bien rencontré, quand il a pretendu que ces paroles de l'Evangile : Quid me tentatis, hypocritæ, n'étoient pas bien renduës par celles-cy : Pourquoy me tentez vous, hypocrites, & qu'il falloit dire : Pourquoy me sondez vous, car ce n'étoit pas pour sonder les sentimens de Jesus-christ, que les Pharisiens l'interrogeoient, c'étoit comme l'Evangile le remarque, afin de tirer de sa bouche quelque parole qui leur pût servir de pretexte pour l'accuser, en sorte que la demande qu'ils luy faisoient étoit une tentation toute pure de leur part ; & la maniere dont ils s'y prennent le fait assez voir. Nous sçavons, luy disent-ils, que vous êtes sincere & veritable, & que vous n'avez égard à qui que ce soit, car vous ne considerez point la qualité des personnes, mais vous enseignez la voye de Dieu dans la verité. Voila les paroles artificieuses dont ils se servent ; aprés quoy, ils viennent à leur demande. Aussi Jesus-christ qui lisoit dans leur cœur, les appelle hypocrites. Bien loin donc que ce soit une faute d'avoir traduit : Pourquoy me tentez-vous, c'en seroit une grossiere & pour le langage & pour le sens, d'avoir mis : Pourquoy me sondez vous.

Le Puriste dont nous venons de parler, n'approuve pas qu'on fasse dire à Nôtre-Seigneur, en parlant de ce peuple qui l'avoit suivi dans le Desert : Je ne veux pas les renvoyer sans avoir mangé, de peur qu'ils ne tombent en défaillance sur les chemins. Et voici la raison solide qu'il en donne : Jesus-christ (dit-il) ne craignoit pas apparemment qu'ils s'évanoüissent tout à coup, il craignoit seulement que les forces ne vinssent à leur manquer ; car l'évanoüissement & la défaillance est un symptome trop subit, pour que sept mille hommes en soient attaquez tous ensemble.

Le Critique a été un peu vîte cette fois, luy qui me reproche d'aller vîte ; car ces paroles de l'Evangile ne vont point à supposer qu'ils

tombent tous en défaillance & qu'ils y tombent tous ensemble dans le même tems. Mais le sens naturel est, que N. S. craint qu'ils n'y tombent la plûpart, les uns dans un tems, & les autres dans un autre. La défaillance est un symptome trop subit, dit nôtre Auteur : Mais quand dans une bataille on est tué d'un coup de mousquet, cela est bien subit, c'est un prompt symptome que celui-là ; cependant s'ensuivra-t-il qu'on ne puisse pas dire : il ne voulut pas dépescher ses troupes dans le moment, de peur que ces fideles soldats ne fussent tuez en chemin. Cela signifiera-t-il que celuy qui ne voulut pas les dépescher, craignoit qu'ils ne fussent tuez tous ensemble au même instant. Voila comme l'envie de reprendre a fait égarer nôtre Auteur.

Tortu se dit seulement de ce qui n'est pas droit. Un bâton tortu, un arbre tortu, &c. Tortueux dit plus, il signifie une chose qui va en tournant & qui fait plusieurs plis & replis. Un ruisseau qui serpente dans une pleine est tortueux. Tortu marque du défaut, & Tortueux n'en marque point.

Exemple. Comme ces Messieurs m'ont reproché plusieurs fois, que je lisois ce que je ne devrois point lire, je me suis attaché plus que jamais à la lecture du Nouveau Testament. Je ne devrois est là une faute de temps, il falloit avoir mis : que je lisois ce que je ne devois point lire, autrement il faudra supposer que cet Auteur lit encore les Livres qu'on luy a reprochez de lire.

Autre Exemple.

J'ay consulté sur cette question de fort habiles gens, & j'ay été surpris de voir que leurs sentimens ne s'accordent point, il faut : ne s'accordoient point.

Autre Exemple.

L'Auteur des Réflexions sur l'usage present de la Langue, a bien remarqué que desireux n'est pas du bel usage, mais il devoit ajoûter :

que M. de Vaugelas l'a employé en plus d'un endroit.

Il y a deux fautes de temps dans cet Exemple, n'est pas pour n'étoit pas, & l'a employé pour l'avoit employé. Car il falloit dire : l'Auteur des Réflexions a bien remarqué que desireux n'étoit pas du bel usage, mais il devoit ajoûter : que M. de Vaugelas l'avoit employé en plus d'un endroit. La faute est aussi grande que si je disois, je vous ay dit qu'il est Feste aujourd'huy, pour : qu'il étoit ; Je lui ay demandé ce qu'il pense de vôtre affaire, pour : ce qu'il pensoit. J'ay déja touché cette Remarque dans mes premieres Réflexions, mais je vois bien qu'il est bon de la rebattre. Voici donc à quoy il s'en faut tenir.

Quand dans ces sortes de Phrases le premier verbe marque un tems passé, il faut mettre le second à l'imparfait, & non au present, comme : Je vous ay dit qu'il étoit Feste aujourd'huy, je lui ay dit que vous m'aviez payé, & non, que vous m'avez.

On peut juger par là des ces autres Exemples : Je devois dire du moins, que la matiere détermine ici le sens, dit l'Auteur des Remarques nouvelles sur la Langue. Il falloit mettre : déterminoit, & non pas détermine.

Il étoit necessaire, dit un Censeur, que le Pere Bouhours regarde comme un modele de politesse, de remarquer, comme a fait nôtre Critique, que meurtrir ne se dit plus pour tuer, parce que, &c. Il falloit dire : il étoit necessaire de remarquer, que meurtrir ne se disoit plus pour tuer, & non pas, ne se dit plus.

Il n'a pas daigné dire sur quoy cette necessité est fondée, il falloit : étoit au lieu de est.

J'ay été long-tems à chercher la raison de ce qui me choque dans cette Phrase ; il falloit : de ce qui me choquoit.

J'ay dit en passant, que la critique étant un exercice odieux de sa nature, elle ne merite aucune indulgence. Le Puriste devoit dire : ne

meritoit, & non pas ne merite ; car seroit-ce bien parler, par exemple, si je disois : j'ay dit que vous êtes venu aujourd'huy, pour : que vous êtiez venu. J'ay connu que vous êtes arrivé ; pour : que vous estiez arrivé. On m'a dit qu'il se porte mieux, pour : qu'il se portoit mieux.

L'Auteur des Pensées ingenieuses des Anciens & des Modernes, dit en traduisant un passage de Pacat : nôtre monde est trop petit pour contenter l'ardeur insatiable que ces Princes avoient pour la bonne chere. Il falloit mettre : nôtre monde étoit trop petit pour contenter, &c. & non est trop petit.

Ces fautes contre les temps sont aisées à faire, & le Pere Bouhours dans cette Traduction de l'Imitation, qu'il propose à ses Lecteurs comme un chef-d'œuvre de politesse, en a passé plusieurs à quoy il n'a pas pris garde. Il est certain qu'au jour du Jugement on ne nous demandera pas ce que nous avons lû, mais ce que nous avons fait ; ni si nous avons été éloquens dans nos discours, mais si nous avons été reguliers dans nos mœurs.

Il falloit : aurons au lieu de avons, & dire : on ne nous demandera pas ce que nous aurons lû, mais ce que nous aurons fait ; ni si nous aurons été éloquens dans nos discours, mais si nous aurons été reguliers dans nos mœurs.

Tronquer ne se dit pas seulement dans le figuré, comme le croient quelques personnes, il se dit aussi dans le propre, comme : on voioit ces genereux soldats, quoi-que privez d'une partie de leurs membres, & presque tous tronquez, venir encore au combat. On ne dira pas pour cela un homme tronqué, pour dire un homme à qui il manque un bras ; tout dépend du lieu où on place les termes.

Tronquer est fort ordinaire dans le figuré : on dira d'un passage auquel un Auteur aura retranché quelque chose d'essentiel, que c'est un passage tronqué, & de celuy qui a fait ce retranchement, qu'il tronque le passage : comme par exemple, qu'un de mes Critiques

pour exercer sa censure plus aisément, tronque quelquefois les passages qu'il rapporte ; que pour reprendre la Traduction d'un certain passage d'Horace, il a tronqué le passage ; que pour faire voir que M. Le Maître en traduisant un endroit de Ciceron, y a mis plus d'allusions qu'il n'y en a dans le texte, il a tronqué le passage Latin & en a retranché la moitié.

L'Auteur des Pensées ingenieuses des Anciens & des Modernes, rend en ces termes un passage du Panegyrique de Pacat. Il ne vous est pas plus permis de ne vouloir point de l'Empire, qu'il ne vous a pas été permis de le vouloir auparavant. Pour dire : il ne vous est non plus permis à present de refuser l'Empire, qu'il vous l'auroit été auparavant de le rechercher.

Mais laissant à part le tour embarrassé de cette expression, ne diroit-on pas à ces mots, qu'il ne vous a pas été permis de le vouloir auparavant, qu'on suppose que Theodose à qui ils s'adressent, a souhaité l'Empire avant que l'Empereur le lui presentât ; ce qui n'est assûrement pas la pensée de l'Auteur.

Le même Traducteur dit dans un autre endroit : L'Autorité souveraine vous donne le pouvoir, non pas de faire du mal impunément, mais de faire du bien avec profusion ; Et par là il pretend faire entendre que Theodose, dont il s'agit dans cet Exemple, loin d'abuser du pouvoir souverain pour faire du mal avec impunité, s'en sert pour faire du bien avec profusion. Le tour de nôtre Ecrivain n'a-t-il pas plus l'air d'une leçon qu'on fait à l'Empereur, que d'une loüange qu'on lui donne ?

Exemple. Serieusement qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une personne accomplie, je ne crois pas que j'acceptasse le parti.

Rien n'est si naturel que le tour de cette Phrase : Un pur Grammairien dira qu'il n'y trouve aucune construction : Que ces mots, qui vou-

droit, paroissent hors d'œuvre, n'étant suivis d'aucun verbe qui y ait rapport, & que pour parler selon les regles, il faudroit dire : qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une personne accomplie, me proposeroit en cela un parti, que je ne crois pas que j'acceptasse. A la verité il n'y auroit rien à dire à cette Phrase pour la regularité de la Grammaire, mais pour la politesse, il y auroit tout à dire. Le tour de l'autre est noble, aisé & naturel, & le tour de celle-ci est rampant, gesné & pedantesque ; ce n'est pas dans les expressions les plus naturelles, que la construction doit être la plus reguliere.

On pourroit encore tourner autrement cette Phrase, en disant. Si l'on vouloit me r'envoyer... je ne crois pas, &c. mais toute la regularité de ce tour, ne vaudroit pas l'irregularité de l'autre. Autre chose est de parler naturellement & poliment, & autre chose de parler selon les loix de la Grammaire.

Autre Exemple.

L'ordre que la nature a voulu établir dans l'Univers va toûjours son train, tout ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la nature n'auroit pas obtenu de nôtre raison, elle l'obtient de nôtre folie.

Ce tour quelque irregulier qu'il soit, est plus naturel que ne seroit celuy-ci : la nature obtient de nôtre folie ce qu'elle n'auroit pas obtenu de nôtre raison ; car il y a beaucoup de difference entre un tour naturel & un tour regulier. Je me contente de ces deux Exemples, ils suffisent pour donner une idée de ce que c'est que parler naturellement : mais il faut prendre garde d'affecter ces sortes de tours, car quelques naturels qu'ils soient, ils ne le sont plus quand ils paroissent recherchez.

Ce terme se prend en bien des sens, car outre la signification ordinaire qu'il a, il y a des occasions où il signifie neanmoins, nonobstant ; d'autres où il signifie en attendant, cependant ; d'autres où il signifie en recompense ; d'autres où il signifie au moins. Une

personne, par exemple, qui craindra de se faire attendre trop long-temps pour quelque affaire qu'on ne veut point commencer sans elle, pourra dire à ceux qui veulent l'attendre : en cas que je ne sois pas de retour à une telle heure, commencez toûjours. Et en cette occasion toûjours signifie en attendant, cependant. Je dirois à un homme qui seroit pressé de partir, & qui craindroit le mauvais tems ; croiez-moy, partez toûjours, cette pluye ne sera rien. Et en ce cas toûjours signifie nonobstant.

Une Plaideuse de mauvaise foy, qui ne cherchera qu'à chagriner sa partie, dira : je sçay bien que je perdray, mais toûjours j'auray le plaisir de luy faire des frais. Et alors toûjours signifie au moins. Il m'a volé cent écus au jeu, mais toûjours j'ay vingt pistolles à luy. Quelque plaisir qu'on prenne à la lecture des Romans, toûjours faut-il avoüer que ce plaisir est peu de chose. Et en cette rencontre toûjours veut dire neanmoins.

Monsieur Fléchier semble l'avoir pris en ce sens, quand il a dit : Ministre du Seigneur, achevez le saint Sacrifice ; Chrêtiens, redoublez vos vœux & vos prieres, afin que Dieu pour recompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix sans fin à celuy qui nous en a trois fois procuré une sur la Terre, passagere à la verité, mais toûjours douce & toûjours desirable.

Si je n'ay pas la consolation de vous voir, toûjours j'auray celle de vous écrire : Et en cette occasion toûjours signifie au moins.

Quelquefois il signifie à compte, comme : de vingt loüis qu'il me devoit, il m'en a rendu six, je les ay toûjours pris ; c'est à dire je les ay pris à bon compte.

Le mot de toûjours se prend en plusieurs autres sens, il lui a donné dix pistolles, c'est toûjours cela (dit-on) quelquefois, c'est toûjours autant.

Ce n'est pas un homme des plus sçavans, mais il est honnête homme, c'est toûjours quelque chose.

Ce mot ne se prend generalement, que quand la proposition où il se trouve est affirmative, comme : tous les hommes sont sujets à se tromper. Tous ceux qui se vantent meritent le mépris.

Mais dés que la proposition est negative, il cesse d'être general, comme : Tous ceux qui se disent Chrêtiens, ne le sont pas. Tous ceux qu'on accuse ne sont pas coupables. Car le sens n'est pas qu'aucun de ceux qui se disent Chrêtiens ne soit Chrêtien, ni qu'aucun de ceux qu'on accuse ne soit coupable, mais seulement qu'il y en a quelques-uns qui ne le sont pas. Je parlerois donc mal, par exemple, si pour faire entendre que tous ceux d'une telle nation ont du cœur, ou sont sinceres ; je disois, tous ceux de cette nation ne manquent pas de cœur ; tous ceux de ce païs ne sont pas trompeurs. Je parlerois mal encore, si voulant marquer que tout ce qui plaît paroît facile, je disois : tout ce qui plaît ne paroît pas difficile. Je ne parlerois pas mieux, si pour faire entendre que quand une chose est necessaire, on n'en est point choqué : Je disois avec un certain Grammairien, que tout ce qui est necessaire ne choque pas. Ces repetitions, dit-il, sont absolument necessaires & n'ont rien qui blesse l'oreille ; car à parler en general, tout ce qui est necessaire ne choque pas. L'Auteur a voulu dire : ce qui est necessaire & non tout ce qui est, &c. car le mot de tout, bien loin de rendre la proposition generale, la rend particuliere.

Avant que de finir cette Remarque, il est bon de faire ici une réflexion, qui est que les Phrases que nous venons de reprendre, n'auroient point de contre-sens, si au lieu de pas il y avoit point, parce que la particule point emporte un sens exclusif. Si vous disiez, par exemple : toutes ces terres ne sont pas à moy, ce qu'on entendroit d'abord, seroit qu'il y a seulement quelques-unes de ces terres qui ne sont pas à vous ; mais si vous disiez, toutes ces terres ne sont point à moy, alors on entendroit que aucune de ces terres ne vous appartien-

droit. Ainsi l'Auteur des Remarques nouvelles auroit parlé d'une maniere plus supportable, si au lieu de dire : tout ce qui est necessaire ne choque pas, il eust dit : tout ce qui est necessaire ne choque point.

Voir au travers ne se dit que d'une chose au travers de laquelle passe la lumiere, comme : voir au travers d'un voile, voir au travers des glaces d'un carrosse.

La Remarque semblera peut-être inutile, mais cependant on ne laisse pas de lire dans une Traduction Françoise, qu'un de nos Grammairiens admire pour le langage : paroître au travers d'un miroir.

Les Saints joüissent de la brillante clarté de ce jour, mais il n'en paroît qu'une petite lueur dans un grand éloignement, & comme au travers d'un miroir, à ceux qui sont voyageurs sur la terre. Le Traducteur a voulu dire, comme dans un miroir ; car enfin on ne void point au travers d'un miroir, à moins qu'il ne soit fendu ou mal êtamé.

Un autre Traducteur, s'exprime bien mieux, quand il dit : Ce jour luit déja aux Saints & aux Bien-heureux par son éternelle clarté, mais il ne luit que de bien loin & au travers de plusieurs ombres à ceux qui sont encore bannis & étrangers sur la terre.

Cet Exemple neanmoins quelque bon & quelque correct qu'il soit d'ailleurs, n'exprime qu'imparfaitement ce que porte le texte original de l'Imitation, qu'on a découvert depuis peu. C'est ce qu'on ne sera peut-être pas fâché de remarquer ici par occasion, laissant à part l'expression que nous venons de reprendre. Ce défaut de conformité cependant qui ne se trouve pas seulement dans cet Exemple, mais qui est répandu dans tout le Livre, ne vient point du Traducteur, lequel non plus que ceux qui l'ont précedé, ou qui sont venus peu aprés, n'a pû travailler sur un texte qui n'étoit pas encore connu, & dont on doit la découverte au hazard, si l'on peut parler ainsi.

Voici donc ce que porte cet original : Ce jour brille pour les Saints qui sont à present dans une clarté éternelle, mais il ne brille pour nous qu'en figure & dans les creatures, comme dans un miroir qui nous represente sans cesse le Createur.

Le tour est sans comparaison plus juste, moins embarrassé & plus plein d'onction. Il seroit à souhaiter que la découverte de cet original eût été faite plûtôt, & que tous ceux qui se sont appliquez à traduire l'Imitation, eussent eu l'avantage de pouvoir travailler sur un texte aussi juste & aussi entier, au lieu de celuy sur lequel on s'est reglé jusques ici ; lequel est alteré & tronqué en mille endroits, comme on l'a remarqué dans la Preface de la Traduction qui a été faite depuis peu de cet original, & comme on le peut reconnoître soi-même par la lecture de l'ouvrage.

V

Ce n'est pas une faute considerable que quelques Vers échappez dans un grand discours ; mais quand les Vers sont en grand nombre, & qu'on en trouve presque à chaque ligne, rien ne choque plus l'oreille ; car quoi-que le Vers soit harmonieux, cette harmonie déplaît quand elle se trouve où elle ne doit pas être.

Je ne puis citer de Livre où ce défaut soit plus sensible, que dans celuy, qui a pour titre de la Critique : ce petit Livre qui n'a pas deux cens feüillets renferme plus de cent Vers, ils se suivent même de si prés, qu'on en trouve quelquefois jusqu'à six de suite, & quelquefois jusqu'à huit. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y a de quoy faire un Poëme, & que c'est dommage que l'Auteur de ce petit Livre ne se soit appliqué à la Poësie. C'est forcer la nature que de vouloir écrire en Prose, avec un si beau talent pour les Vers.

Exemple. Soliman : Mais on ne sçait à quoy s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité ?

Juliette : A un certain point c'est vice ; un peu en deça c'est vertu.

Cela est plus vif, que de dire : A un certain point c'est un vice, un peu en deça c'est une vertu.

Que sont toutes les choses du monde, qu'un songe & une illusion ? Si cet un & cet une étoient retranchez, l'expression en auroit plus de force ; comme : Que sont toutes les choses du monde que songe & illusion ?

Et pour me critiquer un peu moi-même : lorsque j'ay dit plus haut, dans la Remarque sur simplicité, Que traiter quelqu'un de mal-honneste homme, parce qu'il n'est pas de même avis que nous sur une piece d'éloquence, c'est moins une méchanceté & un défaut de vertu, qu'une simplicité, & une foiblesse d'esprit ; J'aurois peut-être mieux fait de dire en retranchant tous ces uns & ces unes : C'est moins méchanceté & défaut de vertu, que simplicité, & foiblesse d'esprit. Ce dernier me paroît préferable à l'autre. Je ne sçay lequel des deux l'Auteur des Remarques nouvelles trouvera le meilleur.

Vouloir, pour volonté, est plus d'usage en Poësie, qu'en Prose :

Il suffit qu'il le veüille, afin de le pouvoir,
Tout fléchit devant luy, tout cede à son vouloir.
Qui veut suivre ce Chef doit apprendre à se vaincre.
A vaincre ses desirs, & son propre vouloir.
Mais comment le pouvoir,
Si Dieu par son esprit ne daigne nous convaincre
D'un si juste devoir.

Ces mots de vaincre son vouloir me font souvenir de la Phrase dont nous avons parlé dans la Remarque sur le mot de Rompre : Rompre sa volonté, pour dire : vaincre sa volonté ; Et il me semble

qu'elle se pourroit souffrir dans les Vers que nous venons de rapporter ; la Poësie fait passer bien des choses, dont la Prose ne s'accommoderoit pas. L'Auteur qui s'est servi depuis peu de cette mauvaise Phrase l'a tirée de l'excellente Traduction de l'Imitation, que le Public regarde avec tant de justice comme la meilleure qui se soit encore faite ; & comme ce Traducteur nouveau s'est bien trouvé d'avoir copié cet ouvrage en plusieurs endroits, il a crû qu'il ne pouvoit mieux faire que de le copier encore en celui-ci, mais sa trop grande déference ne luy a pas réüssi en cette occasion.

Il faut avoüer que ce mot s'employe quelquefois à un usage bien bizarre. Voyons voir, dit-on quelquefois, écoutons voir, goûtez voir. Ce mot mis à cet usage bon ou mauvais, renferme d'ordinaire une idée de doute & d'incertitude ; souvent aussi il fait entendre que ce qu'on en fait n'est que par maniere d'acquit, il revient au mot d'un peu dont on se sert en mille occasions ; dites-moy un peu, voyez un peu, si &c. on peut encore remarquer ces manieres de parler familieres : où voir se dit de choses qu'on ne sçauroit voir : vous dites que vous chantez mieux que luy, voyons : voyez ce qu'il dit, rien n'est moins vray : voyez quel mensonge, voyez un peu la fourberie, voyez quel bruit, voyez le tintamarre, &c.

C'est une maniere de parler que quelques personnes condamnent, & qui est neanmoins bonne : je sçai bien qu'elle n'est pas du stile sublime, mais elle a sa place dans le discours familier, elle y est même assez élegante quelquefois. Et je trouve que le Traducteur nouveau de l'Imitation, dont nous avons cependant rapporté tant de fautes contre la Langue, s'est servi à propos de l'expression dont il s'agit. Qu'il y a de tromperie, dit-il, de deréglement & de corruption dans ces voluptez, & qu'elles passent viste : mais les hommes en sont si ennyvrez qu'ils ne voyent goutte à faire ce discernement, & que comme des bestes ils courent aprés un plaisir passager, sans songer qu'ils se perdent pour une éternité.

Monsieur Richelet & l'Auteur du Dictionaire Universel, disent qu'en cette expression le mot de goutte est un adverbe negatif, je le crois avec eux, mais cependant à remonter à l'origine de cette Phrase, ce mot est un veritable nom ; car ne voir goutte n'a d'abord voulu dire autre chose, que ne pas voir même une goute d'eau où il y a le plus d'eau ; ce qui revient assez à cette maniere de parler proverbiale, il ne trouveroit pas de l'eau dans la mer ; & ensuite ne voir goute a passé en usage pour dire : n'y rien voir, n'y voir point du tout.

Dans le propre on dit volatile, & dans le figuré, volatil ; volatile convient aux animaux qui volent, & volatil à ce qu'il y a de plus subtil dans les corps & qui s'évapore en l'air : ainsi je diray qu'il y a des sels fixes, & des sels volatils, que les odeurs sont des sels volatils qui s'élevent des corps, que l'esprit de vin est tout volatil. Et en parlant des animaux, je diray qu'il y a des animaux reptiles, d'autres volatiles. Cette observation ne s'accorde gueres avec la regle que l'Auteur des Remarques nouvelles nous a voulu donner sur les noms en il.

Il y a des gens qui ne sçauroient commencer un discours que par si ou par quoi-que, ou par comme ; ce stile est usé à present, il faut entrer d'abord en matiere sans s'amuser à tous ces preludes qui ne servent de rien.

J'ay reçû la chere vôtre : je vous écris celle-ci : Stile usé dans les lettres, aussi-bien que ces chûtes qu'on a coûtume d'y rechercher, pour assûrer la personne à qui l'on écrit, qu'on est son tres-humble serviteur. Celles que font certains Prédicateurs dans leur Ave-Maria, pour tomber juste sur ces mots : En luy disant, ou au moment qu'un Ange luy dit, sont encore quelque chose de bien usé. J'en dis autant de la maniere dont ces Prédicateurs terminent leurs discours, ils ne croiroient pas s'en être bien tirez s'ils n'avoient envoyé leurs Auditeurs à la gloire, & n'avoient fini par l'antithese de la Terre & du Ciel, qui est toûjours précedée de ces mots : Afin qu'ayant, ou bien afin

qu'aprés avoir, &c. on commence enfin à se défaire aujourd'huy de ces manieres usées.

Il faut dire utile, inutile aussi-bien au masculin qu'au feminin, & jamais util, inutil comme le prononcent & l'écrivent quelques personnes. La faute est grossiere, & ne meriteroit pas une Remarque. Il n'en est pas de ce mot, comme de subtil, gentil, & de quelques autres qui n'ont point d'E au masculin, & qui le prennent seulement au feminin.

Quand on veut faire entendre qu'il est inutile de faire une chose, que cela n'est pas necessaire, on dit souvent : ce n'est pas la peine. Cette maniere de parler qui est extremément naturelle & élegante, est fort irreguliere & paroît assez difficile à expliquer. J'ay fait moraliser tous mes Morts, dit un de nos Auteurs dans son Epître à Lucien, autrement ce n'eut pas été la peine de les faire parler ; des vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles. Si l'Auteur eût mis : autrement il n'eut pas été necessaire de les faire parler ; ou bien, c'eût été sans utilité que je les aurois fait parler, cela n'auroit rien valu en comparaison de l'expression irreguliere de ce n'eût pas été la peine, laquelle est tout à fait propre dans cet Exemple.

Mais j'en reviens toûjours à l'irregularité qui s'y trouve : Ce n'est pas la peine de, pour dire : il est inutile de se donner la peine de, &c. Cela fait bien voir que les expressions les plus naturelles ne sont pas celles où il faut chercher une construction si juste.

C'est bien la peine de se mettre en chemin. Est-ce la peine de partir, pour dire : il est inutile de se donner la peine de se mettre en chemin. Il est inutile de partir.

Voilà comme l'usage prend quelquefois plaisir à se joüer des Loix de la Grammaire.

Y

Exemple. Il y a des gens qui sont au desespoir, quand on les appelle Marquis ou Comtes, & d'autres quand on ne les y appelle pas, dit un Auteur nouveau. Cette maniere de parler n'est assûrement pas à la mode, il falloit : & d'autres, quand on ne leur donne pas cette qualité, ou enfin chercher quelque autre tour.

J'ay dit quelque part en parlant des Colleges : on sçait bien qu'en ces sortes de lieux on ne s'y polit point, qu'on ne s'y forme point, qu'au contraire on y contracte des défauts ridicules, cet y là, demande un de mes Critiques, n'est-il pas vitieux ? En ces sortes de lieux on ne s'y polit point, & ne falloit-il pas dire : on ne se polit point en ces sortes de lieux. Voicy donc ce que mon Critique m'oblige à remarquer.

Il est élegant quelquefois de placer devant le verbe les mots sur quoy tombe l'action du verbe : & quand on le pratique, la particule y bien loin d'être vitieuse, est élegante, comme on le peut voir par ces Exemples : on pense sans cesse à sa fortune, à ses affaires, à ses plaisirs ; mais à la mort on n'y pense point. Ce qui est bien mieux que de dire : mais on ne pense point à la mort.

On peut s'accommoder avec les hommes de la plus mauvaise humeur, mais avec une femme querelleuse on n'y sçauroit vivre.

Il en est de même de la particule en, comme en cet Exemple de M. de Vaugelas : Les Rois de Macedoine ont tenu d'autres Villes, que tiennent aujourd'huy les Parthes ; mais de celle-ci on n'en trouveroit aucun vestige, si l'Araxe ne nous en donnoit l'adresse. Ce qui a bien plus de force que de dire, avec le tour de nôtre Critique : mais on ne trouveroit aucun vestige de celle-ci. Cela est trop clair : pour s'y arrêter davantage.

Je remarque en passant, que nous avons une expression tres-commune & tres-ordinaire, où la particule y qui s'y trouve toûjours, est souvent superfluë, sans qu'on puisse neanmoins l'ôter ; c'est il y a pour il est, comme : Il y a cent personnes dans cette maison, il y a tant d'hommes dans cette Ville là. Mais si je disois, par exemple, si vous sçaviez combien cette maison est magnifique & les beaux meubles qu'il y a ; alors cet y ne seroit pas superflu, parce qu'il seroit relatif, & suppléeroit au défaut du mot de maison qu'il seroit désagreable de repeter, car c'est comme si je disois : si vous sçaviez les beaux meubles qui y sont ; mais quand je dis : il y a bien des hommes dans Paris, il y a bien des méchans dans le monde : il est constant qu'alors cette particule y qui de sa nature est relative, & dont l'office doit être de remplir la place d'un nom sous-entendu, est un veritable pleonasme, puis qu'elle ne supplée à rien, & que neanmoins on ne pourroit l'ôter sans parler un langage barbare.

FIN.

Addition

Exemple. Le plus grand abregement que l'on puisse trouver dans l'étenduë des Sciences, est de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui est au dessus de nous. Le terme, avec ce qu'il est déja fort commode, est tout-à-fait bon : & n'en déplaise à l'Auteur des Remarques nouvelles, Monsieur Richelet a raison de dire que l'Auteur des Doutes sur la Langue, a jugé de travers en condamnant ce mot.

Ce sont deux choses differentes d'assûrer quelqu'un de nôtre attache, & de l'assûrer de nôtre attachement : L'attache va aux sentimens tendres du cœur, & l'attachement marque un devouëment respectueux pour le service de la personne. On assûre de son attache un inferieur ou un égal, & de son attachement une personne superieure.

L'Homme à Remarques dont nous avons déja rapporté de si beaux exemples, se trompe un peu, quand il pretend que l'Avocat dont il parle dans sa grotesque Observation sur maison de Campagne, n'étoit qu'un simple Bourgeois, je ne croyois pas qu'on pût penser que ce fut déroger à la Noblesse, que d'être Avocat au Parlement de Paris. C'est assez pour un Grammairien de pecher dans les mots, sans encore pecher ainsi dans les choses.

L'Auteur des Remarques nouvelles trouve étrange que j'aye condamné à comparaison, & que j'aye avancé qu'il falloit dire, en comparaison. Il ajoûte que je fais en cela tout d'un coup le procés aux plus celebres Academiciens & à l'Academie toute entiere ; mais il a beau faire, à comparaison n'en deviendra pas meilleur. Je me suis proposé dans mes Réflexions de faire voir l'usage present de nôtre Langue, & non celuy qui est passé ; & quand je dis que l'usage qui est le maître, n'a point autorisé à comparaison, j'entends parler de l'usage d'aujourd'huy, & non d'un autre, comme le fait voir le titre même de mon Livre : mais M. d'Ablancourt s'est servi d'à comparaison, & M. de Vaugelas aussi. Belle raison pour un homme qui sçait la Langue ! comme si c'étoit une consequence que tous les termes dont M. d'Ablancourt & M. de Vaugelas se sont servis, dûssent être en usage aujourd'huy. Nôtre Auteur devroit approuver tout d'un tems déconfire & n'agueres, parce que M. d'Ablancourt s'est servi de l'un, & M. de Vaugelas de l'autre.

Il n'y a rien qu'on ne dût recevoir, s'il suffisoit pour justifier une expression, que d'habiles Ecrivains l'eussent employée ; il faut déferer à l'autorité des grands hommes, mais il n'y faut pas déferer par tout & sans discernement. Je fais, me dit-on, le procés à l'Academie toute entiere en condamnant à comparaison, point du tout, & celuy qui le dit n'est pas sincere, puisque de son aveu même, le Secretaire de l'Academie lequel parle si bien, & auquel il a dedié ses Remarques, dit en comparaison, & non, à comparaison. Vous vous attachez à des

choses qui ne sont rien en comparaison de celles-ci. Mais nôtre Auteur ne sçait peut-être pas qu'il n'y a aucun Academicien aujourd'huy qui ne condamne à comparaison, & qui ne se serve d'en comparaison. Voilà comme je fais le procés à l'Academie.

Mais voyons si ce Grammairien qui paroît prendre si fort en main les interests de l'Academie, est effectivement si zelé pour ce Corps illustre. Je ne veux, pour le donner à connoître, que ces paroles si modestes qu'il a écrites quelque part : Que la France luy a bien plus d'obligation qu'à Messieurs de l'Academie Françoise : Que ceux-ci ne redressent que les paroles, mais que pour luy il redresse le sens ; franchement il auroit eu besoin qu'on le luy redressât un peu à luimême, quand il a parlé de la sorte.

Faut-il dire, cette Ville est fameuse pour son Antiquité, ou par son antiquité ; je crois que pour est meilleur, & c'est aussi comme parle M. de Vaugelas, Alexandre vint à Sidon Cité fameuse pour son Antiquité, & pour la renommée de ses Fondateurs. Cét Exemple en peut faire entendre plusieurs autres, où l'on est souvent en doute.

Dans la Remarque sur être ravi de joye, j'ay rapporté ces paroles de l'Evangile : Vous serez bien-heureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persecuteront, & qu'à cause de moy ils diront faussement toute sorte de mal contre vous, réjoüissez-vous alors & soyez ravi de joye. Et j'ay dit que cette proposition : Soyez ravi de joye étoit conditionnelle ; mais j'ay oublié de faire remarquer qu'elle l'étoit plus dans le sens que dans les termes ; car aprés ces mots : Réjoüissez-vous alors & soyez ravi de joye, il faut sous-entendre : Si vous voulez agir conformément à vôtre bonheur ; ou quelque autre chose de semblable : Ce qui s'accorde avec ce que l'Evangile ajoûte incontinant aprés ; Car une grande recompense vous est reservée dans le Ciel. Or il suffit, comme je l'ay observé, que la proposition soit conditionnelle, pour que l'on puisse dire : Soyez ravi de joye, sans que la Critique de l'Auteur des Remarques nouvelles ait

le moindre lieu. La crainte de ne m'être pas assez bien expliqué là-dessus, m'a obligé à ce petit éclaircissement.

Entre les Exemples que j'ay rapporté sur le mauvais arrangement des mots, j'ay oublié de mettre celuy-ci. J'avouë qu'il est difficile d'éviter quelquefois ces inconveniens ; mais j'ose dire qu'on en vient à bout quand on veut s'en donner la peine. Il y a là un mot de dérangé, c'est le mot de quelquefois, qui devoit être devant éviter ; car il falloit : j'avouë qu'il est difficile quelquefois d'éviter ces inconveniens, autrement on n'exprime pas sa pensée ; ceux qui sçavent un peu ce que c'est que la délicatesse de nôtre Langue, sentiront bien ce que je veux dire.

S'il y avoit, j'avouë qu'il est difficile de ne pas tomber quelquefois, ou de s'empêcher de tomber quelquefois dans ces inconveniens, alors le mot de quelquefois seroit bien placé. Il est important de bien prendre garde à ces sortes d'Exemples, car rien ne sert plus à se perfectionner, que de remarquer les fautes d'autruy.

Il faut dire Loup ravisseur. Défiez-vous de ces faux Prophetes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au dedans sont des Loups ravisseurs. Je sçay bien que d'excellens Traducteurs ont mis Loups ravissans ; mais c'est une faute qui leur est échappée. Ravissant ne se dit gueres qu'au figuré & encore en bonne part.

Si l'on trouve que je n'aye pas rapporté assez d'exemples dans la Remarque sur les Equivoques, on peut ajoûter celui-cy, qui en vaut bien plusieurs autres. Il est de l'Auteur des Remarques nouvelles dans sa sçavante Remarque de l'ablatif absolu ; Comme nôtre Langue vient de la Langue Latine, nous avons imité les Latins dans quelques-unes de ces Locutions, mais il ne nous est pas permis d'en faire comme eux autant qu'il nous plaît.

Quand l'Auteur voudroit dire qu'il étoit permis aux Latins de faire de ces Locutions autant qu'ils vouloient, au lieu qu'à nous la même

chose n'est pas permise ; il ne s'exprimeroit pas autrement, il a voulu mettre sans doute : Mais il ne nous est pas permis d'en faire de semblables aux leurs autant qu'il nous plaît. Du moins c'est le seul sens raisonnable qu'on puisse donner à ces paroles ; car l'autre ne seroit pas d'un homme qui sçauroit un peu la Langue Latine : Et si nôtre Grammairien s'avisoit de le défendre, il ne seroit pas mal-aisé de lui faire voir son erreur.

C'est quelque chose de curieux que l'Observation qu'a faite là-dessus, l'Auteur des Remarques nouvelles : Il ne veut pas qu'on dise hors la Ville, parce que, selon luy, hors la Ville, semble vouloir dire : excepté la Ville ; cela est judicieux & digne d'un habile homme ! Mais à parler serieusement, comment ce Grammairien n'a-t-il pas pris garde qu'on peut dire : hors la Ville, pour, hors de la Ville, comme on dit, prés le Palais, prés l'Eglise, pour dire : prés du Palais, prés de l'Eglise. Il y a même des occasions où hors la Ville est meilleur que, hors de la Ville. Par exemple, les ennemis qui sont aux portes d'une Ville sont hors la Ville, & ce seroit mal dit, hors de la Ville ; mais si les ennemis y étant entrez, on les en avoit chassez, alors ce seroit bien parler que de dire, qu'ils sont hors de la Ville. On dit encore s'aller promener hors la ville, demeurer hors la ville, avoir un petit Jardin hors la ville, & M de Vaugelas, que nôtre Grammairien s'avise de reprendre ici fort mal à propos, dit hors la ville dans une occasion semblable. Quoi-que descendu de la tige Royale, il étoit contraint pour vivre de travailler à la journée en un Jardin hors la ville. L'Auteur des Remarques nouvelles decide avec trop de précipitation, il ne consulte que les idées qu'il se forme dans son cabinet, au lieu d'examiner l'usage qui est l'unique regle qu'on doit suivre dans la Langue.

L'auteur des Remarques nouvelles pour prouver que President au Mortier est meilleur que à Mortier, dit que nous n'appellons pas ces femmes qui portent sur leur teste des pots de lait, la femme à lait, mais la femme au lait ; & qu'ainsi il faut dire President au Mortier &

non à Mortier : la comparaison est heureuse, & tout-à-fait juste : Il me semble cependant qu'en en faisant une aussi noble, on pourroit objecter à nôtre Auteur, qu'on dit vache à lait, & non vache au lait ; c'est dommage qu'il n'ait pas examiné cette belle difficulté, il ne manquoit que cela pour épuiser sa Remarque ; car enfin, si femme au lait prouve qu'il faut dire President au Mortier, pourquoy vache à lait ne prouvera-t-il pas qu'il faut dire President à Mortier. L'exemple est également noble & également juste. Mais pour laisser ces pauvretez & venir à la question, je dis que President au Mortier est meilleur que à Mortier, indépendamment de la femme au lait de nôtre Grammairien ; J'ay fait une Remarque là-dessus dans mon premier Volume, on y peut recourir, je ne la repeteray point.

Je ne devrois point parler de ce terme dont se servent quelques personnes : il est si mauvais qu'il ne merite pas une Remarque. Ceux qui l'employent le plus sont d'une profession, où un mauvais coup est bien plus à craindre qu'un mauvais mot, M Furetiere a mis occasionner dans son Dictionnaire : le mauvais traitement qu'on luy a fait, est ce qui l'a occasionné de s'en vanger quand il a trouvé son avantage. Mais autre chose est de rapporter un mot dans un Dictionnaire, où l'on se propose de tout mettre, & autre chose de l'approuver.

L'Auteur des Remarques nouvelles pretend que c'est une regle juste, qu'il faut mettre l'article de quand un verbe précede Rien, mais il se trompe. Je conviens qu'il faut dire, je n'ay rien de si cher que vôtre amitié, & non je n'ay rien si cher, qui seroit un langage barbare ; mais il ne s'ensuit pas qu'on doive dire, je n'ay rien de tant à cœur que cela, pour dire : je n'ay rien tant à cœur. Le de aprés rien seroit une faute en cét endroit. Nôtre Auteur est sujet à donner pour bonnes, de tres-mauvaises regles.

En parlant des retranchemens vitieux, j'ay rapporté cét Exemple d'un Traducteur de l'Imitation : Vous craignez qu'on vous méprise, & j'ay dit qu'il falloit avoir mis qu'on ne vous méprise : mais j'ay oublié

d'y joindre encore celui-ci, qui est tiré de l'Auteur des Remarques nouvelles. Je crains que cette repetition ne déplaise aux personnes de bon goût & que l'Auteur seul en soit content. Il falloit : & que l'Auteur n'en soit content tout seul, ou bien : & qu'il n'y ait que l'Auteur seul qui en soit content : car on ne dit point craindre que quelqu'un soit, que quelque chose soit ; pour, que quelqu'un ne soit, que quelque chose ne soit ; craindre veut toûjours ne aprés soy, pourvû que la proposition soit affirmative ; car lors qu'elle est negative, on sçait bien qu'on ne met point la particule. Ainsi on dit je crains que cela ne soit, je ne crains pas que cela soit, je crains qu'il ne soit content, je ne crains pas qu'il soit content, &c.

Au reste, je me suis apperçû que les fautes de l'Auteur des Remarques nouvelles, & celles du Traducteur de l'Imitation, se rapportoient assez souvent.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Suite_des_R%C3%A9flexions_critiques_sur_l%E2%80%99usage_pr%C3%A9sent_de_la_langue_fran%C3%A7aise. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.